

Caste barbare

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

18

époque

Caste barbare

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

Caste barbare

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

18

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2004, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07833-6



May Jade

CHAPITRE PREMIER

Lorsque la journée s'acheva dans le laboratoire d'analyses médicales, Césaire Sangole n'était pas venu chercher son certificat de normalité. Elle attendit la fermeture, mais dut s'en aller quand le gardien, par deux fois, s'étonna de sa présence. Elle rentra chez elle, désolée que le seul espoir de connaître d'autres Aliens grâce à cet étranger et de finir par retrouver ses parents s'évanouisse. Mais elle regrettait aussi que cet homme qu'elle trouvait magnifique l'ait soupçonnée d'éventuelle trahison. Dans sa couchette, elle finit par s'avouer qu'il l'avait séduite et qu'elle attendait de leur nouvelle rencontre l'ébauche d'une plus grande intimité.

Le lendemain matin, alors qu'elle s'occupait de plusieurs personnes, elle aperçut un jeune garçon dans le compartiment d'attente et, surprise, elle le fit entrer dans le réduit où elle faisait des prélèvements.

— Tu viens pour une prise de sang ?

— Non, voyageuse, fit-il en riant, je viens chercher le certificat de voyageur... Zut, je ne me souviens pas bien...

Il sortit un papier chiffonné de sa poche.

— Sangole, Césaire Sangole.

— Tu es son fils ?

— Vous voulez rire ? J'ai pas la peau noire, moi. Je suis de pur type caucasien, c'est mon père qui le dit. Je le connais même pas. Il m'a donné dix dollars pour que je vienne chercher ce papier.

Movane faillit le gifler.

— Et où est-il ?

— Ça, j'en sais rien, il m'a dit qu'il saurait me trouver quand je sortirai.

Furieuse, elle lui dit alors que le certificat resterait ici et que ce voyageur n'avait qu'à se déplacer en personne.

— Tu lui diras qu'il a l'obligation de signer la décharge, que c'est la loi et que son certificat ne sera pas valable sinon.

Ce qui était inexact. La direction du labo exigeait effectivement une signature, mais uniquement pour sa propre décharge et pour éviter les ennuis.

Vers la fin de la matinée, lorsqu'elle regarda s'il n'y avait plus personne en attente, elle le vit qui lui souriait. La lumière du jour apportait des reflets mauves à sa peau caramel et elle essaya de surmonter son trouble. Prit un air sévère.

— Vous me prenez pour qui, une dénonciatrice ?

— Je suis désolé, mais avec les menaces qui pèsent sur moi je dois prendre de très grandes précautions.

— Vous n'avez pas compris ce que je vous signifiais ? Vous n'avez pas ajouté foi à l'histoire de votre petite cousine lancée à votre recherche ?

— Je ne me souviens pas d'une petite cousine portant le nom de Pollier.

Frémissante à la pensée d'avoir été dupée par cette femme avec sa petite fille, elle perdit son air revêche.

— Je suis comme vous, dit-elle. Sur les nerfs.

— Je viens du Sud, j'étais avec les Eugénistes. Ça vous dit quelque chose ?

— Encore un test de méfiance ? Bon, d'accord si ça doit vous rassurer pleinement sur ma sincérité. Je vous réponds Naturalistes et je pense que mes parents en faisaient partie, mais moi je trouve tout ça futile, avec les dangers qui nous harcèlent sur cette Terre. Quoique les Eugénistes me paraissent douteux avec leur sélection plus ou moins naturelle. Comment vous ont-ils accepté ?

— Parce que j'ai des qualités supérieures, dit-il moqueur, parce que je suis un bel homme et que j'ai séduit toutes les examinatrices eugénistes ?

— Ne plaisantez pas. Vous venez du Sud et vous avez le sang normal de tous les Terriens. Comment avez-vous fait ?

Inutile de lui préciser pour l'instant qu'elle-même, sans trop savoir pourquoi, disposait du fameux gène.

— J'ai été soigné par des Terriens dévoués, parce qu'ils sont mes amis. Et des docteurs pas plus hauts que ça.

Sa main planait à soixante centimètres du sol environ. Elle haussa les épaules d'agacement.

— Je vous en parlerai plus longuement quand nous serons de véritables

amis, dit-il.

— Hé, doucement. Vous êtes un patient comme les autres et je ne vous fais peut-être pas confiance.

— Je pensais vous inviter ce soir dans un excellent restaurant de cette station. Vous seriez contre ?

— D'où venez-vous exactement ?

Il continuait de sourire et elle préférait ne pas regarder sa bouche. Il avait des dents magnifiques, ce qui était rare dans les latitudes australes.

— D'un minuscule archipel appelé Crozet, non loin de l'Antarctique. Les Eugénistes y avaient construit une base, mais outre la leucémie qui les frappait, leur production d'énergie par le nucléaire fut catastrophique. Il y avait aussi des allées et venues de navettes spatiales jusqu'à ce que les dernières s'écrasent sur les îles voisines. Et celles que les Eugénistes essayaient de renvoyer sur Flatty n'y parvenaient jamais, explosaient en plein vol.

— Pourquoi cette appellation péjorative de Flatty, le savez-vous ? On m'a raconté que les colons étaient des rustres se méfiant de la science et vivant dans la dévotion.

— On vous a dit vrai et la superstition empêche la science de progresser. Nos navettes, par exemple, ne sont que la réplique sans amélioration de celles qui, voici des millénaires, étaient utilisées à bord d'un vaisseau intergalactique. Il n'y a eu aucune évolution. Nos chercheurs les plus brillants sont surveillés comme des profanateurs de l'ordre établi. Je n'étais pas triste de venir sur Terre, mais jusqu'à présent ce fut plutôt catastrophique.

— Que n'êtes-vous pas resté avec vos bons amis et ce docteur qui ne mesure que quelques centimètres ? Si vous persistez à raconter cette blague, on vous enfermera.

— Acceptez mon invitation et je poursuivrai ce récit pour mieux vous convaincre. Je suis certain que nous avons quantité de choses à nous révéler. Ainsi, pourquoi êtes-vous dans ce laboratoire à prélever le sang de gens soupçonnés d'être des Flattysens ?

— Oui, c'est une longue histoire, reconnut-elle, mais je ne me confie pas ainsi. Peut-être qu'après un ou deux cocktails et éventuellement un peu de vin très cher dans le restaurant de mon choix, je me montrerai plus coopérative. Je suis une femme très difficile et qui aime faire dépenser beaucoup de dollars aux hommes.

— Je ne vous crois pas, mais dites-moi votre choix.

Depuis qu'elle s'était sentie si mal à l'aise dans ce restaurant de grande classe où elle avait osé pénétrer seule, au début de son séjour dans Disko Station, elle désirait y retourner pour savourer une sorte de revanche, non contre les autres, clients et personnel, mais pour elle-même.

— Je vous attendrai à la fin de votre service.

— Non, il faut que je me change. Je ne peux pas sortir ainsi habillée, ce soir.

Elle hésita, mais donna son adresse et il parut impressionné.

— La zone résidentielle ? Effectivement, vous êtes une femme d'argent.

L'avait-il vraiment pensé ? Toujours est-il qu'il l'attendait aux commandes d'un lococar de luxe qui attirait même l'attention des privilégiés vivant sur ce quai. Elle en fut flattée et lorsque le voiturier les déchargea du stationnement, elle s'avança comme une reine vers le train-restaurant illuminé, saluée bien bas par le portier, accueillie par le maître d'hôtel.

Lorsqu'il s'installa en face d'elle, seulement une fois qu'elle fut assise, elle découvrit que lui-même était habillé avec une extrême élégance d'une combinaison luxueuse qui moulait son corps à la perfection. Et d'un regard circulaire elle constata que pas mal de clientes n'avaient d'yeux que pour ce géant à la musculature aussi évidente. Plus que jamais elle adorait ces reflets d'un mauve délicat sur son visage, se demandait si les mêmes se révélaient aussi sur son corps d'athlète et n'eut même pas la pudeur d'en rougir. Il la regardait avec plus que de la gentillesse, une sorte de tendresse qui lui faisait du bien, la rassurait. Mais la rendait de plus en plus ivre et les deux cocktails n'y étaient que pour peu.

— Vous ne vous appelez pas Brown, lui dit-il dans un souffle, et cela fait longtemps que je l'ai découvert, pour qu'il n'y ait plus d'ambiguïté entre nous.

La douche froide, et si un instant plus tôt elle était prête à s'allonger n'importe où en sa compagnie, elle réagissait sur-le-champ, le foudroyait d'un regard soudain très sombre. Ses yeux clairs indéfinissables, entre le bleu et le gris, paraissaient injectés d'une encre acide.

— Vous vous appelez Movane Marqua et vous êtes activement recherchée par la Sécurité. Vous avez dit appartenir à l'ambassade de ce Consortium des Bonzes dont j'ignore tout, mais en réalité vous seriez bien de Panaméricaine.

Elle regarda sa main posée sur la nappe immaculée et ne put supporter de

la voir trembler. Elle la crispa et il s'en rendit compte.

— Je suis désolé. Je voulais vous prouver que je suis vraiment des vôtres. J'hésite depuis hier, mais j'ai vu votre beau visage sur les écrans, et même dans de ridicules journaux locaux au papier minable. Trop minable pour reproduire vos traits tels qu'ils sont mais je sais que c'est vous, Movane Marqua.

À force de fixer cette main défaillante elle en calma le frémissement et réussit à porter son verre à ses lèvres.

L'alcool lui fit du bien et elle soupira avec le maximum de discrétion.

— Je suis attachée à l'ambassade, réellement. Je n'ai pas menti. Je dépends directement du président Tharbin du Consortium des Bonzes. Mais je suis d'origine panaméricaine. Maintenant, espèce de salaud, dites-moi ce que vous mijotez ?

— Je vous propose de m'accompagner à Shelling Station dès demain matin. Je rendrai, bien entendu, ce lococar qui me coûte une fortune pour un seul soir, et nous partirons à bord de mon vieux machin. Il y a dans Shelling Station des gens qui fabriquent une bière extra, assez alcoolisée mais vraiment bonne. Ce vieux Lou est un sacré brasseur, vous savez.

Elle se hâta de reposer son verre où le cocktail de couleur rose menaçait de passer par-dessus bord.

— Vous avez dit Lou ?

— Oui, et sa femme Gina est une grande cuisinière.

— Pas mal, fit-elle, et après ça je n'ai plus qu'à m'allonger les cuisses ouvertes, je suppose. Il n'y a pas de miracle, mon vieux, et vous croyez vraiment me faire avaler tout ça ? Il y a des mois que je n'ai pas vu mes parents, que j'ignore où ils se sont réfugiés. On m'a dit, mon patron Tharbin, qu'ils pourraient bien se trouver dans le nord de ce Groenland où j'ai failli me faire arrêter, voire descendre.

— Il y a des miracles, mais à base de quelques données tout de même. Maintenant, si vous voulez parler d'autres choses, je suis disposé à vous raconter ce que sont les Simone, ces chers amis dont le plus grand mesure un mètre dix, je crois, mais c'est une anomalie chez lui. Les autres, dont le président Tom-Tom, ne font que soixante centimètres. Et le docteur qui me soignait avait dû faire construire une sorte d'échafaudage pour se mettre à portée de la couche où j'étais allongé.

Sans prévenir, les larmes mouillaient le regard redevenu d'un gris très

doux. Où avait-il entendu parler d'un gris tourterelle, alors qu'il ne savait même pas ce qu'était une tourterelle ?

— Shelling Station ? murmura-t-elle, et sa voix veloutée caressait ce nom.

— On y mange des fruits de mer qui n'ont pas eu le temps d'être congelés une fois remontés des fonds, précisa-t-il. J'ai eu un mal fou à me faire accepter par vos parents, mais depuis nous avons réglé le problème. Je leurs vends la bière auprès des Inuits, par tonneaux isothermes.

— Mon père n'a jamais fabriqué de bière, il s'occupait surtout d'informatique. Comment s'appellent-ils aujourd'hui ?

— Ils n'ont pas jugé utile de changer de nom. Là-bas c'est le *no man's land*, mais je trouve personnellement que c'est imprudent.

On commençait de les servir et Movane aurait volontiers quitté la table pour rentrer chez elle. Elle écoutait cependant Césaire raconter comment il avait su que les Marqua vivaient dans cette station de pêche aux coquillages. Puis il expliqua comment vivaient ses parents.

— Je n'ai pas vu de railphone chez eux.

— Je suis certaine que Lou a bricolé un accès aux réseaux informatiques, c'est sa passion et avec un rien il est capable de communiquer avec des tas de gens. Je suis sûre qu'il peut aussi déverrouiller un site secret.

— Je vous ai coupé l'appétit ?

Elle éprouva une grande confusion. Cet homme était d'une grande humanité et elle l'avait traité cavalièrement. Il savait qui elle était, où se trouvaient ses parents à la suite de circonstances peut-être bizarres en apparence, mais si elle les trouvait bizarres, c'était que depuis des mois elle était conditionnée par la volonté de survivre, et de ne jamais plus faire confiance à quiconque pour cette bonne raison.

— Vous les avez trouvés comment ? Non, comment sont-ils physiquement et moralement ?

— Superbes, comme vous. Gina est magnifique. Lui, serein. Il peut être hautain à l'occasion.

— Et on les accepte là-bas, dans ce village de pêcheurs ?

— À cause de la bière. Il est très généreux.

Au cours de sa deuxième visite, Césaire avait constaté que le village profitait un peu de la situation pour obtenir de la bière à bon marché. Par

exemple, la patronne du traintel avait de grandes ristournes, mais la revendait fort cher. C'était le prix à payer pour que les gens les oublient et ne parlent pas d'eux en mal auprès des agents de la Sécurité. Mais il préférait ne pas en parler à Movane. Lorsqu'elle irait là-bas, elle se rendrait compte elle-même.

— Croyez-vous, dit-elle, qu'avant de partir les voir je ne devrais pas établir des certificats de normalité pour eux ? J'ignore tout de leur physiologie sanguine.

— Vous ignorez que votre mère n'est pas une Alien, mais est vraiment d'origine terrienne ? Elle me l'a révélé.

Movane fut à la fois heureuse et choquée que sa mère ne fasse pas vraiment partie de cette communauté aujourd'hui traquée.

— Je comprends pourquoi mon sang est normal, entre guillemets.

L'appétit lui revint, et tout à fait pour une raison inattendue. La main de Césaire était brune d'un côté et rose en dessous, et elle vit cette main sur son corps dénudé, éprouvant soudain une faim carnassière pour la nourriture mais aussi l'amour. Elle se disait que si ce garçon était à sa merci, elle était capable de le mordre au plus tendre. Elle ne savait si c'était un désir très pur ou renforcé par le cadeau qu'il venait de lui faire, en révélant l'endroit où ses parents vivaient.

Et Césaire dut avoir les mêmes doutes lorsque dans le fameux lococar, elle posa sa main en haut de sa cuisse et commença de la faire glisser.

— Je n'ai pas besoin d'un pourboire, murmura-t-il, sans se fâcher.

— Moi, j'ai besoin de te toucher, répliqua-t-elle en joignant le geste à la confiance.

Lorsqu'il stoppa sur son quai, il resta aux commandes.

— Tu ne veux pas m'accompagner ? fit-elle en lui mordant cette oreille qui la tentait depuis la première fois qu'elle l'avait vue.

CHAPITRE 2

Toutes les ouvrières, aussi bien celles de la découpe que des chaudières ou de l'entretien, avaient été priées de rejoindre en hâte leurs compartiments couchettes et d'y attendre les ordres. La gardienne les y attendait avec des piles de papier blanc et des paniers en roseau.

— Vous allez, sans perdre un instant, déchirer ces feuilles en petits morceaux, du genre confettis. Vous savez ce que c'est ? Je veux, dit la gardienne du wagon de Fleur, que ces morceaux soient aussi petits que l'ongle de mon pouce. Je vous préviens, le repas ne sera servi que lorsque les paniers seront remplis.

— Ça y est, murmura entre les dents une fille, ils craquent, ils déraillent. C'était à prévoir. Ils étaient déjà à moitié cinglés avec ce gras, ces morceaux de viande, ces brûleurs, maintenant il leur faut des bouts de papier minuscules.

— Chez moi, dit une autre, on en jette pour les fêtes. Et pour les mariages.

— Quoi ? Mais pour les mariages on jette du riz.

— Pas chez moi, il est bien trop précieux. On ramasse tous les papiers qui traînent et on les coupe menus.

Fleur essayait de ne pas se poser de questions. Elle avait encore huit jours à tenir avant que le délai imposé à Kurty ne vienne à terme. Elle espérait qu'il serait exact. Il parlait d'explorer les réseaux des montagnes et peut-être oublierait-il ce qui était convenu.

— Allez, découpez s'il vous plaît, venait parfois leur dire la surveillante. Dans le wagon, elles ont déjà rempli une corbeille.

Fleur avait eu du mal, ce matin-là, à situer la solinas volante dans le ciel, tant les buées grasses étaient épaisses et basses. On racontait qu'à Vinh Station il y avait des émeutes et qu'on se battait sur les quais, mais elle n'y croyait pas car les explosions n'étaient pas dues à des armes à feu personnelles mais à celles produites par des missiles.

La surveillante, pour les encourager, finit par leur dire qu'un très important personnage était attendu dans Haï Nan et qu'on allait l'accueillir, justement, en lançant des bouts de papier sur son passage.

— On aurait dû utiliser des fleurs, mais les serres de l'arrière-pays n'en produisent pas.

Puis, un peu plus tard, elle dit qu'on construisait des estrades tout au long du réseau qui contournait l'île par l'est, et que les ouvrières devraient s'y tenir pour jeter ces bouts de papier.

— Un personnage important, le gouverneur de la province, dit l'une d'elles.

— Oh, plus que ça, peut-être même un membre de la famille des Kalami, le couple qui dirige l'EEC.

Narasha et son mari ? Allait-elle assister à leur triomphe, alors qu'elle avait travaillé pour eux dans de meilleures conditions à Bandar Station, quand elle s'occupait du système informatique de la future Compagnie qui ne s'appelait pas encore Ecuadorian Eastern Company ? Et si jamais ils la distinguaient dans la foule des ouvrières, et ordonnaient qu'on l'arrête pour lui faire dire ce qu'elle faisait là ? Elle pourrait être accusée d'espionner le vivier, sévèrement condamnée. Mais à la réflexion, elle ne pensait pas que ce couple aurait demandé qu'on jette des bouts de papier sur leur passage en signe de bienvenue. Ils jouaient les humbles. C'était l'exigence d'un cinglé et Fleur se demandait si Lascasas n'aurait pas décidé de venir sur place, voir comment le baleinium était obtenu à partir des solinas. Ce personnage mythique, à la fois adulé par les Aiguilleurs et détesté par le reste de la population australe, allait-il oser, pour la première fois de sa vie, apparaître en personne ? Pas mal de gens se demandaient s'il existait vraiment et si l'on n'avait pas inventé son personnage, à seule fin de donner à la Caste de la cordillère des Andes une légende prestigieuse.

— Vous n'avez plus que deux heures, hurlait la gardienne, et si vous voulez manger avant d'aller attendre sur l'estrade, vous feriez mieux de vous hâter.

La perspective d'être privées d'un repas relança l'activité de toutes ces filles qui ne songeaient qu'à la nourriture, au sommeil et à la possibilité très aléatoire de flirter avec un garçon. Fleur, pour sa part, ne mettait aucune ardeur à déchirer ces papiers. Elle avait beau faire, les laver plusieurs fois par jour, ses mains restaient comme paraffinées par le gras et le papier glissait entre ses doigts. Elle avait un mal fou à le serrer pour le découper. Si ses compagnes y parvenaient mieux, c'était qu'elles abusaient des détergents pour avoir des mains bien dégraissées, mais déjà la plupart présentaient des signes d'ulcérations et de maladies de la peau.

Elles purent obtenir un bol de riz avec de la sauce de poisson, puis furent mises en colonne pour rejoindre les remparts et le réseau extérieur. Elles

découvrirent qu'on avait dressé sur un côté une estrade de plusieurs centaines de mètres. Au moment d'en monter les marches, on leur tendait une petite vannerie qui contenait des morceaux de papier et les surveillantes leur disaient qu'il faudrait les lancer dès qu'elles donneraient un coup de sifflet.

Puis ce fut l'attente avec, chaque fois qu'un train s'annonçait, les têtes qui tournaient vers la droite dans un ensemble parfait. Fleur en avait plus qu'assez, se demandant si elle ne pouvait pas s'esquiver. Les nuées grasses laissaient tomber une sorte de fin brouillard qui collait au visage et aux cheveux.

— Attention, cria-t-on, la voici !

Fleur releva ce féminin sans comprendre, mais elle aussi se pencha légèrement pour regarder tout en haut des voies, vers l'ouest. Et lorsqu'elle aperçut ce masque effrayant de la Locomotive-dieu, elle ne put retenir un fou rire.

— Mais qu'est-ce qui te prend, espèce de sale garce sans respect ? Tu vas voir, si je te frappe tu ne riras plus de la sorte, hurlait la surveillante, et d'autres accouraient, scandalisées à leur tour par cette gaieté intolérable et si mal venue.

Déjà plus loin, à l'approche de la Locomotive, les filles paralysées par la stupeur de voir pareille monstruosité oubliaient de jeter leurs bouts de papier à la poignée et les gardiennes devenaient hystériques, sans voix, les bousculaient pour qu'elles effectuent ce qu'on attendait d'elles.

Fleur, lorsque sa propre surveillante voulut lui saisir le bras, la cogna du coude avec force et la femme pliée en deux bascula de l'estrade au sol. Ce n'était pas très haut mais le coup en plein estomac la faisait vomir avec des hoquets. Les autres filles, épouvantées par l'audace de Fleur, s'éloignaient d'elle comme d'une pestiférée et elle apprécia la situation, car elle était vraiment visible depuis le poste de pilotage. Mais les capteurs de la Machine l'auraient tout de même repérée.

Le mastodonte ralentit, stoppa et un sas s'ouvrit juste devant elle. Laissant cette foule abasourdie, elle se retourna pour saluer d'un bras avant de disparaître à l'intérieur de la Locomotive qui reprit sa marche.

Et les filles continuèrent d'en oublier de balancer leurs confettis si difficilement obtenus, tandis que se forgeait la légende d'une ouvrière ayant séduit cette espèce de dragon qui hantait les réseaux.

CHAPITRE 3

Lorsque Liensun revint en compagnie de Mathilda Greva d'un voyage de reconnaissance dans un îlot désert, où sa compagne voulait installer un élevage et une usine à herbes, Songe les attendait depuis deux jours dans le petit hôtel voisin. Dès qu'elle sut que son ancien compagnon était de retour, elle se précipita pour lui parler.

D'un ton véhément, elle lui reprocha d'être la cause du renoncement de son ami Chalazy, le constructeur de glisseurs, et Liensun dut l'écarter car elle cherchait à le frapper.

— Tu aurais dû démissionner depuis longtemps, seulement tu as tout fait pour aider cette ambitieuse de Yeuse. Et maintenant on parle aussi de ton père qui se représenterait à la présidence. Ta Vorgine me harcèle...

Elle ne jugea pas à propos de parler des photos compromettantes prises par les services de la Sécurité, sur ordre de la vice-présidente.

— Calme-toi. Mon père candidat, tu es folle ?

— Ils menacent de m'expulser et où veux-tu que j'aille à part Alone-Vatican ou la Compagnie de la Sainte-Croix ? Et peut-être me refuseront-ils tous l'entrée sur leur territoire. Je suis aux abois, Liensun, et uniquement par ta faute.

— Ne dis pas n'importe quoi. Yeuse candidate ? Bon, passe encore, mais pas mon père. J'en mettrais ma main au feu. Il ne reprendra jamais la tête du gouvernement, il va être autrement occupé par ailleurs. Terriblement occupé.

Se laissant aller sur une banquette proche, Songe se mit à pleurer et il la contempla d'un air très ennuyé. Cette fille était vraiment une calamité avec son goût pour les affaires louches, les compromissions, les magouilles de toute nature. Il lui en avait longtemps voulu pour l'affaire de ce cargo qu'elle devait saborder pour le priver d'un matériel ferroviaire bon marché, afin qu'il se fournisse en Patagonie orientale, c'est-à-dire indirectement auprès de la Caste.

— Pour se faire bien voir de Yeuse et garder un poste important au gouvernement, Vorgine est capable de m'expulser vers la Patagonie orientale où les hommes de Lascasas, et surtout un certain Mataxa, m'attendent pour me liquider. C'est peut-être ce que tu souhaites dans le fond de toi-même, et ta

nouvelle copine ne doit pas me porter dans son cœur. Elle me verrait disparaître sans pleurer.

Liensun souhaitait effectivement que Songe disparaisse de sa vie, mais ne désirait pas sa mort. Il essaya de la rassurer, en lui disant que son retour à Magellan Station ne serait peut-être pas aussi dangereux pour elle qu'elle l'imaginait.

— Il est possible, même, que Lascasas ne soit plus une menace ni pour toi ni pour personne dans un proche avenir.

Elle releva la tête, sortit un mouchoir pour s'essuyer les yeux.

— Que signifie cette phrase ? Il est malade et va mourir ?

Il haussa les épaules.

— C'est un secret d'État, mais je peux te dire que mon père ne supporte pas que des troupes se massent à la frontière du Channel Drake, au nord de la concession, et que des cargos asiatiques ravitaillent cette troupe en matériel de guerre.

Elle fermait à demi les yeux, réfléchissait tout en essayant de lire sur le visage de son ex le reflet de ses véritables pensées. Il jouait l'important, mais peut-être avait-elle encore quelque pouvoir sur lui. Elle soupira, se détendit et même prit une posture quelque peu aguichante.

— Je suis encore président et forcément au courant de certains projets. Tout ce que je peux dire, c'est que dans les jours à venir, les semaines au plus tard, il y aura des bouleversements importants dans cet hémisphère Sud. Possible même que celui du Nord soit lui aussi impliqué. Le patron actuel de la Panaméricaine, c'est de nouveau Opérasque, un type encore plus cinglé que Lascasas.

— Je ne vois pas ce que ces deux-là viendraient faire dans notre archipel, fit-elle du ton d'une fille un peu sotte ne s'intéressant pas à la politique.

Liensun se disait que du temps où il était président des Kerguelen, Songe ne s'était effectivement guère préoccupée des affaires publiques et de la façon dont il les conduisait. Par contre, elle avait profité de la situation pour multiplier ses visées cupides, et avait fait d'énormes dettes que Lien Rag accepta de rembourser. Mais la Caste des Aiguilleurs ne lui pardonnait pas certaines affaires mystérieuses.

— Ton père est reparti au Channel Drake ?

Liensun hocha la tête, comme s'il doutait de la destination du départ de

— Il devait être furieux de la candidature de Yeuse, puisqu'il a ensuite déclaré que lui aussi était candidat.

— Réflexe de dépit, toutefois il ne persistera pas dans son intention. Mais qu'il soit candidat président ou simple homme d'affaires, il influence tout de même la politique de l'hémisphère Sud. Peut-être plus que ne le pense Léonora Cabana ou Lascasas. Il a réussi à entraîner Reiner dans son camp, c'est déjà une belle victoire, non ?

— Tu crois que Vorgine m'expulsera ?

— Tant que je n'ai pas démissionné, certainement pas, mais il va falloir que je me décide afin que les élections puissent ensuite s'effectuer dans le délai légal. Plus j'attends et plus elles sont reportées.

— Ça fait le bonheur de cette Vorgine, dit-elle haineuse.

— Crois-tu que je la porte dans mon cœur ? Mais je reconnais qu'elle a des qualités pour la politique intérieure de cet État. Pour le reste c'est une nullité, et elle n'a pas réussi à empêcher mon père de s'envoler avec le dirigeavion pour...

Il s'arrêta net, lui tourna le dos pour lui cacher sa confusion et son irritation de s'être laissé entraîner à ce genre de confidences, ce qui entamait le caractère strict de ce secret d'État dont il était dépositaire. Il pouvait être condamné pour cette erreur.

— Pourquoi aurait-il fallu le retenir à Cooktown ?, demanda innocemment Songe, soudain captivée par ce que Liensun lui dissimulait.

Elle se demanda si son ex resterait insensible à ses tentatives de séduction. Était-il vraiment amoureux de celle que Lien Rag appelait, méprisant, sa « bergère » ? Elle n'avait jamais connu Liensun fidèle à cent pour cent, et même elle savait que tout jeune homme, encore adolescent, dévergondé par Ann Suba bien plus âgée que lui, il la trompait sans remords. Ils avaient eu, elle et lui, des relations discontinues, sans jamais se faire de reproche, mais Songe savait que Liensun était esclave de certaines pratiques amoureuses. Mathilda Greva lui donnait-elle satisfaction à ce sujet ?

Elle défit un peu le haut de sa combinaison, comme si elle avait trop chaud, mais son ancien compagnon paraissait surtout préoccupé du peu qu'il avait laissé échapper de son fameux secret d'État. Se donnait-il une importance qu'il n'avait jamais eue en tant que président, ou bien était-il réellement dépositaire d'un projet si extraordinaire, voire si dangereux pour la sécurité de l'archipel, qu'il tremblait à la pensée d'avoir commis une imprudence ?

Qu'avait-il vraiment dit de suspect en réalité ? Que Vorgine avait tenté de retenir Lien Rag, de l'empêcher de partir pour quelle destination ? Certainement pas Channel Drake.

— Tu sais, Liensun, je regrette ce qui nous a séparés, je sais que j'ai commis des actes méprisables, que je me suis trop fiée à des interlocuteurs dont j'ignorais qu'ils étaient au service de la Caste des Aiguilleurs. Ne souris pas ainsi avec cette moue sceptique. Mataxa, par exemple, s'est présenté à moi comme un Indien cherchant à gagner de l'argent. Je fais allusion à l'affaire des moteurs monocylindres.

— Maintenant ils équipent des lanchas qui transportent des commandos jusqu'à la banquise de Ross. Ces tueurs abattent les éléphants de mer et nous font dépasser le quota négocié avec les Roux. Voilà ce que tu appelles faire des affaires ? Et l'histoire de ce cargo pourri, le *Nan-Tchong*, comment as-tu pu la manigancer avec la complicité d'un capitaine déjà accusé d'actes de baraterie ?

— C'était en échange de la remise de mes dettes, gémit-elle en se levant lentement, pour se baisser de suite vers la banquette, comme si elle cherchait quelque chose, mais sachant que sa combinaison taillée sur mesure, un cadeau de Chalazy, la moulait outrageusement. La « bergère » était une fille solide avec des formes, certes, mais du genre massif. Elle savait que sa chute de reins était beaucoup plus agréable à voir que les hanches épaisses de l'autre.

— Si je dois quitter à jamais les Kerguelen, je serai désespérée à la pensée que je ne te reverrai pas. Je suppose que plus le temps passera et plus tu vas t'ancrer dans ces activités si absorbantes d'élevage, de culture d'herbes et d'aliments pour animaux, que tu n'auras plus l'occasion de voyager et de venir me voir où je serai. Du moins si je suis vivante, sinon il te restera la solution de m'apporter quelques fleurs artificielles ou non sur ma tombe, ou à ma case du funérarium. Si j'ai seulement une tombe, mais je pense que Lascasas me fera disparaître et qu'on ne retrouvera jamais mon cadavre.

— Que cherches-tu, enfin ? fit-il, agacé de la découvrir soudain agenouillée et dans la position d'un musulman en prières pour regarder sous la banquette.

— Une boucle d'oreille.

— Toutes les deux ?

— Je n'en avais qu'une en venant ici, car l'autre est tordue.

Comme il ne faisait pas mine de s'approcher, elle se résigna à se relever lentement, espérant toujours un moment de faiblesse. Jadis il se serait rué sur

elle, l'aurait même brutalement prise comme il le souhaitait. Pouvait-elle imaginer l'autre avec son gros derrière, acceptant de se laisser malmené avec son air de dame facilement offusquée ?

Elle redressa son buste bien droit, restant agenouillée, l'air soumise en une ultime tentative de persuasion. Normalement il aurait fait un premier pas, un autre pour approcher d'elle, pour appuyer sa bouche contre lui.

— Tu vas rester longtemps ainsi ? demanda-t-il, réalisant soudain qu'elle lui jouait une comédie misérable. Il avait honte pour elle et elle le devina, se redressa d'un bond, furieuse.

— Ça ne marche plus, fit-il méprisant. Les vieux trucs, tes vieilles ficelles, il faudra revoir tout ça.

— Elle t'a châtré, ma parole, dit-elle en se réajustant la poitrine.

— Non, elle et moi nous suffisons. Il n'y a pas que le sexe, Songe, tu devrais y réfléchir. Pour ce qui concerne ta sécurité je pense à une chose, le seul endroit où tu pourrais retourner, c'est auprès de Tharbin, dans cette Compagnie du Consortium des Bonzes, dans le nord de l'Europe. Tu lui as joué un sale tour, mais peut-être qu'avec ce genre de simagrées dont tu m'as fait la démonstration, je pense que tu pourrais reconquérir sa libido.

Elle se dirigea furieuse vers la porte et il eut un seul regret, celui de ne pas avoir utilisé de son pouvoir télépathique pour visiter ses pensées les plus secrètes. Que cherchait-elle vraiment ? Avait-il éveillé chez elle cette curiosité qu'il avait toujours trouvée malsaine, car elle débouchait plus tard sur de nouvelles machinations ?

CHAPITRE 4

Le secrétariat à la Recherche scientifique de la Panaméricaine fut délaissé par Claudion Hyponias, suite à son échec que des millions de gens découvrirent sur leur téléviseur. Il avait annoncé la destruction du repaire des terroristes aliens, ce morceau de Lune Altaï, et au dernier moment le président Opérasque avait ordonné un moratoire de vingt-huit jours, suite aux arguments développés dans un rapport succinct par la délégation conduite par Jane Marwell. Depuis, nul ne savait ce qu'était devenu l'astrophysicien. Il n'avait ni démissionné, ni manifesté sa volonté de poursuivre son travail de ministre lorsqu'il aurait pris quelque repos. Il avait carrément disparu et le professeur Esquaille, toujours prompt à saisir les occasions inespérées, avait décidé qu'il était le plus ancien et le plus proche d'Hyponias pour assumer la carence. Bourguine n'avait rien dit. Mais Louria supposait qu'il devait ronger son frein, et d'ailleurs ce fut lui qui l'appela quand il fut rentré à Salt Lake Station.

— Le double de votre rapport que je viens de lire...

— Ce n'est pas seulement le mien, mais le produit de toute une équipe. Il y avait une commission d'étude restée à NPST, et la délégation que nous alimentions en informations.

— J'en prends note. Ce rapport est tout à fait convaincant. Passons sur le combustible nucléaire qui aurait pu exploser, mais surtout aurait pu être libéré de ses containers protecteurs pour répandre une radioactivité dangereuse, d'abord pour les humains et aussi pour tous les systèmes électroniques. Ce que je regrette, c'est que vous n'ayez pas insisté à la fin sur la présence de ces logiciels biologisés. Il faut que notre nouveau président soit persuadé que ce danger-là est peut-être répandu sur notre planète.

— Je ne comprends pas, s'étonna Louria. Vous êtes venu au secours de cette thèse mensongère des Aliens terroristes soi-disant issus d'Altaï, alors que vous saviez que ces gens-là étaient issus de Flatty, autrement dit ce Shade que j'avais découvert. Qu'ils n'étaient pas inquiétants. Je me souviens aussi que vous aviez partie liée avec une organisation secrète d'Aliens et que vous avez disparu, pour rejoindre ceux-ci dans ce centre de recherches clandestines à côté du Gouffre aux Garous. Vous avez été condamné et puis libéré par Fortalès. Opérasque vous a vu accourir avec Claudion Hyponias et surtout Esquaille, l'incompétent. Et vous me parlez des logiciels biologisés ?

— Je n'aime pas ce que vous me reprochez, bougonna-t-il, même si c'est exact en partie. Bon, autant vous dire que là-bas, dans le Gouffre aux Garous, j'ai rencontré une fille, une certaine Movane Marqua dont je suis tombé amoureux et que je n'ai pu l'oublier. Elle a reparu comme déléguée de l'ambassade de la Compagnie du Consortium des Bonzes, et j'ai cru qu'elle allait enfin répondre à ma passion, mais elle m'a cruellement dupé. J'ai vécu des jours et des nuits uniquement consacrés au désir de me venger d'elle et de tous ses amis aliens. Voilà pourquoi je fus admis dans le secrétariat en question. Mais votre démonstration éclatante m'a soudain sorti de cette haine qui me rongait. Je suis un caractériel, vous le savez, mais j'ai aussi des moments de lucidité et en général ces moments-là sont plutôt orientés vers la tolérance et la solidarité humaine. Vous pouvez ricaner tout à votre aise dans votre confortable bureau de NPST, mais c'est ainsi.

— Je ne ricane nullement, protesta-t-elle.

— Admettons. J'admire votre génie comme j'admirais celui de Charlster. Vous êtes les deux meilleurs savants que la Panaméricaine et peut-être le monde a connus. Je ne dis pas qu'Ann Suba était nulle, mais elle restait trop attachée à de vieilles notions scientifiques, n'ayant pas trop suivi le boum des vingt dernières années, et rebutée par les dérives sexuelles de Charlster elle niait en bloc sa grande valeur.

— Pourquoi ces confidences ? Que cherchez-vous ?

— Me croyez-vous apte à remplacer Claudion Hyponias à la tête du secrétariat d'État ? Oui, Esquaille a pris la vacance, mais il se rendra vite compte qu'il ne peut assumer toutes les responsabilités. Il est de courte vue et son bagage scientifique et même culturel est nul.

— Malgré votre foutu caractère et vos trahisons en faveur des Aliens du Gouffre aux Garous, je crois sincèrement que vous seriez apte.

— Je vous demande ça car lorsqu'il retournera dans son train présidentiel, Opérasque devra trancher au sujet de Claudion Hyponias qui a cru lui cacher l'ultimatum au sujet d'Altaï, de sa destruction, et surtout d'avoir monté cette soirée télévision sans le prévenir. Opérasque ne supporte pas la concurrence, même dans le domaine plus réservé de la science. Il ne délègue que peu de pouvoir et Hyponias a commis une erreur fatale. Je vais vous dire, maintenant, que je partage la théorie sur les plaques de glace qui occultent les rayons du soleil, car elles sont opacifiées par des couches épaisses de poussières lunaires. J'ai en moi-même approuvé votre riposte contre les e-logiciels, et la destruction de ces plaques. Je me suis bien gardé de l'avouer, mais c'est exact. Si je détiens un jour quelque pouvoir, je vous encouragerai à poursuivre cette destruction. Mais nous devons éviter le réchauffement brutal précédent. Je pense plus sage de conduire l'humanité vers un climat tempéré en établissant

un plan sur dix ans. Chaque année quelques degrés en plus, mais avec une extrême prudence. Pour l'instant, la société ferroviaire est la seule organisation humaine qui a sorti la descendance des survivants de 2050 d'une vie misérable et primitive. Les humains avaient régressé jusqu'à l'état d'hommes préhistoriques et le rail les a aidés à remonter la pente, même si nous sommes encore loin du compte. Nous devons compter avec cette société qui persiste dans les cœurs de la plus grande partie de la population mondiale.

Il marqua une pause.

— Qu'en pensez-vous ?

— Est-ce un marché ? Croyez-vous que mon avis pourrait compter dans la future décision d'Opérasque au sujet de ce secrétariat d'État ?

— Vous n'avez pas assisté à la séance où Opérasque a décidé de nommer Hyponias à ce poste. Je l'ai entendu dire, et Esquaille aussi : « Je préférerais que ce soit cette Louria Finister qui est certainement la meilleure scientifique actuelle, et qui de plus est une fort jolie femme. Mais elle n'acceptera pas de renoncer à cette théorie absurde des logiciels indépendants et agressifs envers l'humanité. C'est dommage. »

— Vous exagérez certainement, mais je suis flattée. Je ne briguerai jamais ce poste, et pourquoi pas vous ? Vous êtes un excellent astrophysicien, mais serai-je à même d'en convaincre Opérasque ? J'en doute.

— Je crois qu'il est quelque peu amoureux de vous. Lorsqu'il nous a convoqués, Esquaille, moi et quelques autres, il avait une photo de vous sur son bureau. Vous avez le charme souhaité pour convaincre un homme comme lui.

— Me suggérez-vous de coucher avec lui ? demanda-t-elle furieuse, en raccrochant sèchement.

CHAPITRE 5

Lancé à travers la Panaméricaine, en direction de l'Atlantique, l'amiral Kinnjone revivait, ne cachait pas son plaisir d'être dans cette escadre de contre-torpilleurs, en compagnie de ses marins et de ses officiers subalternes. Le seul officier supérieur était Christo Jameson, son protégé, le fils d'un camarade mort autrefois dans la terrible bataille navale de la Compagnie de la Banquise, en plein océan Pacifique. Une bataille gigantesque contre les unités du président Kid qui, en désespoir de cause, avait mis le feu à la banquise. Une partie de la flotte avait coulé dans les profondeurs océanes, dont le père de Christo. Sa mère s'était remariée et pis que tout, avec un civil qui léchait les bottes des Aiguilleurs et se vantait d'être le grand ami d'Opérasque. Par chance, son beau-fils n'était pas de cette espèce.

Il aurait aimé, le vieil amiral, que Christo partageât son allégresse, mais le garçon restait comme nostalgique, ce qui était nouveau chez ce gai luron toujours à l'affût d'aventures exaltantes et de jolies filles. Et justement c'était cette jolie fille sauvée des griffes de la police qui hantait les jours et les nuits de Jameson junior.

Il se souvenait de leur première rencontre, de leurs amours interrompues par arrêt brutal de leur train, de l'irruption des soldats. Ils avaient fui ensemble des jours et des nuits, faisant l'amour à la sauvette, c'était le cas de le dire, mais finalement il l'avait conduite chez ses parents, avait craint que son fayot de beau-père ne la dénonce. Il l'avait installée à Disko Station et depuis ignorait ce qu'elle était devenue. Il n'osait appeler son compartiment, de crainte de lancer les flics à ses trousses.

L'escadre construisait ses doubles voies à la cadence assez infernale de plusieurs centaines de kilomètres par jour. Une pose rapide qu'un bouleversement de l'inlandsis pouvait à tout moment ruiner, mais Kinnjone fonçait vers la banquise de l'Atlantique et vers le lieu de rendez-vous de ces deux fous furieux, Opérasque pour le Nord, Lascasas pour le Sud.

Un technicien des rails et de leur continuité vint le trouver pour l'entretenir d'un étrange phénomène.

— Nos capteurs de magnétisme étaient depuis quelque temps très excité, si j'ose dire, et nous signalaient l'existence d'un conducteur juste en dessous de nous. Nous avons alors contacté les archives des Instructions ferroviaires anciennes, et nous avons appris qu'un gros réseau se trouve juste à l'aplomb

de notre escadre. Nous suivons exactement la même direction, à quelques écarts près et je suis venu vous voir, Sir, pour savoir si nous pouvons justement nous guider sur ces anciennes lignes.

— À quelle profondeur cet ancien réseau, certainement l'un de la vingtaine reliant l'Est à l'Ouest, se trouve-t-il ? Ils étaient numérotés en fonction de la latitude qu'ils suivaient.

— Il y a dix mètres de glace, mais seul un carottage nous indiquerait s'il y a deux catégories de glace, une ancienne qui persista durant le réchauffement et dans laquelle les rails ne cessèrent de s'enfoncer. Puis là-dessus une bonne couche avec le refroidissement plus récent.

— C'est intéressant comme information, mais nous ne sommes pas des archéologues, mon petit. Vous, vous avez une idée de derrière la tête.

— Oui, Sir. Pouvons-nous utiliser les capteurs de continuité pour suivre ces rails enfouis, et savoir s'ils atteignent juste la côte Atlantique ou s'ils persistent au fond de la mer ? Dans une zone qui me semble peu profonde. Nous pourrions commencer à placer des repères et, d'ici quelques heures, établir si l'inlandsis se prolonge par une banquise récente. C'est bien ce que vous souhaiteriez, si j'ai bien compris, Sir ?

Kinnjone, ravi et ému, désormais l'âge le rendait sentimental, lui tapota l'épaule.

— Oui, mon petit, et votre proposition est extraordinaire. Vous avez carte blanche pour votre projet.

Il se tourna vers Jameson qui assistait à la scène et lui dit avec fierté :

— C'est ça qui me plaît dans les escadres de ce type. Les gars sont formidables et astucieux en diable.

CHAPITRE 6

Lorsque le dirigeavion, se posant en mode dirigeable s'amarra au pylône habituel, Lienty se trouvait dans le poste de contrôle du bassin voisin et regardait qui descendait de l'appareil. Il sursauta lorsqu'il reconnut la silhouette athlétique de Joffran, derrière lequel venaient une quinzaine de bonshommes lourdement chargés. Équipement militaire, même si l'armement restait invisible. Enfin apparut Lien Rag, son cousin.

Furieux, mais essayant de le cacher, Lienty reprit son glisseur pour aller à la rencontre de Lien. La colonne des commandos se dirigeait vers une série de wagons servant à abriter les visiteurs de passage.

— J'ai prévenu le gérant de l'arrivée de ce groupe, lui dit Lien Rag en guise de bonjour.

— Tu l'as prévenu, lui, mais pas moi, comme si je n'étais rien d'autre qu'un sous-fifre, alors que je suis le patron de cette concession du Channel Drake.

Lien Rag s'assit à ses côtés.

— Ne te fâche pas. Je savais que tu serais contre l'arrivée de ces bonshommes et j'ai pris les devants.

— Une bande de truands et de tueurs, oui, et leur chef ne vaut guère mieux. Où les as-tu ramassés, dans cet flot où ils étaient consignés ?

— Exactement. Je sais que ce sont de sales types sans scrupules et même des violents, mais ce sont les plus efficaces pour ce que je prépare. Ils valent cent soldats de notre petite armée.

— J'ai eu des nouvelles de Yeuse par relais avec la *Salamandre* en route pour Cooktown. J'ai appris qu'elle se présentait à la présidence du gouvernement. Je croyais qu'elle avait renoncé à la politique ?

Lien Rag regardait droit devant lui, tandis que son cousin les conduisait vers un ensemble de wagons résidentiels où ils avaient leurs pied-à-terre.

— Bon, on n'en parle plus si ça te met les nerfs à vif.

— Elle est folle, dit qu'elle s'ennuie à ne rien faire. Elle va s'empêtrer dans les histoires des Kerguelen, avec des gars comme Carminale et

Kerchinian qui lui tirèrent dessus à boulets rouges. Chalazy voulait se présenter et ses deux complices l'en ont dissuadé.

— Qui ça ?

— Yeuse et Vorgine, elles sont comme les deux doigts de la main, maintenant. Tu parles, la Vorgine espère récupérer un ministère important, peut-être à nouveau la vice-présidence, mais elle ne sait pas ce qui l'attendra dans ce cas. Yeuse ne se laissera pas confisquer une miette du pouvoir. Et très vite ce sera la guerre entre elles.

— Liensun a démissionné ?

— Je lui ai demandé d'attendre un peu, mais lui aussi est complètement abruti dans son adulation pour sa bergère.

— Lien, fit Lienty avec une voix pleine de reproches, tu sais très bien que Mathilda Greva est une bonne chef d'entreprise et que son élevage ovin est le plus important de l'archipel. Et puis ce mot de bergère a un double sens qui ne me plaît pas.

Lien Rag se tourna vers lui, ironique.

— Tu es du côté des bonnes femmes, alors ? Les trois en question. Pourquoi pas Songe tant que tu y es ?

— Que devient-elle celle-là ?

— Elle baise avec Chalazy, le poussant à la présidence, mais il a renoncé. À cause de Yeuse et Vorgine toujours.

— Songe a intrigué et a échoué. Si j'étais à la place de Vorgine, je la ferais surveiller étroitement, fit Lienty avec une sévérité inattendue chez lui. Cette fille foutrait le feu au pays sans le moindre remords. Tu es sûr qu'elle ne sera jamais au courant de cette expédition invraisemblable que tu prépares ?

Lien Rag ne releva pas cet adjectif défavorable, mais essaya de vérifier, grâce à ses souvenirs, si le secret serait bien gardé là-bas aux Kerguelen. Yeuse, Vorgine n'en diraient jamais un seul mot, ne feraient aucune allusion, mais il y avait Liensun. Un Liensun désormais malléable, aux mains d'une femme de caractère. Une femme pleine d'ambition qui pourrait, si par malheur Liensun lui faisait quelques confidences sur le projet de son père, en déduire rapidement les conséquences éventuelles, néfastes pour l'archipel et surtout pour son gouvernement. Comme pour tous les patrons du monde entier, sa réussite économique était plus importante que le destin du pays où elle avait installé son affaire. Ils considéraient pour la plupart qu'ils avaient droit à la parole pour empiéter sur les décisions d'un gouvernement

démocratiquement élu.

— Hé ? murmura son cousin, ai-je éveillé en toi de sérieuses raisons de craindre une fuite ?

— Liensun est au courant. C'est tout de même le président élu du gouvernement et je devais obligatoirement lui demander son avis. J'en ai parlé à Yeuse et à Vorgine. Celle-ci a d'abord paru se foutre complètement de ce que je préparais. Le sort d'Opérasque, comme celui du monde qui environne l'archipel, lui est complètement égal. Elle ne voit que par les Kerguelen et le reste peut crever. Mais par la suite elle vira de bord et je pense que Yeuse lui a démontré les dangers de cette opération. Elle voulait nous empêcher de décoller et c'est alors que j'ai eu l'idée géniale de lui reprocher de vouloir immobiliser sur l'aéroport un futur candidat à la présidence.

— Une idée de cinglé oui. Tu n'es pas candidat j'espère ?

— Non, mais je laisse un doute et le dirigeavion a pu décoller pour aller se poser dans l'îlot où les commandos expulsés de Ross sont consignés. Ils s'entraînent dur et ceux que je ramène n'ont nul besoin de se préparer. Ils ont compris en quelques mots ce que j'attendais d'eux.

Lienty s'arrêta le long de wagons résidentiels. Au départ il avait commencé des constructions en dur, pour bien marquer sa volonté de rompre avec la société ferroviaire qui reprenait vie là-bas, en Patagonie, et menaçait d'envahir d'autres pays. Mais ces wagons luxueux étaient disponibles et plus faciles à installer.

Il accompagna Lien Rag jusque dans le sien, le laissa prendre une douche et se changer avant de se diriger avec lui vers le restaurant du quai.

— Liensun en parlera à cette Mathilda Greva, dit-il à voix basse, quand ils furent installés à leur table. S'il est vraiment amoureux, aussi profondément que tu le dis, il ne lui cachera pas ton intention.

— Le plus fort c'est qu'il n'avait aucun avis sur le sujet. Il s'en foutait carrément. Je ne sais comment elle s'y prend avec lui, mais cette femme en fait ce qu'elle veut, au point qu'il m'a donné l'apparence d'un homme qui se drogue. Il n'a plus aucune initiative, passe constamment par elle pour effectuer la moindre des choses. C'est déprimant de le voir.

— Tu n'as jamais été vraiment amoureux, alors ? dit Lienty. Pourtant je croyais que tu avais toujours eu pour Yeuse une grande adulation, à condition qu'elle ne te déplaie pas dans ses intentions. Pourquoi es-tu si furieux qu'elle se présente ? Ce serait une bonne chose pour nous. Elle ne se laissera intimider par personne et Léonora Cabana devra en tenir compte. Mais

j'extrapole, car ce que tu vas entreprendre contre Lascasas risque de nous plonger pour de longues années dans un bouleversement total.

— Je débarrasse le monde d'un illuminé. Ce type-là est le cinglé total. Souviens-toi quand il a envoyé ses hommes agonisant de trop de radioactivité en avant-garde, pour gagner du terrain au cours de ses attaques contre les deux Patagonie. Tu estimes que cet homme a le droit de vivre ?

— Tu ne vas quand même pas le tuer ?

— Non. Je ferai construire une prison psychiatrique où il finira ses jours sous haute surveillance, et le monde entier applaudira. Opérasque se livrera à quelques gesticulations menaçantes, trop heureux de la disparition de son concurrent.

Ils essayèrent un autre sujet de conversation, mais cette opération hypothéquait leur volonté et à tout moment ils étaient sur le point d'entreprendre de nouvelles discussions.

— Le trafic ralentit encore et Léonora Cabana connaît des problèmes de plus en plus difficiles à surmonter. Sans le fuphoc de Reiner, elle devrait faire face à des manifestations, voire des émeutes. La radio des Néos est explicite dans ses informations. Des experts en économie viennent blablater à ses micros, jouent les optimistes aveugles. Ils affirment que tout va s'arranger, mais aucun ne peut préciser comment. Le baleinium vient du Sud-Est asiatique et les Néos en savent plus long que nous là-dessus, mais refusent d'en parler vraiment. Certains capitaines citent un immense vivier au sud de la Chine, du côté de cette péninsule des cartes anciennes.

— Un vivier, fit Lien Rag, mais se désintéressant du sujet. Il se demandait si le *Madam*, ce baleinier ravitailleur indispensable pour le plein en huile, serait bientôt sur place, c'est-à-dire à égale distance des deux tropiques, mais en dessous de l'équateur cependant. Non seulement il alimenterait en fuphoc le *Dragon* de Farnelle et Danglov, mais servirait de relais radio lorsque le dirigeavion volerait vers le nord.

— Tu n'es pas à la conversation, fit remarquer Lienty. Tu es totalement absorbé par ton plan dont tu recherches les failles. Pour en revenir à Liensun, tu n'aurais jamais dû lui parler.

— Mais il ne trahira pas son père tout de même, protesta Lien Rag, si fort que les autres dîneurs les regardèrent, intrigués.

Il reprit sur un ton plus modéré :

— S'il était avec Songe, je me méfierais et peut-être ne lui aurais-je rien confié. Ça ne veut pas dire que je fais entièrement confiance à l'élèveuse de

brebis, mais elle ne peut qu'évaluer virtuellement les conséquences de mon action. Elle ne va pas trahir le père de son amant ?

— Justement, Songe est toujours dans les parages et plus qu'ulcérée que son Chalazy ne puisse se présenter comme président. Elle doit être folle de rage, tu sais aussi bien que moi combien elle est douteuse, avec des pensées tortueuses qui peuvent te conduire à la catastrophe. Tu devrais, profitant de ce que la *Salamandre* peut encore relayer ta communication, demander à Vorgine de la mettre en surveillance constante, avec assignation à résidence.

— Vorgine ne marchera jamais, puisqu'elle est contre mon projet.

— Tu veux que j'intervienne pour une autre raison ? Je n'aimerais pas beaucoup l'accuser faussement, mais je me fais du souci à ton sujet, et je ne voudrais pas que tu tombes dans un traquenard, en croyant t'emparer sans trop de mal de Lascasas. Je peux, dans mon message à Vorgine, expliquer que j'ai de graves soupçons contre Songe, et qu'en attendant d'en avoir les preuves à charge ou à décharge, je demande qu'elle soit étroitement surveillée. Par exemple en l'empêchant de communiquer avec Magellan Station, ou en lui interdisant de rencontrer les équipages des cargos marchands qui fréquentent le port de Cooktown. Nous savons pertinemment que certains armateurs, se disant sans attache territoriale, naviguent pour la Patagonie Est, en fait les Aiguilleurs.

Touché, Lien Rag lui tapota la main posée sur la nappe. Lienty haussa les épaules avec brusquerie.

— Ne va pas t'imaginer que c'est une approbation de ta folie, mais je veux au moins être certain que tu ne vas pas droit vers une catastrophe. Lascasas ne va pas s'embarquer à bord de ce cargo sans une escorte solide. Ses Aiguilleurs sont certainement aussi bien entraînés que ton ramassis de canailles. La résistance peut être encore plus sévère que tu ne le penses.

— La menace de voir le cargo couler les fera tous réfléchir. Et l'équipage, le premier, réagira et se rangera de notre bord.

— Admettons, et ensuite que feras-tu ? Tu forceras le cargo du capitaine Poniang à faire demi-tour, mais quelle direction devra-t-il prendre ? Inutile de te dire que je refuse qu'il vienne s'amarrer ici, dans le territoire du Channel Drake. Je ne veux pas que cet endroit devienne la cible de la Caste quand elle découvrira, furieuse, que son Grand Maître est ton prisonnier. Mais tu ne pourras pas plus l'emmener à Cooktown.

— Crozet, murmura Lien Rag.

Lienty le regarda en secouant la tête.

— Il n'y a plus rien, sinon des échappées de radioactivité peut-être dangereuses. Les amis de Césaire sont morts ou sont partis avec lui à bord de son remorqueur, et nous ne les avons plus jamais revus.

— Je l'installerai là-bas avec le commando et j'essayerai d'en protéger le secret avant que je n'aie doublé la garnison et trouvé des appuis extérieurs. Je suis certain que Reiner finira par me seconder et peut-être Léonora Cabana elle-même.

— Tu rêves, non, mais où est passé ton réalisme d'autrefois ? Tu bâties des conclusions optimistes pour ne pas avoir à te pencher sérieusement sur cette affaire. On dirait un danseur qui s'en va en sautillant vers l'échafaud.

Lien Rag se servit un autre verre de vin. Il avait de lui-même commandé une seconde bouteille car Lienty ne buvait que modérément.

— Quand vas-tu contacter Vorgine ?

— Tout à l'heure. Je n'ai pas de mauvais contacts avec elle et je pense qu'elle acceptera mes suggestions. Je lui promettrai d'envoyer aussi vite que possible les charges pesant sur Songe, mais je serai tranquille le temps que le baleinier de Grathe atteigne Cooktown, décharge son huile, embarque un nouveau fret et revienne vers ici. Le relais radio s'effectue du côté de la longitude 20 Ouest de Greenwich, et avec une marge assez importante de chaque côté. Disons que j'aurai environ quinze jours de sursis, avant d'envoyer mon e-mail prévenant Vorgine que ne pouvant réunir aussi vite les preuves de la culpabilité de Songe, je ne m'oppose pas à ce qu'elle recouvre son entière liberté de mouvements. À cette époque-là tu seras soit prisonnier des Aiguilleurs, soit mort ou peut-être, mais à quatre-vingt-quinze pour cent, en compagnie de ce sympathique Lascasas dans l'île de Crozet. Je sais ce qui se passera. Passé les vapeurs enivrantes de ton triomphe, tu commenceras à te ronger au sujet de ton prisonnier et tu ne le lâcheras plus. Tu te condamneras à devenir son geôlier dans cet îlot sinistre. Tu as déjà réfléchi à cette nécessité absolue pour toi de surveiller cet homme sans relâche, sans pouvoir faire confiance à quiconque ? Car ton commando de salopards est tout à fait corruptible, et les Aiguilleurs peuvent diffuser partout dans l'hémisphère Sud qu'ils sont prêts à payer n'importe quelle fortune pour retrouver leur chef bien-aimé.

Lien Rag souriait, mais savait que son cousin avait raison. La Caste ferait n'importe quoi pour libérer Lascasas, serait disposée à détruire tous les pays de l'hémisphère Sud si c'était nécessaire. Il n'était pas du tout certain que Reiner et encore moins Léonora Cabana se joignent à lui pour défendre l'îlot de Crozet, où le Grand Maître serait interné et confié à une équipe de psychiatres. Il se demandait d'ailleurs où il trouverait ces spécialistes.

— Tu as dernièrement rencontré les Simone ? demanda soudain Lienty. Personne n’a plus revu leur *Chimère* depuis des mois. Tu vois, personnellement si je disposais de temps, je partirais à leur recherche et cette mission serait tout de même plus normale, plus digne d’intérêt que la capture d’un malade mental. Je me demande où ils peuvent être. J’ai interrogé bien des capitaines, mais en vain. La plupart ne connaissent même pas l’existence de ce bateau ni celle des Simone.

Du coup, Lien Rag se demanda si le président des Simone, Tom-Tom, accepterait de l’aider au sujet de Lascasas.

CHAPITRE 7

Alors que le lococar de location remontait vers le nord, Movane Marqua perdait quelque peu de son exaltation à la pensée de retrouver ses parents dans la petite station de Shelling. Elle se demandait même si c'était raisonnable. Elle allait les surprendre et inévitablement bouleverser leur rythme de vie et la discrétion qui les entourait. Ils étaient sans cesse sous la menace d'une descente d'une police autre que les habituels gardes ferroviaires appartenant soit à la Traction, soit à la Manutention. La Manu, comme on disait pour qualifier ces flics assez débonnaires dans l'ensemble. La Manu était réputée pour ses comportements non conformistes et son syndicat très agressif. La Manu détestait la police ferroviaire des Aiguilleurs, mais quel comportement avait-elle adopté vis-à-vis des Aliens recherchés ?

Le lococar était en réalité un wagon plate-forme, avec une cabine à l'avant tout juste confortable. Une couchette, de quoi faire la cuisine rapide, c'était à peu près tout. Et l'obligation de circuler sur les lignes ordinaires, avec ces constants détournements sur des voies de garage, n'arrangeaient pas la moyenne du véhicule.

Movane, finalement, appréciait cette lenteur qui lui laissait le temps de réfléchir à cette rencontre avec Gina et Lou, ses chers parents. Lorsqu'elle se trouvait en plein désert de Gobi, elle pensait que retourner vivre avec eux serait le paradis sur cette terre, mais elle connaissait alors des difficultés quotidiennes et vivait comme elle pouvait dans la crainte.

Maintenant aussi elle vivait dans l'inquiétude, redoutant d'être arrêtée, mais il lui semblait que ce n'était déjà plus la même chose.

Prenant son air grave pour une réaction maussade envers la lenteur du voyage, Césaire essayait de la dérider, mais elle ne se montrait pas très enthousiaste. Il préparait les repas, profitant des longues attentes sur des voies de garage. Elle n'avait pas d'appétit.

Elle découvrait que jusqu'à ce qu'elle apprenne qu'ils étaient toujours vivants et habitaient une petite station au nord du Groenland, en bordure de la banquise, elle n'envisageait plus de partager leur existence. Elle ne se déplaisait pas à Disko Station, mais ce qu'elle souhaitait le plus sereinement au monde, c'était d'accompagner Césaire dans sa ferme isolée, de rester avec lui, de faire le commerce du sel avec les Roux, du sel et des provisions diverses avec les Inuits. Lorsqu'elle regardait à son insu la silhouette de son

compagnon, elle fondait. Ni avec son premier partenaire, là-bas dans le Sud, un pêcheur un peu fruste, ni avec le neurologue, son complice de fuite dans le désert de Gobi, ni enfin avec Jameson elle n'avait connu pareil bonheur. Césaire était son homme et elle n'avait pas l'intention de le quitter un seul instant, ce qui arriverait forcément si ses parents, fous de joie de la revoir, essayaient de la retenir auprès d'eux. Elle se disait que ce serait d'une folle imprudence, car les habitants du coin se poseraient des questions sur cette famille qui soudain se reconstituait après avoir été séparée.

— Demain, lui annonça Césaire en s'efforçant d'être joyeux, nous découvrirons l'embranchement de Shelling Station et avant midi nous serons chez tes parents. Je serai heureux de boire une de ces bonnes bières que brasse ton père.

Il n'était pas sincère. Il prévoyait qu'une fois au sein de sa famille, Movane le laisserait repartir seul, peut-être avec de gros regrets, mais elle ne le suivrait pas dans sa ferme misérable qu'il n'avait pas le temps de réparer pour offrir un domicile convenable à cette fille merveilleuse.

— Et ta ferme, c'est encore plus au nord ? demanda-t-elle.

— Deux cents kilomètres environ.

Elle se demandait si elle pourrait longer la déviation vers Shelling Station, sans maîtriser le besoin irrésistible de la prendre. Et pourtant elle voulait d'abord connaître la ferme de Césaire avant d'aller à la rencontre de sa mère et de son père.

— Nous irons d'abord chez toi, décida-t-elle. Nous devons réfléchir sur ce voyage à Shelling Station. Il ne faudrait pas que mon arrivée ait des conséquences fâcheuses, tu comprends ?

Il était fou de bonheur mais se contint, hocha la tête gravement pour approuver cette décision.

CHAPITRE 8

L'hilarité de Fleur se poursuivait longtemps après qu'elle fut à l'intérieur de la Locomotive-dieu, et en écho lui parvint le rire métallique de Mylord que Kurty, agacé, fit taire sur-le-champ.

— Tu es fou, disait-elle, tu es fou mais je suis enchantée que tu aies eu cette idée.

Elle l'étreignait avec passion et il découvrait combien il était heureux de l'avoir retrouvée. Il avait essayé de traiter avec indifférence ce désir de travailler dans l'île d'Haï Nan pour essayer de comprendre ce qui s'y passait, mais il n'avait cessé de penser à elle. Il n'avait pas la dureté et la désinvolture de son père, le pirate, vis-à-vis des femmes. Son père était un homme sans pitié, cruel, et lorsqu'il s'était emparé de la fille du gouverneur, Floa Sadon, là-bas en Transeuropéenne, il l'avait donnée en pâture à son équipage. C'était une fille légère qui consommait de nombreux partenaires, mais jamais lui, Kurty, n'aurait pu se comporter de la sorte. Il ne savait s'il le regrettait ou s'il en était indigné.

— Tu as pu communiquer avec les Hommes-Jonas ? demanda Fleur.

— Comment veux-tu...

— Tu peux le faire en émettant des ultrasons que les solinas captent à des milliers de kilomètres. Cette baleine volante plane au-dessus du vivier depuis plusieurs jours, inquiétant les autorités de cette province qui appartient aux Kalami. Mais le gouverneur est un Aiguilleur.

— Un certain Sinclair qui a dû m'ouvrir le passage, souscrire à mon exigence au sujet des filles lançant des bouts de papier, faute de fleurs, sur notre passage.

Ils avaient roulé, traversé le viaduc sur le vivier et rejoint la presqu'île de Luichow. Dans le poste de pilotage, deux écrans surveillaient la solinas volante, même si désormais elle était derrière eux et finirait par disparaître.

— Pourquoi continuer ainsi ? demanda-t-elle. Qu'allons-nous faire plus loin ?

— Voir jusqu'où ce réseau peut nous conduire. C'est un réseau ancien, à peine réhabilité et qui doit pénétrer au cœur de l'ancienne Chine.

— Nous devons faire quelque chose pour libérer ces solinas prisonnières et vouées à l'abattoir. Si tu étais venu avec moi, tu aurais découvert l'horreur totale du sort qui leur est réservé. On les tue sur un rythme fou, on les dépèce, on les tronçonne, on taille des tranches de viandes de différentes qualités, on sépare le lard qu'on fait fondre pour en extraire les scories et obtenir une huile de qualité, ce baleinium qui est vendu dans le monde et concurrence le fuphoc. Il est de tradition dans notre famille de venir en aide aux solinas, et jamais mon père n'aurait manqué à ce serment tacite entre lui et ses amis, les Hommes-Jonas.

Ce n'était pas la première fois qu'elle lui faisait la leçon au sujet de ces animaux, et il ne le supportait pas plus que précédemment. Il n'en avait rien à faire de son père, Lien Rag, ni des Kerguelen, ni du fuphoc, ni des difficultés économiques que la vente à prix réduit du baleinium entraînait dans ces régions lointaines. Il n'était de nulle part, comme son père n'avait jamais été de Transeuropéenne ni de la Compagnie de la Banquise, et encore moins de Lacustra City dirigée par le frère de Fleur, Liensun. Kurty n'avait jamais pardonné à Lien Rag de le priver de son merveilleux baleinier, la *Salamandre*. Mais s'il le signifiait à Fleur, même d'un ton aussi paisible que possible, ce serait la crise. Elle lui ferait une scène et exigerait d'être débarquée n'importe où.

Le pays qu'ils traversaient était différent de celui de la côte et il découvrit sur leur passage des visages fermés, énigmatiques, des stations aux verrières bizarres avec leurs angles de toit relevés vers le ciel. Il n'y avait plus de vénération pour la fabuleuse Machine et même certains levaient le poing, car ils détournaient les voies à leur seul profit. Mylord, d'ailleurs, joua son rôle de porte-parole lorsque tous les capteurs et analyseurs furent unanimes.

— Il devient risqué de poursuivre ainsi. Nous ferions mieux de retourner vers la côte pour essayer de rouler sur le réseau qui traverse la mer de Chine méridionale, en direction sud-ouest nord-est.

CHAPITRE 9

Depuis son arrivée dans cette capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes, Ann Suba, malgré son expérience et son âge, croyait vivre un rêve d'adolescente. Merveilleusement reçue par le président Tharbin, elle avait été la star d'une réception fastueuse avec de multiples invités de tout le milieu mondain de cette station, conduite dans un train-résidence où elle occuperait cinq compartiments spacieux et décorés avec un raffinement qu'elle n'avait jamais rencontré nulle part ailleurs. Et lorsqu'elle fut seule, elle savoura sa nouvelle situation, car devant tout cet aréopage distingué de la réception, le président avait annoncé que voyageuse Ann Suba, physicienne émérite dont le monde entier appréciait le génie, venait d'être nommée ministre d'État auprès du président chargée de la Recherche scientifique en général et spécialement de la recherche pétrolière et de l'exploitation de cette huile minérale.

Elle se baigna longuement dans une baignoire-pièce d'eau où elle pouvait même esquisser deux trois brasses, se fit sécher sous des UV et trouva dans le réfrigérateur de sa cuisine de quoi assouvir une petite fringale, car au cours de la réception elle avait été incapable, tant elle était émue, de manger la moindre chose du superbe buffet, mais avait tout de même bu quelques vodkas.

Elle ne dormit que par très brefs épisodes et le lendemain matin, le pilote de sa draisine officielle lui annonça qu'il était à sa disposition sur le quai principal.

Il la conduisit dans le centre affecté à son ministère, un train avec des wagons à plusieurs étages où le personnel attendait, avec une impatience inquiète, de la voir arriver. On savait qu'elle n'avait pas un caractère facile et qu'en Panaméricaine elle était célèbre pour ses colères.

Mais contrairement à ce que ses futurs collaborateurs pouvaient appréhender, elle se présenta avec le sourire, s'enquit de l'identité de chacune et de chacun, prit son temps avant de rejoindre son bureau ministériel. Elle visita longuement les laboratoires, les jugea sous-équipés par rapport à ceux qu'elle avait déjà connus. Lorsque son directeur de cabinet se retrouva seul avec elle, la première des choses qu'elle lui ordonna, ce fut d'organiser pour le soir même une petite manifestation sympathique pour le personnel.

— Dans la mesure où notre budget le permet, bien sûr.

— Voyageuse ministre, notre allocation a été multipliée par cinq sur le

budget actuel de la Compagnie, mais le président Tharbin promet encore mieux pour celui de l'année prochaine.

C'est un peu plus tard qu'un étrange personnage apparut dans son antichambre, où le chef de cabinet l'installa avant de prévenir sa patronne.

— Le colonel Majahong demande à être reçu. Hier, au cours de la réception, le président Tharbin vous a glissé quelques mots à son sujet. C'est... Ce colonel est chargé d'une mission qui exige beaucoup de discrétion et même je peux dire de grandes précautions...

— Parlez franchement, Elioranov, il s'agit d'un secret défense absolu, selon ce que Tharbin m'en a dit.

Elle avait failli oublier cet aparté qu'elle avait eu avec le président qui l'avait avertie que dès le lendemain, elle devrait recevoir ce colonel pour l'écouter attentivement.

Si on ne le lui avait pas présenté comme colonel, elle n'aurait jamais pensé que cet être de petite taille, maigre comme un clou et le visage jauni d'une infinie tristesse, avec des yeux au regard humble, pouvait être un officier supérieur.

Furtif, il parut plus s'insinuer dans son compartiment-bureau qu'y entrer et se tint devant elle, silencieux et agité d'un tic nerveux qui tirait sa bouche vers son oreille gauche.

— Asseyez-vous, colonel, et dites-moi quelles sont vos attributions et en quoi puis-je vous aider.

Majahong s'inclina, s'assit du bout des fesses, une vieille serviette en cuir râpé, peut-être même du faux cuir, sur ses genoux pointus.

— Je suis le directeur du service aéronautique de l'armée, dit-il tranquillement, sans la moindre tergiversation.

Elle s'attendait à des louvoiements et resta saisie par la franchise, la quasi-brutalité de cette révélation.

— Un service aéronautique ici, dans la Compagnie du Consortium des Bonzes ?

— Oui, voyageuse.

— Nous avons bien adhéré aux impératifs de l'ancienne CANYST, cette charte signée dans le temps à New York Station et qui bannit des transports tout ce qui n'est ni rail ni train ?

Une fois de plus, il acquiesça. Alors elle se souvint de la proposition de Pavakov. Il aurait souhaité qu'elle crée des ateliers de constructions aéronautiques pour y reproduire le frère du dirigeavion. Et une immense désillusion commença de gangrener cet enthousiasme qui l'exaltait depuis son arrivée dans cette capitale. Elle comprit que Tharbin, sous prétexte de construire d'autres raffineries de pétrole, voyait surtout en elle celle qui durant une bonne partie de sa vie s'était impliquée dans la construction d'aérostats et plus tard d'aéronefs. Les premiers étant plus légers que l'air, les autres volant grâce à la poussée de leurs moteurs. Seul le dirigeavion était un combiné extraordinaire des deux. Un hybride superbe.

— Voyageuse ministre, je veille à la conservation et aussi à l'utilisation de plusieurs dirigeables. Ce sont de vieux appareils autrefois utilisés par le Consortium, quand celui-ci régnait sur l'Asie du Sud-Est. Depuis que les événements dans cette région septentrionale se modifient sans cesse, le président a pensé qu'il serait sage de tenir en réserve, et dans le plus grand secret évidemment, une flotte de plus légers que l'air, puissamment armés et capables de défendre l'intégrité de notre concession, d'où que vienne l'attaque.

— Je suppose, fit Ann Suba avec infiniment de prudence, que vous ne désignez pas un seul adversaire potentiel.

— C'est tout à fait le fond de ma pensée, voyageuse ministre.

— Et que la seule Tcherskicie n'est pas l'unique Compagnie à redouter.

— C'est encore exact, voyageuse ministre.

Dès lors, Ann Suba ne savait plus quelle attitude adopter. Elle avait été salement piégée par le gros Chinois débonnaire, qui vantait ses qualités de scientifique et faisait d'elle la plus grande savante du monde. Mon œil, oui ! pensait-elle. Il aurait pu s'en apercevoir plus tôt, mais non, il l'avait laissée moisir là-bas, vers la mer Caspienne transformée en marécages huileux, jusqu'à ce qu'il apprenne que les propositions de Pavakov risquaient de lui gâcher son avenir en cas de conflit. De plus il devait craindre une quelconque réaction du nouveau patron de la Panaméricaine. Opérasque avait créé spécialement pour lui, de façon artificielle, cette nouvelle Compagnie découpée dans l'ancien territoire transeuropéen et aussi dans la Sibérienne de jadis. Une fois Opérasque incarcéré en train pénitentiaire, Tharbin n'avait fait aucune difficulté pour reconnaître Fortalès et collaborer avec lui. Il y avait de fortes chances qu'Opérasque ne le lui pardonne pas.

— Et que dois-je faire, moi ministre de la Recherche scientifique, dans le milieu aéronautique de guerre ?

— Vous avez inventé le filtre à hélium qui a bouleversé toutes les techniques des aérostats. Vos dirigeables peuvent fabriquer ce gaz ou le lâcher sans risquer d'en manquer, puisque les filtres le puisent directement dans l'atmosphère.

— Je n'ai rien inventé. Ce fut l'observation de certaines catégories de baleines, les solinas, qui nous amena à nous poser des questions sur leur aptitude à ramper sans peine sur la banquise. Nous avons découvert qu'elles s'étaient adaptées au milieu en se dotant d'énormes vessies biologiques, remplies d'un hélium qu'un filtre organique retirait de l'air. C'est une application d'une réalité naturelle.

— Voyageuse, nous avons besoin de votre expérience pour créer des mastodontes de l'espace, véritables forteresses volantes, mais nous ne saurons jamais construire les filtres nécessaires sans vos conseils.

Elle faisait mine d'y croire, mais les arrière-pensées de ce petit bonhomme, mélange d'humilité et de brutalité, étaient claires. Le dirigeavion, seul, répondait à la notion de forteresse volante. Un appareil moins vulnérable qu'un dirigeable et plus maniable qu'un avion ou un hydravion.

— Nous serions heureux, voyageuse ministre, si vous trouviez le créneau dans votre emploi du temps si chargé pour visiter nos centres secrets de recherches. C'est quelque part en Sibérie centrale et le voyage aller-retour demandera au moins trois jours.

CHAPITRE 10

Non sans un certain désir de provocation, Songe avait décidé d'habiter dans l'isba que Chalazy louait dans cet ensemble de résidences de loisir. C'était là qu'ils se rencontraient clandestinement, qu'ils y faisaient l'amour, là encore que les services secrets de Vorgine les avaient photographiés et filmés dans des attitudes significatives. Chalazy avait dès lors renoncé à sa candidature à la présidence, mais gardait des relations prudentes avec Songe. Il avait accepté de lui abandonner la jouissance de cette maison de bois, une fois celle-ci purgée de tous ses objectifs espions.

Ce fut là qu'un matin, très tôt, elle reçut la visite d'un homme jeune mais handicapé. Il boitait fortement et son visage portait les stigmates d'une souffrance pleine d'amertume.

— Vous ne me connaissez pas, voyageuse Songe, mais j'appartiens aux services radio de la vice-présidence et cette nuit nous avons reçu un message codé du Channel Drake. Je suis venu vous en proposer la traduction, car ce texte vous concerne. Mais ne croyez pas que c'est par pure bonté d'âme. Vous devriez me laisser rentrer chez vous avant que vos voisins ne s'étonnent de ma présence. Je suis tenu à la plus grande discrétion et au devoir de réserve.

Très impressionnée, elle le fit entrer. Il lui demanda du café, insistant pour avoir du véritable, car il savait que le voyageur Chalazy ne la privait de rien, et surtout pas de ce café qui valait si cher.

Elle lui en prépara deux tasses très sucrées, qu'il but avec volupté.

— Vous dites vouloir me remettre ce télégramme non par bonté d'âme, alors pourquoi ? Quel est votre prix ?

— Ceci.

Il sortit de sa poche une photographie pliée en deux, ce qui avait gâché l'image qui cependant restait tout à fait représentative.

— Ça, dit-il, et ensuite...

Il en fit surgir une autre.

— Cela également.

Songe les reconnaissait fort bien, elle les avait vues sur le bureau de

Vorgine. Si elle s'étonnait que des reproductions fussent dans les poches de cet individu, elle comprenait que ces clichés aient pu donner quelques idées à ceux qui les avaient eus en main.

— Vous avez peut-être plus grands yeux que grand ventre, fit-elle ironique. Choisissez celle qui vous paraît la plus intéressante à reproduire réellement, et si vous le pouvez, nous pourrions envisager la suite, mais entretemps je désire avoir la disposition de ce texte.

Lorsqu'il la quitta, elle le suivit d'un regard songeur. Il l'avait surprise. Était-ce le fruit d'une trop longue frustration à cause de ce handicap qui détournait les femmes de son physique ? Il avait parcouru deux étapes et une troisième qu'elle lui avait accordée par pur amusement. Et pourtant elle n'avait pas envie de rire, mais ce marché quelque peu sordide lui laissait le temps de réagir. Lienty demandait à Vorgine de la mettre à la disposition de la justice, et si le juge refusait l'arrestation, d'obtenir la mise en résidence surveillée. Il disposait de graves soupçons à son encontre sur certaines trahisons et enverrait les preuves sous peu.

Elle appela Chalazy à ses ateliers, lui fixa un rendez-vous. Il protesta, assura que c'était impossible, mais elle le menaça à voix basse et il dit qu'il la rencontrerait d'ici une heure du côté du viaduc, au sud de la petite station Y.

Elle s'y rendit avec le glisseur carminale que son amant lui avait offert et il arriva en même temps qu'elle. Sans hésiter, elle lui expliqua qu'elle voulait un autre domicile où personne ne la trouverait avant quelques jours. Elle avait besoin de ce délai pour se dépêtrer d'ennuis nouveaux. Elle ne précisa pas lesquels. Chalazy était profondément amoureux d'elle. Il était esclave de sa science amoureuse, n'aurait jamais pensé qu'une fille aussi belle, aussi bien faite, pouvait aussi aisément le faire chavirer dans des plaisirs surprenants. Une fois repu, le mot n'était pas trop fort, il préférerait ne pas la revoir d'un temps, mais le lendemain il la retrouvait n'importe où, y compris dans ses ateliers quand le personnel l'avait quitté. Faute de commandes et de matières premières, le travail de nuit avait été supprimé.

— Je dispose d'une cabane de chasse dans un îlot de l'archipel, et personne ne viendra t'ennuyer là-bas. Il y a tout ce qu'il faut, un générateur électrique, un congélateur bourré et de quoi regarder des vidéos.

— Je ne veux pas quitter les alentours de Cooktown.

— Ce sera plus difficile, dit-il, mais à la réflexion il préférerait qu'elle reste accessible.

Là-bas, dans cet îlot, il n'aurait pu lui rendre visite sans que sa femme le sache et se doute de ses infidélités.

— Je vais louer quelque chose ailleurs, je connais un endroit discret. Je te rappellerai à l'isba.

— Je n'y serai plus. Contacte-moi sur mon portable.

Dans l'après-midi elle fut installée dans un train-habitation de la banlieue Ouest de Cooktown, où les deux et trois compartiments se louaient un prix astronomique, mais c'était Chalaze qui payait. Évidemment il s'annonçait pour la fin de la journée, quand la nuit venue lui permettrait de venir sans se faire remarquer. Songe avait déjà d'autres idées en tête et sans aucune difficulté elle trouva l'adresse de son visiteur du matin, le maître chanteur. Ce petit vicieux habitait non loin du port commercial et de ses nuisances. Chalazy, une fois reparti satisfait, elle appela ce garçon, Adrian Malvic, qui n'en crut pas ses oreilles lorsqu'il reconnut la voix de celle qui avait littéralement enchanté sa journée.

— Vous savez, dit-elle, si vos exigences m'ont d'abord choquée, je vous suis quand même reconnaissante de m'avoir permis de lire ce message.

— Vous voulez savoir ce qu'en a pensé Vorgine ? répliqua-t-il, certain que c'était la raison de son appel et non son *sex-appeal*.

— Ce n'est pas mon souci, car la vice-présidence va suivre les conseils reçus. Non, je suis encore sous l'effet de surprise de votre... enfin de vos disponibilités, si vous voyez ce que je veux dire.

Ces litotes, pleines de sous-entendus graveleux, l'amusaient et avaient même sur des esprits élevés, sur des intellectuels, l'effet d'un coup de fouet érotique. Et Adrian Malvic, qui croyait jouer du cynisme, s'y laissa piéger.

— Vraiment ?

— J'ai regretté ensuite de n'avoir pas su en profiter, oubliant d'être en colère contre vous, et j'ai pensé qu'il n'était peut-être pas trop tard.

Il resta silencieux, encore méfiant.

— Pourquoi ne nous rencontrerions-nous pas ? Dès ce soir.

— Ce soir ! s'exclama-t-il.

— Chez vous, par exemple. Je peux y être en moins d'une demi-heure.

CHAPITRE 11

Parce qu'elle se méfiait de ses propres services secrets qui surveillaient ses moyens de communication, Vorgine choisit de rendre visite à Yeuse. Elle savait que cette rencontre serait notifiée au service de renseignements et qu'un jour il lui serait fait reproche d'être sortie de la Présidence sans garde du corps, et aussi de fréquenter une femme qui avait été présidente d'un pays étranger, actuellement hostile à la politique des Kerguelen. Elle était également la compagne de Lien Rag qui, lorsqu'il était président, malmenait souvent cette branche secrète de la Sécurité, trouvant qu'elle n'effectuait pas du bon travail.

Les deux femmes se voyaient assez souvent et plus leurs relations devenaient fréquentes, plus la vice-présidente profitait des conseils de l'ancienne dirigeante de la Patagonie occidentale. Elle acquérait, grâce à elle, une meilleure vue des affaires publiques et surtout des relations extérieures. Lien Rag l'avait profondément ulcérée en lui reprochant d'être nulle dans ces questions, mais l'obligeant à réfléchir, elle avait reconnu qu'il avait entièrement raison. Toutefois, cette apparente indifférence pour tout ce qui se passait en dehors de l'archipel venait d'un malentendu. Lorsqu'elle avait été désignée comme vice-présidente, elle avait cru que Liensun, le président, s'occuperait des Affaires étrangères. Il avait beaucoup voyagé, avait la réputation d'être au courant de bien des mystères internationaux et de savoir les aborder, voire les traiter avec habileté et diplomatie, ce qui en réalité pouvait aussi s'appeler la ruse et l'intimidation.

Avec Yeuse elle découvrait peu à peu l'importance de cette partie de la politique et commençait d'y voir un peu plus clair. Déjà, elle s'était procuré des cartes actuelles mais aussi des anciennes sur les conseils de son amie. Ensemble elles étudiaient chaque caractéristique des petits États de l'hémisphère Sud. Vorgine s'y perdait un peu, retenait surtout les grandes lignes sur Alone-Vatican, les deux Patagonie, quelques fédérations d'îles proches de l'Antarctique, mais lorsque Yeuse avait voulu l'initier aux mœurs et conceptions politiques des Roux, elle avait crié forfait.

— Passe encore que j'apprenne par cœur la chronologie des papes de l'ère glaciaire et la hiérarchie du clergé, mais ces Hommes du Froid sont trop étranges pour moi, et bouleversent mon rationalisme. Vous savez, j'étais un professeur de mathématiques et seule la logique m'est accessible. Quand vous me dites que les Roux n'ont pas de chefs ni de représentants, qu'ils expriment leur volonté communautaire grâce à une transmission de pensée qu'ils

appellent la Voix, je ne suis plus, je suis dépassée.

Ce jour-là elle souhaitait que ces questions soient quelque peu abandonnées, pour pouvoir papoter de choses insignifiantes. Mais dès qu'elle fut entrée, elle comprit que ce ne serait pas le jour de l'insouciance. Du coup, le thé et les petits gâteaux que préparait la gouvernante de cette maison appartenant à Lien Rag ne la tentèrent pas vraiment.

Pourtant il lui fallait bien rapporter ce qui la conduisait jusque-là.

— J'ai reçu un message de Lienty, qui a profité du passage de la *Salamandre* à mi-distance des deux terres pour me l'envoyer en utilisant ce baleinier comme relais. Ainsi il a évité de solliciter les émetteurs néos. Ces derniers parviennent à décoder n'importe quel cryptage.

— J'en ai également reçu un, dit Yeuse, et je dois vous dire que Lien Rag ne renonce pas à son projet, et qu'il a récupéré, sur leur îlot où ils étaient consignés, les commandos de Joffran. Ils ont débarqué à Channel Drake puis ont réembarqué à bord du dirigeavion qui vole en ce moment vers le nord.

Voilà, c'était parti pour une conversation sérieuse qui s'orientait vers tous ces territoires extérieurs et qui lui coupait sa gourmandise.

— Lienty me demande de mettre Songe en résidence surveillée. Il craint des trahisons de sa part et me promet de me fournir sous peu les preuves flagrantes de ses accusations. Je sais que Lienty est irréprochable et que s'il avance une chose pareille, c'est qu'il est sûr de ses soupçons.

Yeuse réfléchit. Elle connaissait Lienty, bien mieux que Vorgine. Il était incapable de mettre quelqu'un en cause, fût-ce Songe, s'il n'en avait pas l'absolue conviction. Mais elle pensait que Lienty devait se faire du souci pour son cousin lancé dans une aventure d'où il risquait de ne pas revenir. Il avait donc décidé que le principal danger pouvant venir de Songe, il fallait la neutraliser. Jusqu'où l'affection de l'un pour l'autre pouvait-elle entraîner ? pensa-t-elle avec une ironie blasée.

— Je pense que Lienty a de bonnes raisons. Soyez certaine qu'il ne s'engagerait pas à la légère, sinon.

— De toutes façons, ce ne sera qu'une mesure provisoire. Combien de temps croyez-vous qu'il faudra à Lien Rag pour mener à bien cette périlleuse expédition ?

— Je l'ignore, mais si tout va bien, pas plus d'une quinzaine de jours, trois semaines maximum. Songe essaiera de faire jouer son *habeas corpus* et engagera un avocat, mais avec des remises d'audiences vous grignoterez facilement ces trois semaines.

— Cet après-midi j'ai envoyé des agents de renseignements à son domicile actuel, une isba de loisir que loue Chalazy, mais ils ont trouvé porte close. Songe s'est méfiée et a filé ailleurs. Nous ignorons où, et il nous faudra quelque temps avant de la situer. Croyez-vous qu'entre-temps elle pourrait s'enfuir des Kerguelen ? S'en aller, c'est encore possible, mais où se réfugierait-elle alors qu'elle est *persona non grata* un peu partout ?

— Je ne suis pas surprise par sa disparition. Songe est non seulement d'une habileté diabolique mais prête à tout pour survivre. S'offrir à un homme, à une femme, à tout un groupe, ne la dérange nullement et je pense que le meurtre lui-même ne la ferait pas reculer. Liensun a fait part à son père d'une histoire obscure qui se serait déroulée lorsque, accompagné de Songe, il a acheté un petit baleinier pour essayer de franchir la Ceinture de Feu, et surtout d'approcher de l'île du Titan. Il avait le projet d'exploiter les éventuels entassements de matériaux et de machines abandonnés depuis le réchauffement dans les ateliers du Kid. Elle aurait tué un homme dont Liensun aurait fait disparaître le cadavre, mais rien de bien précis. Si nous laissons ce thème pour avaler autre chose de plus raide ?

Vorgine accepta un verre et le but presque d'un coup, tant elle était perplexe.

— Je pouvais la placer en résidence surveillée en attendant la décision du juge, mais je ne peux ordonner le ratissage de l'archipel sans disposer des preuves annoncées par Lienty. Le juge refusera que Songe soit suspectée sans aucune raison. Si elle est témoin d'une affaire de trahison, il exigera le dossier d'enquête, les plaintes déposées. Je suis donc dans l'incapacité d'agir, excepté si j'utilise les services secrets qui peuvent la capturer et la garder quelque part.

— Séquestration, répondit Yeuse, et Songe est une procédurière à l'occasion. Vous savez c'est une femme qui toute jeune a dû se débattre contre les requins du commerce international. Au début, elle avait créé une petite compagnie ferroviaire, pour fournir en nourriture et en argent la colonie des Rénovateurs du Soleil installés dans le Haut Tibet, sur les Échafaudages d'épouvante. Vous avez dû en entendre parler.

Vorgine en avait eu effectivement connaissance, lorsque professeur itinérant dans un train universitaire, elle avait séjourné dans une des Compagnies voisines, et entendu parler de cette personne d'une extrême jeunesse et déjà douée pour comprendre les rouages commerciaux.

— Elle était liée au président Tharbin et l'on disait même qu'elle était sa maîtresse, enfin l'une d'elles.

— Oubliez les services secrets, allez voir du côté de Chalazy. Il reste à tous les coups proche de Songe. C'est le genre d'homme qui après des années

d'une vie irréprochable bascule dans l'infidélité, avec une absence totale de raison. Songe est capable de faire de lui un chien fidèle.

— Si j'en juge par ces photos prises par mes services, je vous crois aisément, fit Vorgine, qui ne paraissait plus prise de nausée comme précédemment.

Yeuse se demandait si malgré leurs images obscènes, ces épreuves ne l'avaient pas incitée à réfléchir sur sa propre solitude sentimentale. Non qu'elle ait peut-être envié les ébats spectaculaires du couple, mais avait-elle jamais connu la présence d'un corps masculin auprès d'elle ?

Voyant que le visage ingrat de Vorgine reflétait une certaine mélancolie, elle décida de rompre avec ce silence trop démoralisant pour les deux. Elle-même regrettait le départ furieux de Lien Rag, leur brouille.

— Ne vous demandez-vous pas comment Songe aurait pu avoir le pressentiment que vous alliez la faire mettre en résidence surveillée ?

— Vous pensez à une fuite ? Et vous avez raison. Je suis en train d'avoir de gros ennuis avec la reproduction de ces fameuses photos prises dans l'isba en question. Les films eux n'ont pas été touchés, mais il y aurait un trafic de ces photographies, après que le visage des protagonistes eut été effacé au moment de la reproduction. Ceux ou celui qui a fait ça se souciait de déclencher la réaction d'un Chalazy.

— Des soupçons ?

— Le service de la Sécurité interne de la vice-présidence enquête, mais ils vont certainement passer le dossier aux services secrets. Là-dessus Carminale a eu vent de la chose et ne cesse de me poser des questions pour savoir qui se trouve sur ces épreuves.

— Faites surveiller le port, surtout, et aussi l'aéroport. Il y a encore quelques hydravions patagons qui s'y posent, ceux de l'Ouest, et Songe connaît pas mal de gens et peut trouver des complicités. Vous savez, les pilotes sont des hommes habitués à profiter des bonnes occasions, et Songe, malgré ses quarante ans bien sonnés, en est une de qualité. Elle peut voyager dans le cockpit et occuper son voyage à satisfaire le pilote, le copilote et le steward de service, voire l'hôtesse si celle-ci veut sa part.

— Vous exagérez, minauda Vorgine, se tortillant sur son fauteuil et acceptant un autre verre d'alcool. Mais pour quel motif l'empêcherais-je de quitter le territoire ? Je suis certaine que le président Liensun pousserait un grand soupir de soulagement. Et pas mal de gens avec lui. Qui sait, peut-être même l'épouse de Chalazy. Je pense que cette pauvre femme a finalement

flairé quelque chose de louche, mais par dignité refuse d'y croire. Je la connais, c'est une personne hautement estimable, très dévouée à sa famille.

— Trop peut-être, murmura Yeuse, choquant profondément sa visiteuse.

— Ne me dites pas que cette liaison ne vous paraît pas scandaleuse à plus d'un titre.

— Je ne suis pas à court de scandales dans ce cas, déclara tranquillement Yeuse, les yeux dans les yeux de Vorgine.

CHAPITRE 12

Une nuit, Louria se réveilla et découvrit que Harold n'était pas à ses côtés. Elle pensa qu'il était retourné dans sa propre cabine, mais voulant en avoir le cœur net elle se leva et remarqua qu'il n'avait pas emporté ses vêtements. Par tact, il ne venait jamais la rejoindre en tenue de nuit, mais encore vêtu de ses vêtements de jour. Elle essaya de réfléchir et surtout de se raisonner. Elle se montrait trop possessive, pensait-elle, et c'était une forme d'exaspération de sa jalousie. Elle détruisait peut-être leur amour en agissant de la sorte, mais ne pouvait s'en abstenir. Elle s'habilla et parcourut les endroits où son amant aurait pu être en compagnie d'une autre femme ou tout simplement d'un ami. Le bar de nuit était vide et la boîte où l'on dansait chaque soir avait fermé ses portes depuis une bonne heure. Elle pénétra dans son bureau où elle disposait de tout un système de caméras de surveillance visionnant la totalité intérieure et les abords du train-observatoire, examina chaque coursive, chaque lieu de loisirs, mais évidemment ne pouvait avoir une vue des cabines particulières. Découragée, elle termina par les laboratoires, les salles de recherches et la grande rotonde des observations spatiales, des lasers et de différents appareillages, et sursauta.

La cabine du télescope à miroir classique n'était pas au sol, mais quelqu'un l'avait empruntée pour se livrer à des observations. Soulagée, elle restait tout de même agacée que Harold ne lui ait pas parlé de ses occupations nocturnes. Il travaillait beaucoup sur les biologiciels d'Altaï, mais elle ne pensait pas qu'il puisse obtenir des observations nouvelles avec cet appareil.

Sur écran elle pouvait suivre l'objet de ses observations et, surprise, vit qu'il s'agissait de Shade, autrement dit de Flatty. C'était le corps céleste que Louria avait découvert quand elle n'était qu'une chargée de cours universitaires, avant de devenir la collaboratrice de Charlster et d'entrer à l'observatoire de 87°7. Dans le train-observatoire tout le monde connaissait son passé, ses combats pour faire admettre la réalité de cette découverte que bien d'autres jugeaient sans intérêt, Charlster le premier. Mais chez ce vieux savant, c'était un refus de défense et de jalousie, car peu avant il avait lui-même déniché Altaï, ce morceau de Lune très facile à observer. Et la plupart des astrophysiciens, la majorité même, trouvait plus aisé et plus gratifiant de s'en préoccuper. Dans le train-observatoire la règle tacite était de ne jamais en parler, de laisser Louria à ses utopies. Même Harold n'y faisait presque jamais allusion, et voilà qu'il était surpris en train de l'observer. D'après le temps écoulé, chaque observation était automatiquement minutée pour en évaluer le

prix de revient, son amant était perché tout là-haut depuis quatre-vingt-cinq minutes.

Elle sourit d'attendrissement, car sachant qu'il était un Alien originaire de ce satellite, il était normal qu'il se livre en secret à une observation attentive de son lieu d'origine. Elle remarqua qu'il utilisait différents filtres, et que sur l'un d'eux apparaissaient des taches qu'elle n'avait jamais observées et qui auraient pu s'apparenter à une sorte d'atmosphère ténue, si elle n'avait pas su que Flatty n'avait qu'une atmosphère interne, due à la photosynthèse de la flore qui proliférait dans ce corps d'animal monstrueux. Elle pensa qu'il s'agissait de gaz émanant de rejets extérieurs des fonctions naturelles du Bulb. Mais Harold enregistrerait ces images et ajoutait un commentaire, se demandant pourquoi il y avait autant d'oxygène que de gaz carbonique et de méthane dans ces traces imperceptibles. Évidemment, c'était intéressant, mais elle ne voulait pas intervenir dans le secret de son amant. Il avait fallu qu'il découvre combien son origine pouvait être dangereuse pour lui et son père, pour qu'il essaye de comprendre d'où il venait en réalité.

Elle retourna se coucher et fit semblant de dormir lorsqu'il revint une demi-heure plus tard. Elle sourit dans l'obscurité, car il traînait avec lui l'odeur si particulière de ces appareils d'observation à base d'une huile spéciale et de produits pour polir le miroir.

CHAPITRE 13

Lorsque le dirigeavion décolla du Channel Drake pour un vol de longue durée vers le nord, Lien Rag fut tenté de faire le détour par Punta Arenas pour mettre le président Reiner dans le secret de son expédition. Une démarche qui lui démontrerait en quelle grande estime il le tenait, surtout depuis que l'ancien conseiller de Yeuse s'était rapproché des thèses politiques des Kerguelen. Mais au dernier moment il ne donna pas l'ordre d'un nouveau cap. Tant pis si le président de la Patagonie occidentale était comme tous les autres dirigeants, mis devant le fait accompli. Il s'excuserait au retour, mettrait en avant l'incertitude où il se trouvait au départ de cette expédition.

Il essaya de dormir dans sa cabine, avec le ronflement des moteurs fonctionnant sur un régime régulier pour ne pas trop dépenser de fuphoc. N'y parvenant pas, il finit par rejoindre le poste de pilotage, restant un moment debout derrière Keverny et Gislake. Puis il proposa à Keverny de le remplacer. Il pilota donc durant deux bonnes heures, ce qui lui détendit les nerfs. Le plafond était très bas et la température remontait alors qu'ils gagnaient quelques degrés vers le nord. Il essaya de réfléchir à ce projet de création d'une industrie aéronautique pour construire d'autres dirigeavions. Il retrouvait avec plaisir le pilotage d'un appareil aussi performant et aussi sûr. Ce qui l'amena à penser à Ann Suba qui avait conçu en partie les plans de ce prototype. Mais il revenait très vite aux préoccupations qui les attendaient au terme de la première étape.

Première étape qui serait l'amerrissage auprès du baleinier *Madam* pour un premier ravitaillement, le second devant s'effectuer au retour. D'après la météo, ils laissaient derrière eux des vents assez violents et devaient bénéficier d'un temps calme, mais Lien Rag était à peu près certain qu'ils auraient de la neige, phénomène assez rare et pour ainsi dire inconnu en Antarctique, à cause du froid constant.

Lien attendait beaucoup de cette étape de ravitaillement, car il obtiendrait des renseignements importants. Il apprendrait du capitaine de ce bateau ravitailleur la date et l'heure exactes où le *Dragon* lui-même avait refait ses pleins de fuphoc. Éventuellement il aurait aussi quelques nouvelles du *Tzingtao*, si le cargo du capitaine Poniang n'était pas passé trop loin du ravitailleur.

Il retourna se coucher et cette fois dormit jusqu'à ce qu'on vienne le réveiller pour lui annoncer que le *Madam* était joignable par radio. Il apprit

donc les renseignements désirés. Le pacha du baleinier ravitailleur lui fit part également de la rencontre avec un de ces navires marchands qui se chargeaient de matériels divers dans les stations côtières abandonnées.

— Comme vous l'imaginez, c'est plus un radeau bricolé qu'un véritable bateau. À se demander pourquoi il n'a pas déjà coulé. Il se nomme le *Fjord*, et est commandé par un certain Long Kit, un type sans scrupules mais assez amusant dans son genre. Il est monté à bord pour m'acheter un peu de fuphoc que je n'ai pu lui refuser, car il était à court de carburant. Il était étonné d'avoir croisé le *Dragon* sur sa route et m'a demandé ce qu'il faisait aussi éloigné de son habituelle navette. Il m'a dit qu'il rejoignait Cooktown.

— Je connais Long Kit, répondit Lien Rag, et j'espère qu'il oubliera ces deux rencontres.

— Ne vous inquiétez pas, il n'a pas de radio à bord.

Dans quatre heures ils se poseraient à côté du bâtiment. Farnelle et Danglov se trouvaient donc à hauteur de l'ancien Brésil et s'étaient rapprochés du *Tzingtao* du capitaine armateur Poniang, tout en restant hors de vue. Les émetteurs radio et d'ultrasons leur donnaient la position exacte de ce cargo-citerne et permettaient même d'utiliser leurs différentes ondes pour dresser la silhouette du navire. On saurait donc exactement s'il avait stoppé ses machines ou se dirigeait vers un autre cap que celui du nord.

Les émissions radio du *Dragon* seraient certainement captées par l'entourage de Lascasas et inquiéteraient le Grand Maître, mais sans vraiment l'inciter à plus de prudence. Quelques cargos s'aventuraient dans le Nord Atlantique pour commercer avec les côtes africaines que bordait une banquise récente. Des communautés s'y étaient installées. Depuis longtemps des aventuriers hantaient ces rivages, même du temps de la Ceinture de Feu. Équipés de combinaisons protectrices, ils pillaient les sites d'anciennes stations pour revendre leur butin dans le Sud, et notamment aux Kerguelen et aux Patagonie.

Les commandos se préparaient mentalement. Ils restaient assis, d'un calme et d'un silence impressionnants. Ils savaient que ce serait un coup de force dangereux et que peut-être très peu d'entre eux en sortiraient vivants. L'attaque d'un gros cargo, sur lequel aurait embarqué une petite armée protégeant Lascasas, ne serait pas banale.

Plus tard, dans un message codé, Farnelle prévint Lien Rag que depuis sa position actuelle elle captait des échanges de communications mystérieuses beaucoup plus au nord, certainement sur cette banquise inconnue qui atteignait et dépassait peut-être le tropique du Cancer.

— Nous essayons de décoder ces échanges, mais ça demandera un certain temps. Crois-tu que cette suractivité radio concerne l'arrivée d'Opérasque dans le coin ? Les services de sécurité ont l'air de s'affoler. Et d'autre part il y a aussi des émissions quelque part à l'ouest, sur l'inlandsis panaméricain, mais de faible intensité, à peine audibles.

— Certainement des escadres de la flotte chargées de surveiller cette partie-là. Il faut croire qu'Opérasque, à la suite de son coup d'État, redoute des ripostes. N'oubliez pas que ces gens d'en face vont également tenter de décoder vos propres émissions et utiliser les règles prévues pour ces occasions-là.

Dans le cockpit où il revint, régnait une certaine tension, et Lien Rag crut comprendre que les pilotes et les mécanos n'étaient pas très emballés par ce type de mission. Ils volaient dans l'incertitude, dans une sorte de brouillard virtuel, abordaient des régions qui depuis le réchauffement avaient été isolées, comme l'hémisphère Sud l'avait lui-même été. Du coup des légendes terrifiantes, des mises en garde, voire des interdits étaient nés de cet isolement forcé.

— Vous êtes sûr, demanda un jeune mécano, que la Ceinture de Feu a véritablement disparu ? Je n'ai pas envie d'aller griller quand on survolera l'équateur.

— Il n'y a pas si longtemps, avec ce coup de froid que nous avons connu, une banquise s'y formait, répondit Lien Rag.

Par chance, les commandos étaient imperméables à tout état d'âme. Et leur chef était d'une trempe exceptionnelle, même si ce n'était pas un compagnon particulièrement recommandable.

Plus tard, Farnelle donna des nouvelles de Jdriège. Le jeune garçon Roux, petit-fils de Lien Rag, se doutait que ce voyage, officiellement destiné à sauver une tribu menacée par des Hommes du Chaud, couvrait en réalité une opération d'envergure autrement plus importante et dangereuse.

— Il ne pose plus de questions, mais tu sais très bien qu'il a quelques facultés de télépathie, et je pense qu'il plonge dans les cerveaux qui s'ouvrent sans que leurs propriétaires s'en doutent. Nous on se méfie et on ne se laisse pas ainsi envahir.

Puis sur un ton ferme, elle annonça que quoi qu'il arrive par la suite, elle irait chercher cette tribu, devrait-elle pour cela risquer de perdre son cher baleinier. Il ne put qu'approuver. Il réfléchit plus tard sur toutes ces femmes qui avaient été ses compagnes ou simplement ses amies, et il en concluait qu'elles étaient toutes des femmes de caractère, que ce soit Yeuse, Farnelle,

Ann Suba et même Songe, si on acceptait son immoralité totale. Il y avait aussi sa fille, Fleur, et la pensée de cette dernière le remplait de chagrin. Il n'avait plus de nouvelles du couple, ne savait si Kurty et elle étaient toujours ensemble. On lui avait vaguement rapporté qu'une énorme locomotive était apparue dans le Sud-Est asiatique, et ennuyait profondément les propriétaires des Compagnies qui peu à peu étendaient comme une toile d'araignée leurs réseaux sur les nouvelles banquises. Banquises qui risquaient de redisparaître avec les voies ferrées et les stations, si le réchauffement s'accroissait. Mais depuis quelques semaines il paraissait stabilisé et aux Kerguelen la température moyenne était désormais de moins vingt, moins vingt-cinq. Possible que le réseau abandonné du Nord, vers la Compagnie de la Sainte-Croix puis l'Afrique, puisse être repris d'ici quelques mois quand la banquise de ces régions se serait consolidée.

De sa fille Fleur il passa à son ancienne compagne, Jael, qui avait mystérieusement disparu en mer de Weddell, alors qu'elle vivait depuis des mois à bord du baleinier de Farnelle et Danglov. On n'avait jamais retrouvé son corps et il avait très mal suivi la déchéance de cette femme. Le départ de sa fille Fleur pour le Nord avait déjà altéré son caractère, et plus tard elle avait basculé dans une sorte de dépression morbide. Il reconnaissait que depuis longtemps il avait cessé de l'aimer et qu'il s'était complètement désintéressé de son sort. Ce jour-là il éprouvait quelque remords, craignant de ne pas lui avoir apporté toute l'attention affectueuse qu'elle méritait.

Pour en revenir à Fleur, un autre père que lui se trouvant en train de voler vers le nord, à bord d'un appareil aussi fiable et possédant une grande autonomie, aurait soudain décidé de changer de cap et de se diriger droit vers le Sud-Est asiatique, pour essayer de retrouver et d'embrasser sa fille. Mais voilà, il n'était pas un père comme les autres et si le chagrin de rester sans nouvelles et de trouver dure cette longue séparation le rongait, il reconnaissait qu'il ne détestait pas endurer cette blessure morale. Elle faisait partie de son personnage, de cette stature d'aventurier honorable que lui reconnaissaient le monde entier et surtout une jolie femme nommée Marina Estaban, directrice du cabinet du président Reiner. Elle lui avait manifesté, avec la plus grande tendresse amoureuse, l'admiration qu'elle lui portait depuis toujours, depuis qu'elle était une petite fille fascinée par son personnage.

— Message, lui dit le steward en lui tendant un pli.

Lien Rag sursauta, ne sachant plus où il était d'être ainsi arraché à des pensées assez complaisantes. Il prit le pli. Farnelle annonçait que le *Tzingtao* venait de changer de cap et paraissait se diriger vers l'embouchure d'un grand fleuve de cette région inconnue. Elle ne savait pas qu'il existait un cours d'eau aussi énorme, avec des rejets à l'océan limoneux et une barre dangereuse. Il

pensa qu'il s'agissait de l'Amazone, ignorant qu'il coulait toujours, pensant qu'il était pris par les glaces depuis le début de la glaciation.

— Une réponse ? demanda le steward.

Lien Rag secoua la tête. Le silence radio s'imposait.

CHAPITRE 14

Lorsqu'ils abandonnèrent l'inlandsis pour la banquise de la mer de Chine méridionale, Mylord l'annonça de sa voix emphatique :

— Nous devons mobiliser toutes nos attentions, car cette banquise n'est pas fiable à cent pour cent et connaît de grandes dépressions qui ne sont pas des lacs, mais de véritables mers intérieures. Normalement, cette mer méridionale occuperait plus de dix millions de kilomètres carrés. L'EEC, l'Ecuadorian Eastern Company, se heurte à de graves difficultés et n'a aucun talent pour éditer des ouvrages en glace, préférant la construction de viaducs en fer qui sont tout autant menacés par les dislocations. Nous avons dû réduire notre vitesse et nous vous ferons remarquer la rareté des convois croisés ou dépassés.

Si ce robot possédait des facultés d'étonnement, il devait être surpris que Kurty le laisse s'exprimer aussi longuement et de façon aussi pédante. Mais Kurty, au contraire, était satisfait par cet exposé de mise en garde. L'idée de rouler sur cette banquise mal établie venait de Fleur, et elle en supporterait les conséquences. Mais pour l'heure la jeune femme paraissait ne pas s'en soucier. Elle avait entrepris, grâce à une branche de l'ordinateur central, d'apprendre le pilotage de cette impressionnante machine, et Kurty redoutait le moment où elle voudrait mettre en pratique cet enseignement, théorique jusqu'à présent.

— On nous signale une longue interruption des voies latérales, seules les centrales sont carrossables, que décidez-vous ?

— Comme d'habitude on change de rails, c'est tout, il n'y a même pas besoin de le demander.

— Plus loin nous avons un viaduc métallique de guingois, ses piles flottantes, ancrées de façon lamentable, ont dérivé et l'ouvrage s'est mis légèrement en travers.

Kurty étudia le schéma proposé et repéra le système largement utilisé par l'EEC, des rails flexibles en une matière plastique hybridée avec du métal, et dotée d'une mémoire. Lorsqu'on la tordait dans tous les sens, cette mémoire lui faisait reprendre ensuite sa forme d'origine.

— Les Kalami abusent un peu trop de cette nouvelle matière qui parfois se trouve à la limite de la rupture. Et la fameuse mémoire de celle-ci peut être

prise en défaut. Le matériau ne reprend pas tout à fait sa forme originelle.

— N’empêche, protesta Fleur, que c’est un formidable progrès et que les Kalami innoveront en la matière. Je suis certaine que bien des Compagnies, surtout dans le Nord, aimeraient disposer de ce procédé.

— Si vous permettez, intervint Mylord, il entre dans sa composition un élastomère inconnu. C’est ce que nos analyseurs viennent de trouver.

— C’est tout simplement extraordinaire, s’enthousiasmait Fleur, dédaignant complètement le danger de leur progression. Peut-être vont-ils produire des kilomètres de rails ainsi conçus et qui résisteront à tous les soubresauts de la glace. Nous serons donc dépassés avec nos centrales de résine bactérienne pour fabriquer des rails.

— Nous nous adapterons, protesta Mylord, et nos chercheurs mettront rapidement au point un procédé, certes inspiré, mais d’une plus haute performance encore.

— C’est ça, ronchonna Kurty, et même bientôt on n’aura plus besoin de rails du tout ni de banquise, et on flottera comme un vulgaire sabot.

Fleur se demandait s’il était vraiment heureux d’avoir renfloué la Locomotive. Passé quelques moments d’exaltation, comme lors de l’attaque de Vinh Station, il retombait dans une sorte de scepticisme dépressif.

— Message du ciel, annonça soudain le service radio, voir les écrans concernés.

— Message du ciel, bougonna Kurty. Ça veut dire quoi ?

— Mais lis, cria Fleur, folle de joie. Lis donc, c’est un Homme-Jonas, un certain Herlion qui nous parle en lettres capitales.

CHAPITRE 15

Movane s'était tout à fait habituée à la rusticité sans grand confort de cette ferme délabrée, consistant en un wagon qui ne roulerait plus jamais sur des rails, faute de bogies. Un wagon de voyageurs antique, bien mal en point mais que, grâce à un travail acharné, ils parvenaient à améliorer lentement mais sûrement.

Elle avait également réorganisé le comptoir qui vendait tout et n'importe quoi aux Inuits, mais seulement du sel aux Roux qui erraient dans cette solitude. Césaire avait décidé de ne jamais leur vendre d'alcool, toutefois certains individus isolés de leur tribu essayaient de s'en procurer en proposant des peaux de phoque.

Les Inuits voulaient surtout de la farine, du sucre, de la bière, de la graisse autre que celle de phoque et qui pour eux était une véritable gâterie, un mets de fête. Ils achetaient également du sel.

Parfois, ce que Movane appelait avec emphase le comptoir, un simple compartiment barré d'une planche, était envahi de clients qui pénétrant dans le chaud voyaient leurs vêtements fumer et dégager des odeurs fortes. Les Roux, eux, n'entraient jamais et fuyaient le chaud relatif de cet endroit avec horreur. Césaire chargeait les sacs de sel sur son dos pour les leur livrer plus loin. Ils les plaçaient sur de superbes peaux de loup des glaces pour les emporter. Césaire savait que le sel était si vénéré que seul ce type de peau glissant sur la glace était digne de le porter.

Le soir, lorsqu'ils se retrouvaient dans la minuscule salle de séjour qu'ils avaient calfeutrée et décorée, ils se regardaient avec bonheur, heureux d'être ensemble.

— Ne penses-tu pas, lui dit-il un soir, qu'il est temps de faire venir tes parents ici pour quelque temps ? Ce serait plus prudent que d'aller les voir à Shelling Station, j'estime. Je vais les inviter en portant une lettre jusqu'à la station située à une soixantaine de kilomètres. Ils ont déjà le plan de l'accès jusqu'à notre ferme.

— Il faut aménager un compartiment à coucher, s'affola Movane.

Elle n'avait jamais cessé de penser à Gina et Lou Marqua, mais apaisait ses folles envies de les revoir par la nécessité de protéger leur incognito et de ne pas les mettre en danger. Elle ne pensait pas être menacée elle-même, et se

disait que même arrêtée, l'analyse de son sang lui permettrait certainement de fausser compagnie à ses gardiens. Ils auraient un doute et devraient la relâcher selon la loi.

— Nous nous en occuperons dès demain, dit-il, et j'irai porter cette lettre en fin de semaine. J'achèterai aussi de la viande de porc, pour changer, et de la volaille.

— Nous pourrions retaper la serre et faire de l'élevage dans une partie, de la culture de maïs dans l'autre, mais il faudra un chauffage important.

Il pensa alors au vieux propriétaire de cette ferme, auquel il avait promis une association qu'il ne mettrait jamais en pratique. Il devrait aller le voir pour lui verser de l'argent et l'empêcher d'avoir de mauvaises intentions.

— Écoute, dit-il un soir, j'ai changé d'avis. Je vais aller voir ce vieux grigou dans son train-retraite et je ferai le détour par Shelling. Je trouve qu'une lettre serait trop brutale et je préfère leur apprendre que tu es ici, avec des ménagements. Eux verront sur-le-champ les précautions à prendre, soit pour te rejoindre et passer quelques jours, soit que tu ailles là-bas. Le seul ennui, c'est que tu vas rester seule.

Elle sourit d'attendrissement. Elle lui avait raconté ses tribulations au cours des derniers mois, depuis le Gouffre aux Garous jusqu'à Talmyr, la capitale de Tharbin, et pour finir la longue expédition vers le désert de Gobi avec les Guardians, ainsi s'appelaient les Aliens dirigés par Halchiom, le chef de cette communauté. Puis elle avait longuement narré son errance dans le désert, comment elle avait terminé comme chamane dans une caravane. Mais en dépit de tout, Césaire s'inquiétait de la laisser seule et son souci l'émouvait.

— Je ne risque rien avec les Roux et les Inuits. Je tiendrai le comptoir, comme d'habitude.

— Ce qui est à craindre, c'est une visite de la Sécurité. On doit savoir, dans ce secteur, que la ferme a été en partie rénovée et que les locataires s'y livrent au commerce. On va nous envoyer un de ces jours un contrôleur civil qui regardera si le wagon est mobile, or il ne l'est pas. Il fera un rapport et nous donnera un délai pour lui adjoindre des bogies. Son rapport ira ensuite à la Sécurité ferroviaire. Soit la police des Aiguilleurs, soit la Manu. Mais quelqu'un viendra.

— Pas avant ton retour, fit-elle pour le rassurer.

— Ce contrôleur civil peut être un type sympathique comme une véritable ordure. Dans ce dernier cas, il peut téléphoner directement aux flics

Aiguilleurs qui débarqueront quelques heures plus tard. C'est alors que tu utiliseras la cachette de l'igloo. Je t'ai démontré comment y accéder, mais je voudrais avant de m'en aller que tu me prouves que tu as bien assimilé la manœuvre.

Elle réussit parfaitement le test, mais il ne pouvait se résoudre à la quitter, et c'est elle qui l'incita à partir. Il roula vers l'intersection, attendit deux heures que son aiguillage fût libéré. Plusieurs trains se succédaient et bloquaient sa voie. Enfin il accéda au réseau, mais il ne pouvait s'empêcher d'examiner avec attention tout ce qui roulait sur les lignes prioritaires, craignant d'apercevoir l'une des draisines de la police. Celles de la Caste étaient évidemment noires et argent, comme leur uniforme et leur combinaison isotherme, celles de la Traction blanches et rouges. La sécurité de la Manu n'intervenait surtout que dans les stations et se consacrait à la surveillance du fret, à l'arrestation des pilleurs de trains.

Le lendemain il rattrapait le train-retraite qui stationnait dans une station du Sud, où embarquait une sélection de personnes âgées de ce secteur. Dès leurs soixante-dix ans, les personnes ne disposant pas de ressources suffisantes, et ne pouvant être prises en charge par la communauté où elles vivaient, étaient systématiquement confiées à ce train que l'on appelait aussi Dying-car, le Mouroir. Les petites stations au budget dérisoire ne s'encombraient pas de scrupules pour se débarrasser de ces bouches inutiles.

Il retrouva son propriétaire dans son fauteuil roulant, en train de ricaner à la vue des nouveaux venus. Certains pleuraient et l'horrible vieux leur lançait des paroles blessantes. Lorsqu'il aperçut Césaire, il eut comme un mouvement de recul en appuyant sur les roues de son fauteuil, tandis qu'une expression de peur déplissait ses paupières.

Césaire surprit cette réaction et s'immobilisa, le regard dur. Joyffert regarda autour de lui comme pour demander de l'aide, mais le personnel était bien trop occupé pour répondre à un éventuel appel. De plus les aides-soignantes et autres le détestaient, et il savait qu'il n'avait rien à espérer de personne.

— Bonjour, mon cher propriétaire. Je suis venu vous chercher, car nous allons nous associer pour le rendement de votre ferme. Voilà que j'ai un bel élevage comme vous le souhaitiez et que j'ai aménagé un beau compartiment pour vous. Une jeune femme s'occupera de vous. Vous allez être comme un coq en pâte.

Le vieillard, d'abord paralysé de terreur, se détendait et une grande tristesse se répandait sur son visage. Il venait d'entendre ce que lui disait cet homme et il savait qu'il était trop tard, qu'il n'avait pu résister à ce flot de méchanceté qui durant toute sa vie avait guidé ses envies, ses rancœurs.

— Nous allons donc repartir ensemble, lui murmura Césaire, venu tout à côté de lui. Et nous allons mener joyeuse vie. Il y aura autant de bière que vous voudrez, de la bonne nourriture et peut-être même quelques jolies Inuits peu farouches, qui sait ? Vous aimiez bien les filles inuits, paraît-il, vous les attiriez avec des propositions de nourriture, mais surtout de la vodka. Vous les saouliez avant d'en abuser !

Il passa derrière le dos voûté et la nuque crasseuse de Joyffert, pour pousser son fauteuil vers le sas de sortie.

— Je vais signer la décharge, promettre que je prendrai soin de vous, et s'il le faut je laisserai une caution, mais je ne vous lâche plus, mon brave ami. Nous allons mener une charmante existence tous les deux. Ils ne feront aucune difficulté ici, trop heureux de vous voir partir.

— Je ne veux pas, glapit Joyffert, je ne veux pas.

Mais Césaire poussait le fauteuil et voyant que le sas devant lui était encombré, il fit demi-tour pour se diriger vers l'autre où il n'y avait personne.

— Non, s'époumonait le vieillard, dans les cris, les gronderies, le tumulte que provoquaient les nouveaux venus.

Alors il se trahit par une phrase terrible dont Césaire ne perdit pas un seul mot.

— Je ne veux pas partir avec un Alien. Je vous ai signalé à la police des Aiguilleurs et ils vont vous cueillir comme un malfaisant que vous êtes.

Le sas s'ouvrit automatiquement devant eux et Césaire comprit pourquoi il n'était pas encombré de gens. Il donnait sur le vide, le quai n'atteignant pas cet endroit de la station. Il saisit à pleines mains le haut du fauteuil et Joyffert comprit que son locataire allait le balancer en dehors du train. Il tomberait d'un peu plus d'un mètre, mais dans son état ce serait fatal, pensait-il. Et puis qui ferait attention à lui, une fois le sas refermé, l'isolation acoustique étant aussi parfaite que la thermique. Le train s'en irait, l'abandonnant à son agonie.

La porte sur le vide béait toujours, mais Césaire se dominait. Il hésita encore quelques secondes puis recula, et ouvrant la porte des toilettes spacieuses pour les impotents qui les fréquentaient, il y poussa le fauteuil et son déchet de méchanceté, l'y enferma, sauta ensuite au sol et courut jusqu'à son lococar. Il ne savait s'il arriverait à temps pour sauver Movane, mais il n'avait pas une minute à perdre. Lorsqu'il démarra, le train-retraite s'éloignait avec sa nouvelle cargaison d'exclus.

CHAPITRE 16

Au petit matin, Songe quitta la couchette peu confortable où elle avait passé la nuit avec Adrian Malvic, dans ce compartiment minable qui puait la cuisine des voisins. Le garçon ouvrit les yeux.

— Quoi, tu pars si tôt ? Sans le petit câlin du matin.

— Tu as épuisé le catalogue, lui rétorqua Songe en enfilant sa combinaison.

Il avait exigé que toutes les photographies qu'il détenait soient réalisées dans l'intimité de son logis exécration, et elle avait envie de prendre l'air sur les quais du port.

— Tu reviendras ce soir ? gémit-il.

— Si tu as du nouveau pour moi.

— Mais je t'ai déjà dit que la Vorgine et Lien Rag se sont disputés. L'ancien président prépare quelque chose d'énorme qui tout d'abord a laissé Vorgine indifférente, mais ensuite elle en a discuté avec des ministres et même Carminale, et c'est là qu'elle a empêché le dirigeavion de décoller.

— Que prépare Lien Rag ? Une expédition m'as-tu dit, mais laquelle et vers quel objectif ?

— Mais je n'en sais rien, protesta Malvic.

— Si tu ne le sais pas à midi, pas la peine de compter sur mes petits talents. Tu auras quatre heures pour en savoir plus. Si tu réussis, tu prends l'après-midi de congé et je te jure que ce sera ta fête, sinon salut et porte-toi bien.

— On se retrouvera ici ?

— Je t'appellerai à midi et quart pile, et si tu ne réponds pas, tant pis pour toi.

Là-dessus elle sortit, moins furieuse qu'elle n'en donnait l'air. Lien Rag devait avoir en tête un projet effrayant pour que Vorgine, assez passive pour ce qui ne concernait pas directement l'archipel, ait fini par réagir. Songe se demanda si une visite à Carminale, une petite intrusion dans son bureau, voire

en dessous de celui-ci, lui serait profitable. Elle n'aimait pas bien ce gros prétentieux qui jetait sur elle le regard de ses yeux globuleux de poisson mort.

Sur les quais elle respira à fond avant d'entrer dans une cafétéria pour prendre un thé et des toasts. Il y avait quelques marins matinaux. Depuis qu'on avait ouvert un grand chenal à travers la banquise, les cargos marchands fréquentaient à nouveau le port. C'étaient tous des bateaux dont le commandant était propriétaire. Ils écumaient les anciennes stations abandonnées depuis le réchauffement, pour charger leur cale de matériel et de matériaux hétéroclites, mais Songe avait fait d'excellentes affaires avec eux. Lorsque Liensun dirigeait la Société Ferroviaire des Kerguelen, elle lui avait ainsi procuré des rails, des aiguillages, une bonne partie de l'infra. Par la suite elle avait traité avec Mataxa et donc la Caste, et le regrettait. Ces cargos marchands auraient pu lui suffire. On les appelait cargos, mais la plupart n'avaient que de très vagues ressemblances avec un véritable bateau. Ils étaient tous construits de bric et de broc. On commençait par dresser une ossature primitive sur laquelle on vissait des plaques de tôle, de plastique, enfin tout ce qu'on avait sous la main. Un moteur, souvent une machine à vapeur primitive, et vogue la galère. La plupart semblaient sans qu'on se soucie de ne plus jamais les voir, les autres s'acharnaient à racler toutes les stations des rivages découverts par le réchauffement. Le retour des banquises raréfiait le butin, mais les hardis capitaines allaient plus loin, vers l'ancienne Australie, l'Océanie orientale ou bien encore remontaient les côtes Est et Ouest de l'Amérique du Sud, mais se heurtaient souvent aux Aiguilleurs de Lascasas.

Énervée de ne pas savoir ce que préparait Lien Rag, elle commanda une vodka pour se calmer, puis une deuxième. Lorsque Long Kit entra, elle aperçut sa silhouette mince dans le miroir du bar et tressaillit. Elle l'avait en partie payé pour ses marchandises, par une série de nuits folles. Ils buvaient beaucoup et elle aimait ce grand corps maigre, couturé de cicatrices.

Il passa la main sous ses cheveux, appuyant sur sa nuque, lui donnant la chair de poule.

— Toujours fidèle à la Sévère ?

On appelait ainsi la vodka servie dans les ports. Elle était raide, effectivement. De Silver, son nom de marque, on avait dérivé vers Sévère.

— Fidèle aussi au reste ? murmura-t-il.

Elle fondait et avec lui elle retrouvait les mêmes émotions qu'avec Liensun, quelque vingt ans auparavant. Ni lui devenu plus âgé, ni Chalazy ne l'avaient vraiment chavirée à ce point.

Il commanda deux verres, les prit et l'entraîna dans un coin. Et là lui prit la main pour la porter à ses lèvres.

— J'ai tout ce que tu aimes, dit-il, et pas seulement dans les cales de mon rafiot. C'est de la bonne marchandise, tu sais ?

— Je sais, murmura-t-elle, sensible au double sens de ces échanges.

— Du caoutchouc en boules du fin fond de l'Amazonie. Tu connais ?

— Non.

Il parla d'un fleuve grand comme une mer qui charriait déjà pas mal de glaces, mais il avait pu le remonter sur trois mille kilomètres pour charger son latex. Les gens du fin fond de ce territoire perdu faisaient griller les boules pour durcir l'extérieur.

— Ça fait une coquille protectrice et elles ne se collent pas. Ils les vendent au mille. Et j'en ai mille fois mille. Tu peux t'en occuper ?

Elle ne répondit pas. Elle était interdite de commerce, mais pouvait trouver un intermédiaire. Malgré sa nuit exténuante avec cet imbécile d'Adrian, elle souhaitait que Long Kit l'emmène dans sa cabine. Celle-ci était un ancien demi-wagon de chemin de fer encastré dans le pont raboteux de son cargo de misère.

— J'ai besoin de vendre le latex pour remettre mon *Fjord* en état.

Il lui avait vaguement expliqué d'où venait ce nom, mais elle ne s'en souvenait pas vraiment.

— On a été abordé par une lancha de la bande à Lascasas, dans le haut du fleuve. Parce que leur seigneur et maître allait descendre vers l'océan, ils faisaient le nettoyage par le vide. Tout le monde fuyait devant eux, tous les pauvres gens qui récoltent le latex. Durant le réchauffement ces arbres ont repoussé en un clin d'œil, et avec le froid ils vont disparaître, c'est dire si le caoutchouc va augmenter. Tu feras une affaire avec mes boules.

Elle ne sourit même pas.

— Où il allait, Lascasas ?

— Ces salauds voulaient nous couler, mais on s'est renfloué avec de la résine et on leur a tiré dessus pour se dégager. On a pu, en se cachant le jour et en naviguant de nuit, rejoindre l'Atlantique. Mais on prenait de la bande. Et c'est plus bas, vers le 20^e, qu'on a rencontré par le plus grand hasard le *Dragon*. Chance, je connaissais. Farnelle nous a fourni de quoi retaper un peu

mieux le cargo, du moins pour qu'on se réfugie ici, car à Magellan je suis trocard. Ils veulent me coller en prison pour avoir foutu un type à l'eau. Paraît qu'il n'en est jamais sorti, mais je crois qu'il s'est réfugié ailleurs.

— Attends, pas si vite. Tu dis bien que le *Dragon* se trouvait à hauteur du 20^e parallèle ? Mais que faisait-il là-bas ? Il est censé aller charger l'huile de la mer de Ross et revenir la décharger ici.

— Il faisait route vers le nord. Avant on avait aussi croisé un Chinois, mais celui-là nous a ignorés alors que nous donnions de la bande. Sans Farnelle on coulait.

Songe en oubliait son excitation première à la vue de Long Kit, pour se concentrer sur cette nouvelle ahurissante. Jamais Farnelle et Danglov n'avaient entrepris des voyages vers le nord. Ils s'étaient rendus dans l'île du Titan pour charger des matériaux, mais c'était tout.

— C'était un déplacement général, continuait Long Kit en savourant sa vodka. Puisqu'on a même aperçu le dirigeavion qui suivait approximativement la même route que le *Dragon*. On a aussi acheté du fuphoc à un baleinier, le *Madam*.

Tout à ses réflexions, elle faillit ne pas prêter attention à ces dernières précisions.

— Que viens-tu de dire ? demanda-t-elle soudain.

— Hé, pas la peine de crier. J'ai dit que le dirigeavion était aussi dans le coin. Et un autre baleinier.

CHAPITRE 17

Dans cette immensité chaotique de la banquise de la mer méridionale de Chine, la Locomotive-dieu devait apparaître comme un point noir minuscule aux Hommes-Jonas de cette solinas qui lentement rejoignait la glace. Fleur distinguait à peine les mouvements de la nageoire caudale, mais les rejets d'hélium vitrifiaient l'air glacé. La solinas se posa à deux cents mètres puis rampa avec rapidité pour se rapprocher, et ils distinguèrent l'alvéole transparent, coiffant la nuque de l'animal. Des silhouettes y apparaissaient, et lorsque la baleine s'immobilisa, cet alvéole s'ouvrit et une échelle se déroula.

— Mais ce type est nu, s'offusqua Kurty.

— Ils vivent ainsi, dit Fleur agacée, dérangée dans l'émotion qu'elle ressentait à la vue de cette solinas et de ses commensaux.

Ce n'était pas un animal d'un côté et des dresseurs de l'autre, mais un ensemble, le fruit d'une symbiose acceptée. D'une complicité, d'un amour.

Derrière l'homme venait la silhouette plus menue d'une jeune femme, puis un vieillard qui curieusement portait la barbe, blanche.

Ils marchèrent sur la même ligne vers le réseau, enjambèrent les voies pour atteindre celles des priorités. Mylord, de sa propre initiative, fit ouvrir le sas. Kurty sursauta mais ne protesta pas.

— Soyez les bienvenus, lança Mylord, avec toute l'onctuosité dont sa voix artificielle était capable.

Fleur les attendait également et les guida vers le salon d'honneur où Kurty et elle n'entraient jamais.

— Je suis Herlion, voici ma compagne Réjane et mon père Frost.

— Je suis Fleur.

— Oui, sourit Réjane, la fille de Jael et de Lien Rag.

— Je suis Kurty.

— Nous savons, dit Herlion. Nous vous avons connus bien plus jeunes, mais vous ne vous en souvenez pas.

— Est-ce vous qui avez conduit ma mère sous la Ceinture de Feu, afin qu'elle me rejoigne dans le Grand Nord ?

— Non, ce sont des cousins. Mais nous connaissons cette histoire. Votre mère est aux Kerguelen.

— Ma mère a disparu dans la mer de Weddell et jamais son corps n'a été retrouvé. Nous ne savons pas ce qu'elle est vraiment devenue.

Il y eut un silence, puis Mylord demanda si l'on devait servir des boissons, et les visiteurs acceptèrent du thé qu'un serveur automatique proposa en basculant une trappe dans la cloison. Fleur alla chercher le plateau.

— Nous n'avons connu la création du vivier que récemment, expliqua Herlion, nous nous trouvions dans l'Est du Pacifique, dans une région où les solinas aiment se reproduire. Il s'agit du golfe appelé jadis de Californie. Mais les solinas ont été dérangées par une flotte de chaloupes venues du Sud et débarquant des hommes aux intentions agressives. Plusieurs ont été harponnées et l'ensemble a dû abandonner ce lieu.

— Vous survoliez le vivier depuis plusieurs jours, remarqua Fleur, qui raconta alors comment elle avait décidé d'aller voir dans l'île de Haï Nan ce qui s'y passait.

— Ces vapeurs grasses dont vous parlez flottaient jusqu'à notre hauteur et nous les avons analysées, dit Frost, le plus âgé des trois. Nous estimons qu'à ce rythme d'abattage, la race des solinas disparaîtra dans les trois prochaines années. Nous ne pouvons détourner ces baleines de l'attrait du plancton qu'elles trouvent dans ce piège, et qui est constitué en grosse partie de krill de grande qualité. On ne trouve le même que dans l'Antarctique et nous ne comprenons pas qu'il existe aussi dans le golfe du Tonkin. Nous n'avons jamais entendu parler qu'il y ait là une nourriture aussi savoureuse. Nos amies, qui ont la grande bonté de nous recevoir dans leur sein, ont vainement essayé d'alerter leurs compagnes sauvages, mais en vain. Et nous comprenons que trouver en si grande abondance de quoi se nourrir fasse oublier toute prudence.

— Avez-vous décidé d'un moyen pour mettre un terme à ce massacre programmé ?

— Nous sommes assez démunis. Nous attendons des amis et peut-être plongerons-nous pour essayer de détruire les filets qui empêchent de ressortir de la nasse quand on y est entré. Mais nous ne disposons pas du matériel nécessaire. Lorsque nous avons découvert votre puissante locomotive, nous avons eu un grand espoir. Surtout lorsque vous avez investi la station de Vinh et l'île des fonderies. Mais ensuite vous avez continué vers l'intérieur de

l'inlandsis, avant de faire demi-tour pour vous engager sur ce réseau. Je dois vous signaler qu'il n'est guère fiable, car si vous continuez, vous découvrirez une mer intérieure. La Compagnie qui gère cette ligne a essayé de la combler et de construire une sorte de pont flottant qui réduira le réseau à deux voies seulement.

— Nous voudrions, fit alors Frost, vous demander votre aide. Vous êtes puissamment armés et vous pourriez sans mal faire sauter la digue Sud du vivier. Non pas la nasse au nord-est, entre l'île et la presqu'île de Luichow, mais la langue de glace où vous avez pu rouler.

Tous trois regardaient Fleur et Kurty avec le sourire, un sourire très confiant. Mais le vieux Frost commit une erreur en murmurant que les Hommes-Jonas avaient toujours eu une grande amitié pour Lien Rag, et Fleur vit que son compagnon se raidissait.

— Vous aider ? répliqua-t-il froidement. Mais je n'ai aucune raison d'entrer en conflit avec l'EEC qui détient ce vivier.

CHAPITRE 18

Malgré leurs grandes espérances, il n'existait pas de langue de glace entre l'inlandsis américain et la banquise Atlantique, contrairement à ce que les analyseurs de données avaient cru promettre. Mais nul n'était responsable de cette désillusion, sinon le courant du Gulf Stream qui remontait dans cette zone, vers son objectif lointain et Scandinave. Durant les millénaires de glaciation, il avait continué de répandre sa chaleur, mais avec moins d'intensité qu'avant la catastrophe de 2050. Le réchauffement lui avait redonné une nouvelle ardeur, cependant le refroidissement brutal, celui que le vieil amiral Kinnjone appelait le « coup de froid Charlster », commençait de le tiédir.

Christo Jameson proposa à son patron d'entreprendre une mission de découverte du rivage, mais l'amiral hésitait. Il ne pensait pas que plus au nord ou plus au sud puisse exister cette fameuse prolongation de glace qu'il attendait pour rejoindre la banquise centrale.

— Opérasque et Lascasas vont pouvoir refaire le monde à leur convenance ou bien alors s'écharper. Peut-être que la réunion sera sous haute surveillance des deux camps pour les séparer en cas de violences physiques.

Jameson se demandait encore ce que le vieux malin avait l'intention de faire. Peut-être avait-il dans l'idée d'effrayer Lascasas par une série de tirs de missiles sans objectif, pour le forcer à décamper, persuadé que son alter ego Opérasque lui avait tendu un piège.

— Une expédition de courte durée, avec un aviso bien équipé en réserves de bactéries. Nous n'établirons qu'une simple voie légère pour aller plus vite. Nous n'emporterons qu'un armement personnel et ce dernier sera réduit à quatre hommes, dont moi-même.

Kinnjone donna son accord, mais décida de continuer sa progression vers la côte Est. Par radio, Jameson connaîtrait leur position quand il le voudrait, et pourrait au retour venir se raccorder à son réseau.

Le réseau enfoui sous la glace, qui les guidait jusque-là, avait dû se tronçonner en plusieurs longueurs. Les rails avaient subi de telles pressions qu'ils s'étaient rompus. L'amiral utilisait une très vieille carte datant de 2037, mais sur l'écran apparaissait celle plus récente datant d'une vingtaine d'années, juste au moment du réchauffement. Il situait leur actuelle position à

hauteur de l'ancienne ville d'Atlanta, et plus bas avait existé La Nouvelle-Orléans. Toutes les deux avaient été écrasées sous des millions de tonnes de glace dès l'explosion lunaire, mais d'immenses tunnels de recherches avaient permis de les retrouver et de récupérer tout ce qui était encore utilisable.

Les messages radio s'entrecroisaient depuis des émetteurs à l'est. Certains, expliquaient les marins brevetés radio, étaient envoyés par des sources itinérantes, mais il y en avait une fixe située dans le Sud Atlantique, à hauteur du 34° 36.

— Certainement l'extrémité la plus australe de la nouvelle banquise, dit-on à Kinnjone. Et nous avons le sentiment profond qu'il s'agit d'un poste radar chargé de surveiller l'océan Atlantique. Chaque quart d'heure, un rapport codé est émis par la radio de cette installation fixe. Du moins le wagon qui supporte cette parabole est stationné là depuis pas mal de temps.

L'amiral passa la fin de la journée et plusieurs heures à rechercher d'autres cartes anciennes dans ses archives numériques. Il ne se souvenait pas de la configuration de l'inlandsis au-delà de La Nouvelle-Orléans d'autrefois. Il se coucha, fort déçu de ne pas avoir obtenu ce qu'il désirait. Le lendemain matin, Christo Jameson annonça qu'il se trouvait à quatre cents kilomètres plus au nord et qu'il n'avait aperçu que l'océan et le tracé en sombre du Gulf Stream. Il retournait donc vers le sud.

Tout de suite après, Kinnjone se relia au centre des archives de l'amirauté à Salt Lake Station, mais n'obtint aucune indication satisfaisante et il appela sa base d'affectation dans l'Alaska. Un lieutenant de vaisseau qu'il connaissait bien lui promit de faire le maximum pour lui procurer cette fameuse carte.

— Oui, Sir, j'ai bien compris que vous voulez une carte d'avant la glaciation et reproduisant les territoires compris entre le 30^e parallèle et le 10^e.

— Uniquement entre les longitudes 100 et 60, à l'ouest de Greenwich.

Dans le temps, lorsqu'il suivait les cours de l'institut supérieur de la marine, il avait appris pourquoi on disait méridien de Greenwich, mais depuis il avait oublié. Il lui faudrait se renseigner à ce sujet. Ces pertes de mémoire l'agaçaient prodigieusement, au point de l'empêcher de dormir parfois.

— Sir, il y a du grabuge quelque part dans le sud de cette banquise, car les échanges radio s'effectuent à une telle cadence que nous n'arrivons pas à traduire au fur et à mesure. Nous devons nous servir des enregistrements et désormais nous sommes trois à nous en occuper. Parfois il y a même des interpellations en clair et nous pensons qu'il s'agit de la voix du président Opérasque. Ce sont des éclats de colère.

— De l'usurpateur Opérasque, le reprit Kinnjone sèchement.

— Oui, Sir. Il nous faut comparer avec un enregistrement de sa voix mais nous pensons que c'est bien lui qui vitupère, alors que quelqu'un lui fait remarquer qu'il ne s'exprime pas en langage codé.

Jameson descendait le long de la côte et l'amiral pensa que lorsque l'escadre elle-même serait au bord de l'océan, ils croiseraient cette ligne simple en résine légère.

— Sir, votre nom vient d'apparaître à plusieurs reprises dans des messages expédiés certainement par le train personnel du pré... de l'usurpateur. Et ce doit être une réponse à un message transmis en code de la marine et que nous sommes en train de décrypter.

Kinnjone eut un petit sourire entendu, se doutant de quoi il s'agissait, et un quart d'heure plus tard il en eut la confirmation.

Ce lèche-bottes de Sommer avait prévenu Opérasque, du moins son entourage, que le vieil amiral Kinnjone était en route vers l'est, motivé par des intentions douteuses.

— En voilà un qui vise sa quatrième étoile.

Trahi par son chef d'état-major ! Il réglerait ses comptes plus tard, mais pour l'instant il attendait impatiemment la carte demandée. Il croyait se souvenir de détails intéressants, cependant il n'était plus tout à fait sûr de sa mémoire. Avant le réchauffement, la glace unifiait tout et l'on ne faisait que difficilement la différence entre l'inlandsis proprement dit et la banquise, excepté que cette dernière connaissait des mouvements brutaux inattendus. D'où l'importance des vieilles cartes. Il ne la reçut que dans l'après-midi et lorsqu'elle apparut sur le premier écran, il demanda qu'on la reporte sur le plus grand qu'on trouverait. Il ne cachait plus sa joie, car il découvrirait l'ancienne Floride et la myriade d'îles des Bahamas, avec Cuba plus bas et Haïti ensuite.

Ses officiers d'escadre l'entourèrent alors et de son index il indiqua la direction qu'il comptait prendre sans tarder.

— Nous atteindrons la pointe de la Floride. Il est possible qu'une banquise se soit formée avec ces Bahamas et que nous puissions rejoindre la pointe Sud de la banquise Atlantique.

— Ce sera une banquise bien fragile, osa dire un des officiers.

— Certainement, mon vieux, mais nous nous y risquerons tout de même.

— Sir, resterons-nous dans notre champ d'action ? Je veux dire que la III^e Flotte dispose d'un territoire bien défini. Celui-ci peut-il s'étendre ainsi à l'est, hors de l'inlandsis ?

— S'il y a de la glace, oui.

— Sir, d'après les messages que nous avons reçus, le sud de cette nouvelle banquise est interdit, durant une période non déterminée, à tout autres bâtiments et trains que ceux du président Opérasque et sa suite. Nous en avons été informés assez vite d'ailleurs.

— Usurpateur, pas président, répondit Kinnjone à ce capitaine de frégate. Pouvez-vous me montrer un seul texte officiel accordant sa légitimité à ce nouveau bonhomme à la tête de la Compagnie ? Il n'en existe aucun. Ce voyageur a pris la liberté d'édicter des ordonnances, de prendre des décrets, mais sans qu'il puisse se targuer d'être dans son bon droit. La marine est chargée en général de la sécurité publique au sein de la Panaméricaine. Si nous n'intervenons pas aujourd'hui, je veux dire dans le moment présent, n'importe quel imbécile peut prendre le pouvoir et donner aussi des ordres.

— Le Grand Maître n'est pas n'importe quel imbécile, protesta le capitaine de frégate. Il a dirigé la Compagnie, a été exclu, mais n'a jamais perdu son grade dans le corps constitué des Aiguilleurs.

— Vous voulez certainement parler de la Caste, ricana Kinnjone. Je sais et je le regrette, mais les Aiguilleurs me semblent manquer sérieusement de ce que vous savez. Ne comptez pas sur moi pour en rajouter à ma réputation de lanceur de gros mots.

D'ordinaire il mettait les rieurs de son côté, mais juste quelques sourires polis saluèrent sa conclusion. Il savait que ses officiers hésitaient à s'opposer à Opérasque. Non par esprit de discipline, mais par crainte. La Caste, depuis longtemps, essayait de refondre entièrement les forces armées et surtout la marine.

Il avait pris sa décision et s'y tiendrait. Jameson fut prévenu que la petite escadre allait faire route plein sud, avec l'intention d'atteindre l'extrémité de l'ancienne Floride qui se présentait comme une péninsule allongée vers le sud. À tout hasard, Kinnjone lui envoya aussi un schéma succinct calqué sur la carte ancienne, mais peut-être que ce fax n'atteindrait pas le capitaine de vaisseau s'il était trop éloigné. À bord de son aviso, l'équipement adéquat était succinct.

CHAPITRE 19

Des heures avant de survoler la côte Est de l'ancien Brésil, Lien Rag était à la place du copilote, dans le cockpit, trop anxieux pour attendre placidement ailleurs. Il se penchait souvent sur la vitre, à sa droite, mais de ce bord ne découvrait que la mer.

— Il y a d'importantes plaques de glace et par moments la navigation doit être excessivement dangereuse.

— Nous devrions apercevoir le baleinier dans les minutes suivantes.

Farnelle et Danglov avaient pris la sage décision de ne pas s'engager dans cette immense baie qu'était l'embouchure de l'Amazone. Maintenant, Lien Rag, après vérifications, était certain qu'il s'agissait de ce fleuve. Comme il l'avait expliqué à ses compagnons, c'était le plus grand du monde. Il roulait des quantités énormes d'eau et descendait de la cordillère des Andes, du moins il le pensait.

— Lascasas se cache dans cette chaîne continue de montagnes élevées, et il possède là un formidable accès à l'Atlantique. Pas étonnant qu'il ait demandé à ce cargo chinois de remonter le fleuve pour venir à sa rencontre.

— Vous êtes sûr que c'est un fleuve ? avait demandé Keverny. On ne distingue pas la rive Nord et les radars n'y parviennent pas non plus. D'autre part, ces eaux glauques charrient de véritables icebergs. Je comprends que vos amis du *Dragon* hésitent à s'engager là-dedans.

Durant la période d'intense réchauffement, cette région était à la limite Sud de la Ceinture de Feu et supportait des températures élevées. En quelques années la forêt vierge s'était à nouveau répandue sur des millions de kilomètres carrés, avec exactement les mêmes essences que jadis. Cette flore attendait depuis des millénaires sous les glaces le moment favorable à sa prolifération.

— Je pense que le *Tzingtao* va naviguer pendant deux à trois jours en restant visible du ciel. Nous resterons largement en arrière et le suivrons au radar. Viendra un moment où les berges se resserreront, relativement du moins. Le fleuve aura quand même des kilomètres de largeur. Mais peu à peu il y aura des îles enfouies sous une végétation luxuriante, et malgré cette largeur extraordinaire, le fleuve disparaîtra sous des arbres gigantesques, eux-mêmes parasités par des lianes arborescentes et des plantes grimpantes au

feuillage touffu. C'est là-dessous que Lacasas embarquera à bord du cargo de Poniang, parce qu'il ne sera pas en vue.

— Vous croyez qu'il sait que le dirigeavion le surveille ?

— J'espère bien que non, mais n'oubliez pas que les deux Patagonie utilisent des hydravions et que ceux de l'Est doivent souvent venir dans cette zone, amerrir sur le fleuve. Il ne se fie à personne, notre Grand Maître Aiguilleur, même si Léonora Cabana s'imagine être son alliée de choix.

Lorsque Keverny sut qu'ils allaient se poser à côté du baleinier, il protesta avec véhémence, disant qu'il ne mettrait pas l'appareil et la vie de son équipage en danger.

— Vous ne pouvez pas continuer à voler durant des jours et des nuits, essaya de lui faire comprendre Lien Rag. Nous resterons vigilants une fois sur l'eau. Nous nous mettrons sous le vent du *Dragon* qui détournera ces plaques de place.

— Des plaques de glace ? Des icebergs, oui.

— Ils fondent, perdent de leur dureté. Ils se forment en amont, à des milliers de kilomètres de l'embouchure où le froid est extrêmement vif. Il est certain que là-bas, l'Amazone est entièrement pris par les glaces. Mais vers l'aval la température remonte, et vous voyez bien que celle-ci est proche du zéro dans cette proximité de l'équateur.

Finalement, Keverny se résigna et ils amerrirent assez loin du baleinier, avancèrent prudemment pour se placer à l'abri de sa coque élevée. Lien Rag monta à bord, fut reçu par un Danglov morose qui ne lui cacha pas qu'il n'appréciait guère ce mouillage.

— Ce fleuve charrie du limon, du sable, des troncs d'arbres et surtout beaucoup de blocs de glace. Nous sommes en danger et nous devons changer d'endroit, ou bien alors nous engager dans le fleuve et rejoindre le Chinois.

— Nous ne savons pas à quel moment il embarquera Lascasas et sa suite. Enfin, c'est un mot mal choisi, car ce type va arriver avec une véritable armée pour le protéger. Le cargo sera sous le couvert, invisible même du ciel, même de nos radars. Nous devons donc attendre qu'il fasse demi-tour et c'est alors que nous nous porterons à sa rencontre.

— Le *Tzingtao*, lorsqu'il réapparaîtra en descendant le courant, ne sera pas seul, c'est moi qui vous le prédis. Il sera accompagné de toute une armada de petits bateaux. Nous ne pourrons pas l'intercepter, même si du ciel vous bombardez cette flottille.

Farnelle arriva alors que la discussion devenait de plus en plus âpre, et proposa de boire un verre et de réfléchir calmement.

— J'étais avec Jdriège pour essayer de lui expliquer pourquoi nous sommes à l'arrêt. Il est furieux que nous lui ayons caché la raison véritable de notre voyage dans le Nord. Il nous en veut terriblement de l'avoir trompé. Il croyait que nous nous dévouions entièrement au sauvetage de cette tribu en danger, mais en réalité ce fut le prétexte inattendu pour nous lancer dans cette folle aventure.

— Je vais aller lui parler, annonça Lien Rag, en se levant de son fauteuil.

— Non, attends un peu, bois un verre et laisse-le se calmer. Il est déjà énervé par la remontée de la température et nous avons installé la climatisation dans sa cabine. Tu devras te couvrir pour affronter les moins quinze qui y règnent.

Lorsqu'il rejoignit son petit-fils, ce dernier, allongé sur sa couchette, s'assit avec lenteur sans le lâcher du regard.

— Tu as un double langage. Tu t'es servi de moi pour satisfaire tes ambitions. La capture de cet homme t'apportera la gloire certainement, mais que t'importe si mes amis meurent dans cette banquise du Nord ?

Qu'ai-je à y gagner, moi ? Tu m'as trahi et lorsque mon peuple le saura, il ne voudra plus respecter le pacte de la mer de Ross. Vous ne serez plus autorisés à chasser les éléphants de mer.

— Oublies-tu que cet homme, ce Lascasas, a failli envahir l'Antarctique pour y rejoindre, une première fois déjà, son ami Opérasque ? Ils vont se réunir tous les deux et se partager le monde. Ce que je suis en train de préparer, c'est notre sauvegarde à nous autres, Hommes du Chaud de l'hémisphère Sud, mais aussi la vôtre, Hommes du Froid. Si nous les laissons conclure cet accord, nous serons perdus, car leur réseau s'étendra d'un pôle à l'autre et transportera des milliers et des milliers de soldats et de colons. Vous serez, nous serons submergés.

CHAPITRE 20

Lorsqu'elle apprit que Songe avait disparu de son dernier domicile, cette isba louée par Chalazy, Yeuse n'en fut pas tellement surprise.

— Elle a dû savoir que vous alliez la coller en résidence surveillée, dit-elle à Vorgine qui venait de lui téléphoner la nouvelle. Elle dispose de plus de moyens que vous ne pensiez, et depuis le temps a réussi à se constituer un réseau de gens qui pour une raison ou une autre sont disposés à l'aider. Certains la craignent pour les révélations qu'elle pourrait faire, d'autres lui témoignent de la reconnaissance parce qu'elle les a comblés soit de bienfaits, soit de satisfactions plus secrètes.

— Elle est quand même connue des différents services de police et ne pourra pas rester longtemps incognito.

— Vous avez prévenu Liensun ?

— C'est toujours le président, malgré tout. Il m'a paru bizarre, comme s'il s'attendait à cette nouvelle, voyez-vous. Il ne m'a pas caché que Songe était venue le voir pour solliciter son aide. Elle redoutait d'être expulsée vers la Patagonie. Elle a essayé de le séduire, mais il m'a affirmé qu'il n'avait pas cédé à la tentation. Pourtant je dois admettre que Songe est bien plus attirante que Mathilda Greva. Cette disparition l'ennuie et il m'a semblé qu'il se sentait responsable.

— Attendez, a-t-il fait allusion à ce que lui avait confié son père ? Au sujet de ce voyage dangereux vers le Nord ? Croyez-vous qu'il ait pu se laisser aller à quelques confidences pour se débarrasser de Songe ? Ils se connaissent depuis si longtemps, ont été très unis, très intimes. Cela ne s'oublie pas sur un claquement de doigts, tout de même. Lien Rag m'a confié son intention, comme à vous, comme à son fils.

Vorgine écoutait en silence et Yeuse, avec ses doutes, commençait de troubler sa conscience.

— Lienty m'avait demandé de la mettre en résidence assignée parce qu'il craignait qu'elle n'apprenne ce que Lien Rag préméditait... Oui, bien sûr, je comprends... Si elle a découvert que Lascasas est menacé, cette information peut lui servir de monnaie d'échange pour rentrer en grâce auprès de la Caste, et également de Léonora Cabana. Cette dernière ne fait que suivre les conseils des Aiguilleurs au sujet de Songe, mais si la Caste déclare qu'elle n'a plus

rien à lui reprocher, Songe pourra retourner là-bas, et je crois que c'est ce qu'elle aimerait le plus au monde. Dans la Patagonie Est, elle se sent plus à l'aise. Ce milieu d'affaires souvent louches la passionne, tout comme la vie nocturne très développée. Une vie factice, mais attirante.

— Je vais trouver Liensun. Il faudra bien qu'il m'avoue s'il a commis ou non quelque imprudence.

— Je vais surveiller le port et aussi ceux des îles de l'archipel, car les caboteurs peuvent offrir un moyen de quitter les Kerguelen.

Yeuse pilota son glisseur jusqu'au débarcadère, et elle prit le bateau pour l'île toute proche où Mathilda Greva avait son principal élevage d'ovins. Il y avait des navettes régulières.

Liensun était occupé à vacciner les agneaux récents et l'odeur des ovins indisposa Yeuse. Elle se dit qu'un photographe de presse ou un caméraman aurait pu vendre son cliché ou son film. Ils auraient connu un grand succès. Les gens auraient ainsi vu leur président en tenue de travail, en train de vacciner ses bêtes.

— Oui, je sais, Vorgine m'en a avisé. Que veux-tu que je fasse ? C'est elle qui a la main sur la police.

— Que te voulait-elle exactement quand elle est venue te voir ?

— Que je la protège. Mais que pouvais-je faire ? Elle a peur que la Caste ou Mataxa ne la fassent descendre.

— Tu l'as rassurée ?

Liensun se pencha vers l'agnelet suivant qu'un aide tenait dans ses bras. L'animal bêlait doucement et Yeuse ne put se retenir de caresser sa tête pelucheuse, tandis que Liensun opérait. Elle voyait le profil du garçon, lui trouvait un air perplexe.

— Tu ne lui as rien promis ?

— Non. Je lui ai dit que Lascasas ne serait pas toujours après elle, qu'il avait certainement d'autres préoccupations.

— Tu lui as dit ça de quelle façon ?

— Je ne comprends pas. Je l'ai dit comme on peut le faire en parlant.

— Non, tu avais une idée préconçue. Tu ne pouvais pas trahir le secret que ton père t'avait confié, mais il influençait quand même ta pensée, et de ce fait donnait à ta réponse une force persuasive que peut-être elle n'aurait pas eue si

tu avais tout ignoré.

— Je sais ce que j'ai dit, s'énerva-t-il. J'ai parlé de bouleversements éventuels dans l'hémisphère Sud. Tu sais bien, quand on veut rassurer quelqu'un, on raconte un peu n'importe quoi.

— Oui, d'accord, sauf que toi tu avais reçu en confidence un projet qui ne souffrait pas la moindre indiscretion.

— De toute façon elle savait que Vorgine avait essayé de bloquer au sol le dirigeavion, et que Lien Rag avait alors prétendu se présenter à la présidence, et qu'elle ne pouvait le contraindre sans être accusée par l'Assemblée d'avoir essayé d'intimider un candidat.

Yeuse repartit avec la certitude que rusée comme elle l'était, Songe avait emporté une conviction qui ne demandait qu'à être confirmée : Lien Rag volait vers le nord et préparait quelque chose contre Lascasas.

De retour chez elle, elle rapporta à Vorgine sa conversation avec Liensun, et la vice-présidente lui dit que Songe avait été aperçue en compagnie d'un capitaine de cargo marchand dans une cafétéria du port.

— Le capitaine Long Kit... Significatif, non ? Un surnom, certes, mais personne ne connaît son véritable nom. En général il livre des tonnes de matériaux divers. Cette fois il aurait des boules de latex à vendre.

Yeuse n'y prêta pas tout de suite attention, raccrocha et accepta de déjeuner quand la gouvernante de la maison vint le lui proposer. Cette femme dévouée ne savait pas très bien qui était désormais son employeur. Lien Rag avait claqué la porte, sans que Yeuse ait déménagé pour autant.

— Des boules de latex, s'exclama alors Yeuse, en plein repas.

Elle se leva précipitamment, se souvenant que lorsqu'elle dirigeait la Patagonie occidentale, on parlait déjà des hévéas qui avaient repoussé lors du réchauffement dans les forêts tropicales du Nord.

Vorgine s'était absentée et, sans finir son repas, Yeuse fila au port, se fit indiquer le bateau du capitaine Long Kit, ce qui lui valut quelques plaisanteries douteuses, avant qu'on daigne lui désigner un assemblage invraisemblable de tôles, de carcasses de wagons, de panneaux de plastique. C'était cela le *Fjord* du capitaine Long Kit.

— Il a vendu son latex, voici à peine une heure. On doit le décharger aujourd'hui même.

Lorsqu'elle rappela Vorgine, celle-ci était rentrée.

— Très bien, je vais demander une perquisition à bord de ce rafiôt qui tient à peine sur l'eau.

CHAPITRE 21

Césaire abandonna son lococar sur une ancienne voie de garage, à trois, quatre kilomètres de sa ferme, coupa à travers cette solitude glacée pour revenir chez lui, certain que la Sécurité des Aiguilleurs l'avait précédé depuis des heures. Ce vieux bandit de Joyffert l'avait dénoncé depuis plusieurs jours, par lettre. Encore une chance, car le courrier circulait très mal. Peu de gens communiquaient ainsi, la majorité possédait des fax bon marché et de qualité médiocre, ou bien des ordinateurs. Il y avait aussi le railphone, mais l'abonnement en était onéreux, parasité par les prioritaires.

Il n'arriverait chez lui qu'à la nuit, ne pouvant aller plus vite que cinq à six kilomètres à l'heure, et encore quand les congères ne le forçaient pas à de longs détours ou à des escalades épuisantes. Elles formaient d'immenses labyrinthes où il n'osait pas toujours se risquer. D'ailleurs les passages entre elles étaient parfois si étroits qu'il n'aurait pu y insérer son corps.

Tout d'abord l'odeur bien particulière de l'huile du poêle, qui flottait à plusieurs centaines de mètres de la ferme, le rassura. S'il fonctionnait, c'était que Movane était tranquillement chez eux en train de se chauffer, lisant certainement. Sa journée au comptoir était terminée. D'ailleurs les Inuits et les Roux venaient surtout le matin, très tôt. Ces derniers arrivaient dans la nuit et dès qu'une lumière apparaissait, se présentaient à la barrière pour signaler leur présence.

Mais à la réflexion, il n'était pas vraiment rassuré sur le sort de la jeune femme. Les Aiguilleurs avaient sûrement laissé deux ou trois hommes pour le piéger à son retour. Ils avaient entretenu le poêle pour lui donner l'impression rassurante que tout était normal.

Il pouvait pénétrer dans l'igloo camouflé en tas de glace, ramper dans le tunnel et déboucher dans l'arrière non encore réparé du vieux wagon.

Pour s'en approcher, il rampa sur la glace qu'il gratta et toujours à plat ventre découvrit l'ouverture basse, fermée par un bloc cubique découpé dans la banquise. Il se glissa à l'intérieur, se demandant s'il refermait derrière lui ou non, et décida de garder cette issue libre. Il huma l'air. Si d'éventuels visiteurs avaient découvert le départ de ce tunnel, l'air serait resté encore tiède et chargé de quelques odeurs du wagon. Il ne renifla rien de suspect et alla à quatre pattes jusqu'à la sortie camouflée.

Dans la partie non rénovée du vieux wagon, il se redressa, tous les sens en alerte, s'approcha de la double porte isolante, fit coulisser le petit guichet qu'il avait aménagé avec un deuxième côté intérieur. Les deux fonctionnaient sans bruit et il découvrit ce qu'ils appelaient la salle de séjour, un espace gagné sur deux compartiments. Movane était bien assise à côté du gros poêle en fonte émaillée et lisait. Son apparence était celle d'une femme sereine, satisfaite de sa journée, et qui revêtue d'une tenue d'intérieur confortable appréciait ces instants de repos.

Mais il n'ouvrit pas pour autant. Il existait certainement des signaux de mise en garde, mais il ne parvenait pas à les découvrir. Elle n'avait pas, comme chaque soir, libéré ses cheveux qu'elle tressait dans la journée pour être plus à l'aise. Elle savait qu'il aimait voir sa chevelure se répandre sur ses épaules. Souvent elle dénudait celles-ci pour qu'il jouisse du reflet nacré de sa peau. Elle ne lisait jamais ainsi le livre entre ses mains, mais en général le posait sur ses genoux ramenés vers sa poitrine. D'autre part, pour qu'elle se soit assise juste en face de cette porte intérieure, c'était pour qu'il la découvre depuis les guichets d'observation.

Il trouva enfin la dernière preuve qu'il cherchait, le livre qu'elle tenait était à l'envers.

Il se déplaça d'un côté, de l'autre, pour essayer d'apercevoir l'individu qui la forçait à adopter cette attitude banale. Il ne distinguait rien. Elle devait être dans la ligne de tir d'une arme, d'un rayon de laser portatif, peut-être. Mais où était cet homme ? D'ailleurs il ne devait pas être seul, mais accompagné. En général les policiers de la Caste se déplaçaient par trois.

S'il était arrivé normalement sur la voie unique en mauvais état, il se serait jeté dans le piège. La draisine officielle devait stationner sur l'une des voies de garage qui formaient un delta en vue de la ferme. Avec le troisième flic à l'intérieur, prêt à avertir par radio ses collègues de son retour.

Pour sauver Movane, il devait se débarrasser de ces trois hommes, mais ne songeait pas à les tuer. Ça ne servirait à rien. La lettre du vieux Joyffert avait été reçue par une quelconque direction qui avait envoyé un ordre de mission à cette patrouille. Quoi qu'il fasse, Movane et lui seraient obligés d'abandonner cette ferme et de fuir au loin. Mais autant le faire dans de bonnes conditions. Il voulait emporter ses économies et aussi le fusil de chasse qu'il possédait, quelques vêtements et une certaine quantité de vivres.

Il referma les deux guichets, prit plusieurs choses dans ce débarras, retourna dans l'igloo, en sortit et commença l'exploration des trois voies de garage. L'une d'elles pénétrait sous la verrière pour décharger et charger les marchandises, mais il l'avait délaissée, bloquant même le sas impossible à réparer. Restaient les deux voies qui en réalité n'en formaient qu'une,

puisqu'elles se rejoignaient derrière l'ensemble de la concession.

Il estima que la draisine de police était immobilisée dans un endroit où elle ne pouvait être aperçue, même dans la lueur du phare unique de son lococar, véritable projecteur qui inondait de lumière l'obscurité, à cinquante mètres. Si le véhicule restait invisible, son odeur âcre d'huile et de fumée le signalait rapidement. Il s'en écarta, déposa dans la glace ce qu'il tenait dans ses mains, une lampe à huile de secours quand le vieux générateur électrique tombait en panne. Il la recouvrit de glace grattée avec son couteau, l'alluma. Aucune lueur ne transpira, ce qui lui permit de rejoindre sa cachette. La chaleur de la flamme allait peu à peu faire fondre cette couche de glace, et de sa draisine le policier découvrirait cette lumière et devrait réagir. Soit il préviendrait ses collègues avant de sortir du véhicule, soit l'un de ceux qui surveillaient Movane le ferait à sa place. Mais l'un ou l'autre serait alors à sa portée.

La glace commença de fondre et de découvrir la flamme sous verre au bout d'une petite minute, mais dès lors le rond de lumière projeté ne pouvait échapper à cet observateur au chaud de son véhicule. Il y eut au moins quatre minutes d'incertitude et puis la porte du sas du wagon s'ouvrit. Césaire vit une ombre qui sautait au sol et approchait de la clôture de la ferme. Césaire s'était toujours demandé à quoi elle servait. Peut-être que le vieux Joyffert avait besoin d'elle pour se rassurer, pour empêcher les chiens sauvages d'approcher, voire les loups. Mais plus certainement pour tenir à distance les Roux, lorsqu'on connaissait le vieux grincheux du train de retraite.

L'homme venait à lui, pesamment engoncé dans sa combinaison d'uniforme, lourde et gênante aux entournures. Il portait un intégral, Césaire devrait en tenir compte.

Ses yeux habitués à l'obscurité lui permirent de prendre l'avantage. Le policier avançait droit vers la lampe à huile sans se méfier vraiment, et le coup de marteau qui fit voler en éclats le verre de sa visière le surprit totalement. Mais le même coup de marteau le frappa à la base du nez, et il tomba en avant comme une masse, le visage dans le froid mortel de la glace. Pour lui éviter de mourir, Césaire le retourna sur le dos, découvrit les menottes accrochées à sa ceinture avec son rayonnant. Il attacha une main à une cheville et emporta le laser.

Il approcha de la draisine dont le sas s'ouvrait sur une silhouette mal définie. Il pouvait nettement entendre le policier parler à son collègue à l'intérieur de la ferme, grâce à ses ouïes artificielles captant les sons, mais refoulant le froid.

— Mayfred n'est pas encore revenu d'examiner cette lumière. J'ai l'impression que c'est une lampe automatique.

L'autre dut lui donner une explication car il parut approuver.

— Une lampe qui s'allume quand un véhicule déclenche l'interrupteur placé sur la voie ? Donc notre suspect arriverait ? D'accord. Mais je vais quand même voir ce que fabrique Mayfred.

Il ne rejoignit jamais Mayfred. À deux mains Césaire le frappa de son marteau sur le sommet de l'intégral, sachant que ce casque résisterait, mais que la tête qu'il protégeait ne supporterait pas la violence du choc. L'homme serait assommé plus ou moins, mais réduit à l'impuissance le temps qu'il s'en occupe.

Une minute plus tard il gisait, entravé dans ses menottes, à l'intérieur de la draisine où le portatif et le poste du véhicule transmettaient l'inquiétude du dernier de l'équipe. Un certain Nelka qui s'époumonait dans des : « Ici Nelka, à toi Gorson ou à toi Mayfred. »

Portant l'intégral de Gorson, Césaire revint vers la barrière de la forme, poussa le portillon, avança vers le sas de la démarche lourde du premier flic qui en était sorti. L'autre, Nelka, apparaissait à moitié tourné vers le sas mais surveillant aussi Movane, toujours assise de profil dans son fauteuil. Pour qu'il s'en méfie autant, c'était que la jeune femme n'avait pas dû se laisser facilement appréhender et s'était défendue avec rage. Elle lui avait raconté ses aventures dans le désert de Gobi, et elle n'était pas une fragile créature, facile à impressionner ou à paralyser d'effroi.

— Hé, Gorson, que se passe-t-il ?

Césaire grogna. À ce moment-là Movane esquissa un mouvement et Nelka oublia son collègue pour lui lancer un ordre bref. Le coup de marteau atténué sur la nuque de ce dernier des trois, l'assomma net. Inquiet, Césaire se pencha sur lui, de crainte qu'il ne soit grièvement atteint.

Movane avait sur-le-champ compris que sous cet intégral, c'était Césaire qui revenait la chercher. Elle se leva et l'aida à tirer le corps inanimé de Nelka à l'intérieur.

— Il faut que j'aille chercher Gorson, sinon il va geler sur place. Sans peine il le ramena sur son épaule, le lascia glisser sur le plancher du wagon. Il les ligota l'un et l'autre avec des cordes en plus des menottes. Puis il alla chercher Mayfred dans la draisine de police. Tendait le rayonnant à Movane, il annonça qu'il allait chercher le lococar abandonné à plusieurs kilomètres.

— Nous le chargerons et quitterons définitivement cet endroit.

— Pourquoi ne pas prendre la draisine de ces flics ? fit-elle, peu soucieuse de rester seule durant une bonne heure, certainement.

— Leur priorité n'est qu'apparente. Si tu voles un de leurs véhicules, leur centrale peut le bloquer à distance.

Pourtant, lorsque Christo Jameson avait volé une draisine prioritaire, ils avaient pu rouler avec pendant plusieurs heures.

— Seuls les Aiguilleurs disposent de ce système, dit-il. Si tu ne te sens pas en sécurité, viens avec moi.

Elle se raidit, offensée.

— Non, je vais préparer l'essentiel de ce que nous emporterons.

— Des vivres en quantité, surtout.

CHAPITRE 22

Ann Suba avait entrepris ce voyage vers la Sibérie centrale, de méchante humeur. D'abord elle devait provisoirement abandonner son logement de luxe, ses fonctions ministérielles, tout ce personnel si empressé à la servir. Ensuite elle voyageait dans les pires conditions, secouée dans un tortillard d'un autre âge qui cheminait péniblement entre d'énormes falaises de glace, avec parfois l'éclaircie au sol d'une toundra dégagée, mais comme le lui expliqua le colonel Majahong, cette anomalie venait de l'enfouissement de déchets nucléaires encore actifs. Leur chaleur faisait fondre la glace en torrents énormes qui sortis de cette zone se figeaient peu à peu.

— Les fleuves ondulés, nous appelons ça.

Le colonel ne la quittait pas d'un pouce et lorsqu'elle s'enferma pour la nuit, elle crut qu'il allait l'accompagner. D'où sa constante mauvaise humeur que la finesse et l'abondance des repas ne parvenaient pas à réduire.

— Si nous avons un train ultra-rapide pour desservir cette région interdite, que croyez-vous qu'il arriverait ? tenta de lui expliquer le colonel. Nous verrions des hordes de colons embarquer pour s'installer dans les steppes du Sud, et notre centre de Toura serait aussitôt livré à la curiosité générale.

— Et Opérasque aurait connaissance de son existence.

Le colonel ne répondit pas. Lorsque ce faux tortillard s'engouffra dans un long tunnel rocheux, elle crut qu'il n'en sortirait jamais, mais il fit irruption dans un cirque également rocheux, au sein d'une montagne, et là s'élevaient des constructions en dur. Les principes de la CANYST s'y trouvaient donc bafoués, car on n'apercevait nulle part de wagons pour les installations professionnelles ou pour l'habitat. Le quai, où elle fut accueillie par un ensemble de scientifiques en combinaison orange, était à l'intérieur d'un hall immense, et tout de suite elle aperçut la carcasse rigide d'un dirigeable de plusieurs centaines de mètres de long. Elle en resta saisie, émue, et se rendit compte qu'elle négligeait la main tendue du directeur général de ce centre. Il en rit, flatté de la surprise de cette célèbre physicienne.

— Vous ne cachez pas votre admiration, dit-il, mais, vous savez, c'est une reconstitution avec les éléments de trois autres appareils en très mauvais état.

La visite se prolongea, mais elle en oubliait fatigue et surtout mauvaise humeur. Elle s'attarda dans l'atelier où l'on fabriquait, avec d'énormes

précautions, des filtres à hélium. Mais elle remarqua qu'on ne faisait que reproduire les mêmes modèles du début, alors que par exemple ceux du dirigeavion étaient de dimensions plus réduites et plus efficaces. Mais elle ne fit aucune observation, écoutant sans les interrompre ses différents interlocuteurs.

La surprise fut dans le dernier hall où elle découvrit un des hydravions construits jadis par les ateliers Kurts, à Lacustra City. Le nom du père de Kurty avait été donné à cette usine car il avait découvert, en Transeuropéenne, un ensemble d'appareils de la période préglaciaire, conservés de façon merveilleuse dans une résine inaltérable. Ils étaient en inclusion dans des cubes énormes et avaient ainsi franchi sans dommage les attaques des deux millénaires. On racontait que Kurts en avait pleuré, comme l'aurait fait l'archéologue mettant à jour la *Vénus de Milo*, aujourd'hui disparue d'ailleurs.

— Nous l'avons réparé, restauré, mais il ne vole pas pour l'instant, car ses moteurs sont excessivement bruyants et les nomades de ces régions seraient intrigués par les hurlements des réacteurs. D'autre part, il nous faudrait aménager un terrain et nous redoutons la curiosité puis les espions. La Panaméricaine dispose d'un service de renseignements très efficace, avec de nombreux agents et surtout d'énormes possibilités financières. Un nomade qui souhaite acheter quelques chameaux à fourrure serait capable de révéler ce qu'il a aperçu pour quelques dollars. Nos dirigeables, eux, nous permettent de quitter le sol dans le plus grand silence et lorsque nous mettons leurs moteurs en marche, les appareils sont le plus souvent perdus dans les nuées constantes du ciel. Si un vrombissement agace l'oreille d'un chamelier, il ne sait d'où il vient.

Ce fut le colonel Mahajong qui, sans même prendre de précautions, orienta la conversation vers le dirigeavion.

— Ce serait l'appareil idéal, dit-il avec enthousiasme. Et si voyageuse Suba acceptait d'étudier les plans que nous avons esquissés, nous en serions à la fois heureux et certainement humiliés, car ils sont approximatifs et vont à tous les coups vous amuser.

— Si j'ai bien compris, dit-elle sans sourire, cette fameuse forteresse géante ne serait autre qu'un nouveau dirigeavion. Et je suppose que vous le souhaiteriez encore plus grand, encore plus puissant, encore plus performant.

Ils n'osaient répondre, mais leurs yeux brillaient et ils hochaient la tête avec une grande révérence.

— Ce qui suppose des moteurs différents, une envergure différente, un dispositif dirigeable d'une grande ingéniosité. Celui du prototype donne parfois des ennuis. Il faut des révisions fréquentes pour le maintenir en état.

Enfin, il y a la question des filtres à hélium. Ceux que j'ai vus ne récupèrent que cinquante pour cent et peut-être même moins de ce gaz rare dans l'air. Si nous étions dans la chromosphère, autour du Soleil donc, il serait bien plus abondant. Mais notre atmosphère en est très pauvre et si vous n'en recueillez que quarante à cinquante pour cent, vous dépenserez une énergie telle que vous devrez surcharger vos appareils en réservoirs de carburant. C'est là surtout votre problème.

— Oui, voyageuse Suba, reconnut le colonel Mahajong, tandis que le directeur général abondait dans son sens par de petits coups de tête. Elle avait cru comprendre qu'il s'appelait Rikalov.

— Je sais comment fabriquer des filtres plus efficaces et moins gloutons d'énergie, mais le brevet ne m'appartient que pour une part depuis que nous avons conclu un accord de partenariat avec les actionnaires de Lacustra City, puis par la suite avec ceux des Kerguelen.

— Mais je croyais que c'était votre groupe de Rénovateurs du Soleil isolé dans la banquise du Pacifique qui avait construit le premier filtre, après autopsie d'une baleine ? fit Rikalov.

— Exact, mais ensuite les circonstances ont voulu que je construise le premier et, pour l'instant le seul dirigeavion, en compagnie de Liensun Rag, de son père et de quelques autres partenaires.

— Le professeur Charlster aussi ?

Le directeur général comprit que ce n'était pas le nom à citer en présence de cette voyageuse.

— Tout ce que je pourrai faire pour vous sera de vous donner quelques conseils pour les filtres destinés aux dirigeables.

— Mais, supplia Rikalov, vous jetterez bien un œil indulgent sur nos esquisses de plans ?

Elle ne répondit pas, se dirigea vers la suite des installations et ils suivirent en se regardant, perplexes. Le colonel se demandait si le président Tharbin pourrait obtenir de cette femme ce qu'elle paraissait bien décidée à leur refuser. Ces histoires de brevets détenus par plusieurs personnes lui paraissaient absurdes. Cette femme était maintenant ministre dans la Compagnie du Consortium des Bonzes, et si elle voulait conforter son adhésion à cette Compagnie et son patriotisme, elle devait faire abstraction de ces scrupules ridicules.

Le reste de la soirée, on évita soigneusement toute conversation sur le sujet, espérant que la nuit porterait conseil à cette femme intransigeante. De

son côté, Ann Suba se posait la question de savoir si elle pouvait accepter d'oublier ses anciens amis de Lacustra City et des Kerguelen pour satisfaire Tharbin et sa clique. Il y avait aussi l'ingénieur Pavakov, président de Tcherskicie, qui lui avait proposé la direction d'ateliers similaires, mais sans lui offrir un poste politique. Celui de secrétaire d'État à la Recherche scientifique la flattait énormément. Jamais Charlster n'avait accédé à de telles fonctions, ni cette petite chipie de Louri Finister. Celle-là, elle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir supplantée à la direction du train-observatoire de NPST.

CHAPITRE 23

Lorsqu'elle l'appela, Adrian Malvic prit tout de suite la communication et confirma qu'effectivement Lien Rag faisait route vers le nord Atlantique, et qu'il avait été question de Lascasas dans la conversation orageuse qu'il avait eue avec Vorgine, dans le salon d'honneur de l'aéroport. Songe estima qu'avec ce que lui avait raconté Long Kit, elle pouvait effectuer des recoupements significatifs.

Elle avait accompagné le capitaine du *Fjord* dans sa cabine, et après une étreinte aussi brève qu'intense, avait décidé de lui trouver un acquéreur pour son latex. Elle toucherait ses dix pour cent et disposerait ainsi d'une somme importante. Elle avait d'abord songé se cacher à bord de ce rafiot invraisemblable, mais lorsqu'elle appela Adrian depuis la cafétéria où elle avait retrouvé Long Kit le même matin, elle aperçut les glisseurs de police qui se précipitaient vers le quai où était amarré le *Fjord*. Elle comprit que sa nouvelle planque était découverte. Elle rappela Adrian pour lui demander de la rejoindre chez lui.

— Mais j'y suis déjà, gémit-il, à t'attendre. Pourquoi es-tu en retard ?

— J'arrive.

Songe avait oublié qu'elle avait promis de le rejoindre dans son compartiment pourri. L'odeur de nourriture, surtout celle du poisson frit, y était telle qu'elle appréhendait d'y séjourner, mais personne, du moins pas avant quelque temps, ne songerait qu'elle se cachait là-bas.

Non sans rechigner un peu, elle accorda à ce garçon handicapé ce qu'il désirait, mais comme il était infatigable, elle s'endormit au cours de cette joute.

Au réveil, elle réalisa qu'elle était en possession d'une information explosive, mais qu'elle ne savait pas comment l'exploiter. Il lui fallait pour le moins entrer en liaison avec Mataxa, et c'était pratiquement impossible. Elle essaya de tâter la bonne volonté d'Adrian, mais ce dernier se montra peu compréhensif.

— Téléphoner en Patagonie orientale depuis mon travail ? Tu es folle. L'ordinateur enregistre toutes les communications extérieures et je devrais rendre des comptes.

Il se préparait, d'ailleurs, car il voulait faire acte de présence dans les deux dernières heures de son service. Il avait préféré ne pas demander de congé, ayant simplement dit qu'il devait aller chez le dentiste.

— Attends, dit-elle. Tu ne connais personne de la légation de la Patagonie occidentale ?

Il la regarda avec suspicion, se demandant ce qu'elle mijotait. Il n'avait pas encore vraiment réfléchi aux renseignements qu'il avait récoltés pour elle, parce qu'il redoutait de découvrir qu'elle le manipulait et l'engageait dans une machination dangereuse. Il avait entendu dire qu'elle était la reine des embrouilles, et qu'elle profitait de sa beauté et de son culot monstre pour embobiner les gens, et surtout les hommes trop fascinés par sa silhouette. Il savait qu'il n'avait aucune illusion à se faire, il était laid et encombré d'une claudication accentuée.

— Non, je ne connais personne, fit-il, sur la défensive.

— Tu ne sors jamais dans les bars, tu ne t'amuses pas ?

Il fréquentait le *Coco Paradise*, avoua-t-il.

— Mais c'est un bordel, fit-elle émoustillée.

— J'y ai rencontré un secrétaire, Igor Poulain. Il s'occupe des relations culturelles.

— Et le *Coco Paradise* est l'endroit idéal pour ça ? fit-elle en pouffant.

— Il doit partir en congé et rejoindre Punta Arenas prochainement, avec un vol en 520. Il ne pourra rien pour toi.

— Dommage, fit-elle, mais elle avait le nom d'un homme amateur de filles de bordel. Elle pensait avoir toutes ses chances.

— On se voit aussi au *Delphin's Bar* pour jouer au poker. Je devais y aller ce soir, mais bien sûr je préfère rester avec toi.

— Comme c'est gentil ! s'exclama-t-elle, faussement ravie.

CHAPITRE 24

Lorsque Fleur revint auprès de Kurty, il l'accueillit d'un sourire méprisant. Elle venait de raccompagner leurs visiteurs, fort déçus par l'attitude et le refus de Kurty.

— Il est parti ce bel homme ? Cet Herlion qui joue les Apollon en se baladant à poil. Crois-tu que je n'aie pas remarqué ton manège ? Tu faisais semblant de baisser les yeux, mais en réalité tu le regardais à la dérobée. Tu paraissais intéressée par son sexe, et j'avais l'impression que tu souhaitais que ton regard brûlant le fasse réagir.

— Tu délirés complètement. Tu es jaloux et je comprends enfin pourquoi tu refuses de les aider. Si je le regardais, c'était parce que tu me mettais mal à l'aise, avec tes réponses désagréables et ton refus final d'intervenir pour libérer les solinas du vivier, sous prétexte que tu ne veux pas d'histoires avec l'EEC des Kalami. Mais quand tu joues les matamores devant Vinh Station et que tu exiges qu'on te couvre de petits morceaux de papier, comme un grand vainqueur est couvert de pétales de fleurs, tu ne te souviens pas de l'EEC. C'était tellement nul d'exiger de ces pauvres filles épuisées par le travail, couvertes de graisse de baleine, qu'elles participent à ton triomphe minable.

Ce fut le moment, le plus mal choisi, où Mylord estima pertinent d'intervenir.

— Vous avez parfaitement raison, voyageuse Rag, car notre cher disparu, votre père, voyageur Kurty, entretenait des relations amicales avec les Hommes-Jonas et n'a-t-il pas combattu ce cruel dictateur de la Guilde des...

Kurty lui avait coupé la parole. Mais Fleur persista :

— Si je ne parviens pas à te convaincre de les aider, je te quitterai, dit-elle.

— Éternelle rengaine. Chantage et le reste.

— Ils se demandent d'où vient le plancton très fourni en krill. Je les accompagnerai en Antarctique afin d'essayer de voir si l'EEC n'a pas organisé, là-bas, des stations de récolte de cette nourriture, pour la transporter ensuite à l'entrée de la nasse du vivier. Je ne te comprends plus. Tu fus un capitaine extraordinaire, capable de mater tout un équipage de forbans, tu affrontas la Ceinture de Feu, le Chenal Noir, tu acceptas un long hivernage dans la mer de Béring, tu te résignas à voir ton cher baleinier chargé sur des

wagons pour traverser le même Chenal Noir, et puis ? Tu avais ce rêve insensé de renflouer la Locomotive pirate de ton père, celle qui dans cette région du monde était devenue la Locomotive-dieu. Maintenant que tu as réussi, que tu en es le maître unique, tu ne sais que faire sinon te comporter comme un stupide petit seigneur de la guerre aux objectifs ridicules, des victoires qui le sont encore plus. Tu n'oses affronter vraiment l'EEC, alors que tu sais parfaitement que cette Compagnie n'est que l'émanation secrète de la Caste des Aiguilleurs du Sud, ceux que Lascasas transforme en véritables fanatiques. Tu prends prétexte de ce désaccord entre mon père et toi au sujet de la *Salamandre*, pour te complaire dans une hargne qui peu à peu se transforme en amertume. Tu ne cesses de vitupérer contre Lien Rag, contre ses alliés et amis, et enfin contre sa fille.

Là-dessus elle le quitta et alla s'enfermer dans une autre partie de la Locomotive. Sur les écrans il pouvait voir les Hommes-Jonas disparaître dans l'immense corps de leur solinas, et celle-ci s'éleva lentement dans les airs, jusqu'à une centaine de mètres au-dessus de la banquise et s'éloigna vers l'est, vers le golfe du Tonkin.

— Nous attendons vos ordres, fit Mylord, revenu à la vie.

— On continue droit devant.

— L'Homme-Jonas a parlé d'une mer intérieure qui interrompt le réseau.

— Droit devant, hurla Kurty.

Il quitta le poste de pilotage pour aller boire un verre de vodka pure, mais il en jeta la moitié dans l'évier de la cuisine, abandonna le verre et se dirigea vers le mausolée interne où reposait le corps embaumé de son père. Il savait qu'il devrait le placer en inclusion dans une sorte de cercueil en résine, mais ne pouvait s'y résoudre. Il se pencha vers le visage que la mort n'avait pas dépouillé de son expression sévère.

— Je ne sais pas grand-chose de moi, ni de mes origines, ni de ma mère qui appartenait à un peuple de sylphides, du moins c'était la définition que tu m'en donnais. Tu disais que ma mère était une fille gracieuse et éthérée, parfois insaisissable, mystérieuse, disparaissant de longues périodes. Un jour elle n'est plus revenue et tu as pensé qu'elle était morte. Et les siens ont péri dans la catastrophe finale où le Bulb s'est englouti dans l'océan Pacifique, là où ses fonds sont les plus insondables. Tu ne m'as rien laissé, même pas cette créature mi-chèvre mi-femme qui m'éleva et m'accompagna de ses gémissements bêlants une partie de mon enfance. Tu me confias à tes amis et j'eus plusieurs pères, un frère, Gdami, plusieurs mères aussi : Jael, Farnelle. D'elle-même cette locomotive alla se jeter dans la mer pour effacer toutes traces de son existence.

Il se redressa, regarda autour de lui d'un air soupçonneux.

— Il m'arrive de me dire que tu n'es peut-être pas vraiment mort, que ton âme s'est réfugiée quelque part dans cette monstruosité à la fois mécanique et électronique, faisant appel à des techniques que j'ignore. Oui, il est peut-être possible que ton esprit ait pu s'insérer quelque part dans un programme inconnu, d'où tu peux toujours régner en autocrate comme par le passé. Lorsque Mylord se permet de prendre la parole en certaines circonstances pour me faire des remarques désagréables, j'ai toujours l'impression que c'est toi qui me morigènes et m'indiques ce que je dois faire, me rappelles que je dois me référer au passé, à toutes les conventions que tu as établies dans ce domaine qui fut le tien une grande partie de ta vie. Je n'ai jamais compris pourquoi tu avais choisi de l'abandonner fort longtemps, pour sauver ton ami Lien Rag et fuir la Terre avec lui, pour rejoindre cet animal de l'espace devenu le satellite de la Terre. Peut-être avais-tu l'ambition d'en devenir le maître absolu. Peut-être que cette locomotive, aussi puissante qu'elle fût, ne te suffisait plus pour entreprendre de dominer le monde, et que la perspective de te servir du Bulb afin d'y parvenir t'a séduit. Le sauvetage de Lien n'a-t-il été qu'un prétexte, en quelque sorte ?

Il s'éloigna du corps pour s'appuyer contre la porte, en continuant de regarder autour de lui, de plus en plus inquiet, certain d'avoir frôlé une énigme dangereuse.

— Oui, tu rôdes encore dans cette machine, tu hantes chaque circuit, chaque logiciel, chaque décision porte ton empreinte. Tu dois t'amuser follement de voir que je ne parviens pas à t'égaler, parce que je n'ai pas ce qui te guidait, ton ambition démesurée soutenue par une cruauté impitoyable. Je suis médiocre dans ce domaine.

Il entrouvrit la porte, sortit du mausolée tel un voleur terrifié.

Lorsqu'il revint dans le poste de pilotage, la Locomotive filait vers l'est à vitesse modérée, tous les capteurs étant sur le qui-vive. Mylord se permit de lui donner quelques indications qu'il accueillit en silence. Un jour, pensait-il, un jour il se mettrait à étudier les schémas de tous les réseaux électroniques et informatiques de la Locomotive, et si l'esprit de son père les hantait, il finirait bien par le dénicher. Oui, mais que ferait-il alors ?

Il avait lu un jour un commentaire quelque peu freudien qui assurait qu'il fallait « tuer le père », pour survivre soi-même et acquérir une maturité, sinon l'enfance qui perdurait empêchait cette évolution. Il n'avait pas très bien compris ce passage-là, et d'ailleurs il se moquait de ces balivernes qui étaient plus ou moins regroupées sous le terme de psychanalyse.

— Voyageuse Fleur a demandé que l'on stoppe à la prochaine station en X

que nous atteindrons dans une demi-heure. Elle a préparé un bagage léger et a décidé d'y descendre pour y attendre un train express.

Il ne fit aucun commentaire. Il savait que s'il la laissait partir, il risquait fort de ne plus jamais la revoir, mais se sentait dans l'incapacité de lui demander de rester auprès de lui. Depuis sa première plongée dans la mer pour découvrir la Locomotive-dieu, il avait conscience qu'ils menaient l'un et l'autre des vies parallèles.

CHAPITRE 25

La vie dans le train-observatoire entretenait un régime ralenti en attente des futures décisions du pouvoir central, en l'occurrence d'Opérasque. Ce dernier était toujours éloigné de Salt Lake Station, parti pour un mystérieux voyage dont on commençait de recevoir des rumeurs contradictoires. Certaines informations non officielles, captées sur les réseaux interactifs, affirmaient que le nouveau président voulait rencontrer Tharbin dans le plus grand secret. D'autres, au contraire, racontaient qu'Opérasque souhaitait se rapprocher de l'hémisphère Sud, et que dans cette intention il avait demandé une entrevue avec des dirigeants de là-bas, ceux des Patagonie et aussi des Kerguelen. Et le nom de Lien Rag apparaissait comme celui du seul homme assez réputé pour représenter cette partie de la Terre. Opérasque avait tenu au secret, car pour ce faire il devait utiliser un moyen de transport prohibé par la CANYST. C'était soit un bateau, soit un hydravion ou un dirigeable.

— C'est complètement farfelu, disait Roggery, lors de leur réunion quotidienne sur la décision à prendre pour le programme futur. Ils l'enverraient à la Présidence qui à tous les coups le rejetterait en leur ordonnant de le modifier dans le sens de ses options politiques.

— Oui, c'est stupide d'imaginer Opérasque, Maître Suprême autoproclamé, voyageant dans des conditions formellement interdites, pour rejoindre Lien Rag par exemple. Ce dernier est certainement un type célèbre à juste titre, mais pour Opérasque ce n'est premièrement pas un Aiguilleur et ensuite c'est le président d'un tout petit pays. On dit même qu'il ne serait plus président, mais ce n'est pas confirmé.

— Il y a d'autres bruits moins fréquents qui racontent qu'Opérasque voyage vers le Sud, sur une banquise récente qui recouvrirait l'Atlantique jusqu'à l'équateur. Et là il aurait rendez-vous avec cet autre Grand Maître qui durant tout le réchauffement s'est retrouvé isolé dans le Sud, à cause de la Ceinture de Feu infranchissable. Il s'agit de ce Lascasas, dont certains se rappellent qu'il fut le concurrent d'Opérasque dans le temps. Ce Grand Maître aurait réorganisé la Caste dans les hauteurs de la cordillère des Andes où le réchauffement n'a pas eu trop d'impacts.

— Il me semble que dans le temps on disait Lascases ? Aurait-il transformé son nom véritable en Lascasas, pour laisser entendre qu'il était originaire de ces pays du Sud ? demanda quelqu'un.

Le programme le plus défendu par la majorité consistait à reprendre les destructions des plaques de glace, pour augmenter encore la température moyenne ainsi que la luminosité. Selon les derniers calculs, on pourrait atteindre les moins dix et une durée de jour proche des huit heures en hiver, peut-être douze en été.

— Opérasque n'acceptera jamais. La Caste a besoin d'un moins vingt et six heures de lumière pour prospérer. Il faut que les gens aient froid et peur des ténèbres, pour accepter de vivre dans des convois qui même fixes ne représentent quand même pas un idéal de bonheur. Échapper à la Caste, c'est pouvoir utiliser d'autres moyens de transport, certes, mais aussi habiter dans des maisons.

Ce mot avait longtemps figuré sur les listes de noms interdits, au même titre que soleil, ciel, nuage, étoile, etc. Un mot autrefois banal et qui gardait toute son aura de vie heureuse.

— Quand j'étais petite fille, raconta Jane Marwell, mon père avait retrouvé par le plus grand des hasards, chez un brocanteur, un petit livre illustré pour enfants. Il s'agissait d'une histoire très simple d'un petit lapin qui perd le chemin de sa maison. Vous rendez-vous compte, sachant à peine lire voilà que je me heurtais à deux appellations bizarres. Le mot lapin avec dessin à l'appui. C'est comme le mot poisson, on en mange sans avoir jamais vu un lapin ou un poisson. Mais le plus mystérieux, c'était maison. Et quand j'ai demandé à ma mère ce que maison signifiait, elle m'a arraché le livre des mains et voulut le jeter. Mon père est intervenu. Il était moins effrayé, mais tout de même il m'a fait jurer de ne jamais laisser échapper ce mot et l'explication qu'il m'en donna.

Un soir où Louria déjà couchée attendait qu'Harold la rejoigne, il ne vint pas. Elle appela sa cabine, mais il ne s'y trouvait pas. Elle se rhabilla, fit le tour de la cafétéria encore ouverte, du restaurant gastronomique et du bar qui fermait assez tard. Harold n'était nulle part et elle ne savait que faire. Demander au service de Sécurité de le rechercher lui paraissait prématuré, et surtout humiliant pour un garçon de son âge. Elle passerait pour une maîtresse jalouse et soupçonneuse.

Le lendemain, Roggery demanda à lui parler, un quart d'heure avant la réunion habituelle. Elle ne pensait pas qu'il s'agissait d'Harold toujours introuvable. Elle s'était rendue dans sa cabine, avait remarqué qu'il manquait quelques vêtements, mais qu'il avait laissé tout le reste, dont son ordinateur portable qu'il n'abandonnerait jamais.

— Voilà, dit-il, embarrassé, je suis chargé d'un message par Harold Kowning. Il vous demande de ne pas vous inquiéter, dit qu'il reviendra rapidement demain ou après-demain.

Elle le regarda avec une telle intensité qu'il détourna ses yeux.

— Son père l'attendait à côté des vieux igloos du centre météorologique.

— Son père ?

— Venu en traîneau à chiens. Harold l'a rejoint, est resté une heure à discuter avec lui, puis m'a laissé ce message.

— Ne pouviez-vous me le remettre hier ? J'ai attendu toute la nuit.

— Il m'avait demandé d'attendre ce matin, répondit Roggerly ennuyé, et j'ai observé sa volonté. Je suis désolé que vous vous soyez inquiétée, mais c'est tout ce que je sais.

Edgon venu en traîneau à chiens ? Mais d'où sortait-il et comment avait-il pu se procurer un tel attelage dont l'usage était sévèrement contrôlé. Les Inuits avaient l'autorisation de les utiliser, à condition de ne jamais approcher d'une station importante avec leurs chiens et leurs traîneaux. Ils devaient s'en servir pour la chasse et pour leurs échanges entre les tribus. Mais c'était une décision d'une grande hypocrisie car, au besoin, on savait que la Sécurité des Aiguilleurs utilisait ce moyen de transport, et que certains Inuits appartenaient à leur service secret, justement à cause de cette mobilité. De plus, lorsque les corps constitués du trafic ferroviaire décidaient la création d'une nouvelle ligne, les Inuits étaient chargés des repérages puis du piquetage.

— Vous ignorez tout de leur destination ? Ne me dites pas que lorsque Harold vous a laissé ce message, en précisant que son père l'attendait du côté des anciens igloos, vous n'avez pas eu la curiosité de regarder vers là-bas ?

— D'accord, j'ai vu le traîneau filer et disparaître à la tombée du jour, c'est tout.

Peu après Louria quittait le train-observatoire pour se diriger vers les fameux igloos. C'était là qu'on avait découvert la puissante source d'énergie électrique que Charlster et ses complices utilisaient pour alimenter clandestinement différentes installations. Depuis, Louria avait détourné ce courant pour le train-observatoire et pour pouvoir détruire les plaques de glace, sans court-circuiter les centrales nucléaires du Cercle polaire.

Elle découvrit les traces parallèles des patins articulés et celles des pattes de chiens protégées par des chaussons en cuir, mais ce fut tout. Elle alla voir le chef de la tribu qui vivait à côté et remplissait certaines missions, mais il était parti pour plusieurs jours chasser le phoque.

Harold ne rentra que le surlendemain et lui apparut assez fatigué. Il regagnait sa cabine comme si de rien n'était, et elle le retrouva alors qu'il

sortait de la douche.

— Tu as fait un bon voyage ? demanda-t-elle froidement.

— Non. C'était dur et mon père ne maîtrise pas bien son attelage. Il s'est installé dans une station abandonnée sur la ligne du pôle, et avait besoin de mon aide. C'est une bonne cachette pour peu qu'on l'améliore, et si je suis menacé je le rejoindrai assez facilement.

— À pied ?

— Non, par l'express, et puis il viendra me chercher à un arrêt automatique.

CHAPITRE 26

Le deuxième jour d'attente, il commença de neiger et ce phénomène, pratiquement inconnu dans les régions plus australes, effraya l'équipage. Farnelle et Danglov eurent fort à faire pour le rassurer. Jdriège, lui aussi, n'avait vu de la neige qu'une seule fois, lorsqu'il avait approché la Ceinture de Feu, en suivant le Chenal Noir.

Bientôt le pont du baleinier fut recouvert par une forte couche, mais Lien Rag se réjouissait de ce que la visibilité fût aussi faible. Personne ne pourrait apercevoir le dirigeavion et le *Dragon* côte à côte.

Lorsqu'ils se réunissaient ou partageaient le repas, ils se demandaient si le cargo chinois continuait de remonter le grand fleuve, ou bien s'il revenait avec Lascasas à son bord. Les détecteurs n'enregistraient ni les émissions radio ni les ultrasons de la coque.

— Lorsque nous recevrons ces signaux, nous devons être prêts, disait Danglov, car le *Tzingtao* sera à trois heures de nous, quatre maximum.

La neige tomba encore toute la nuit puis s'arrêta au petit matin, et un froid assez vif en gela la couche sur les superstructures du baleinier. L'équipage eut de quoi s'occuper, mais dut s'interrompre lorsque l'alerte fut donnée. Le Chinois revenait, redescendant le courant.

Lien Rag fut prévenu à bord du dirigeavion et le décollage fut décidé pour une heure plus tard. Le plafond étant assez bas, l'appareil pourrait facilement se dissimuler, mais ses moteurs seraient certainement détectés.

— Le cargo est assez bruyant, lui-même, fit remarquer Keverny, possible que nous ne soyons pas repérés.

Ils reçurent un premier écho radar alors que le *Tzingtao* se trouvait en amont, à une trentaine de kilomètres. Lien Rag décida de s'éloigner au maximum du fleuve, en effectuant une grande boucle qui les amènerait beaucoup plus en amont et à l'arrière du cargo.

— Nous passerons en structure dirigeable et si le vent le permet, nous nous laisserons dériver. Nous pourrons avoir une idée de cette petite armada qui accompagnera éventuellement Lascasas. Mais elle ne pourra pas sortir du fleuve s'il s'agit d'embarcations légères.

— Si vraiment elles renoncent à prolonger cette protection, nous ferions mieux d'attaquer en pleine mer, proposa Keverny. Vous tenez spécialement à ce que ce soit sur le fleuve ?

— Je n'imaginai pas celui-ci aussi vaste qu'une mer. Je pense que nous attendrons effectivement le large. Mais si nous prévenons le baleinier, notre émission radio sera repérée. Lascasas ne s'est pas embarqué sans un certain matériel d'écoute. On le décrit comme quelqu'un d'extrêmement méfiant.

— Personne ne l'a jamais vu et je suis certain que Léonora Cabana, complice occulte de la Caste, ne l'a jamais rencontré, fit Keverny.

Lien Rag releva une certaine inquiétude dans cette réflexion, comme si son chef pilote redoutait un fiasco.

— Voulez-vous dire que Lascasas n'existerait pas, qu'il s'agit d'une invention de la Caste ou encore d'un mythe répandu dans l'hémisphère Sud pour terroriser les populations ?

— Je ne sais pas, mais je dois vous dire que cette opération, je ne la sens pas du tout. J'ai souvent participé avec vous à des aventures difficiles mais j'avais toujours pleinement confiance. Aujourd'hui ce n'est pas le cas.

— Dans ce cas, il fallait refuser d'embarquer avec nous et vous auriez dû laisser le commandement à Gislake.

Ce dernier, installé au siège de copilote, soupira :

— Je suis désolé, président, mais moi-même je ne suis pas pleinement optimiste. Vous pouvez toujours me dire que la réputation de ce Lascasas est si effroyable que je me laisse suggestionner, mais c'est ainsi.

L'écho radar situait maintenant le cargo sur leur droite, tandis qu'ils effectuaient ce vol semi-circulaire, pour se retrouver en amont et derrière le bateau qui paraissait descendre le fleuve à la vitesse régulière de huit nœuds environ.

— Il pourrait aller encore plus vite grâce au courant, mais mille dangers le menacent, depuis les blocs de glace jusqu'aux troncs d'arbres et tous ces déchets que les eaux roulent, disait Keverny. Je me demande si une de ces lanchas que nous avons attaquées dans la mer de Ross pourrait naviguer sur des eaux aussi furieuses.

— Voulez-vous dire qu'il n'y aurait pas d'armada ?

Parce que Lascasas ne pouvait trouver de bateaux assez solides pour affronter ce fleuve ?

— Exactement, et cette constatation me redonne un peu plus de moral.

— Lorsque nous serons dans son sillage, nous pourrons alors évaluer nos chances de réussite. Si nous décidons d'attaquer en pleine mer, nous prendrons le risque de prévenir le baleinier par radio, même si notre émission est captée. Sinon ce sera dans le fleuve. Et dans environ une heure.

Le dirigeavion naviguait à vue, au-dessus de cette forêt vierge que le refroidissement, élevé à cette hauteur, commençait de détruire. On apercevait des ruisseaux qui brillaient, recouverts d'une couche épaisse de glace.

Keverny effectua un dernier virage, pour se retrouver à l'aplomb de l'Amazone et de ses eaux presque noires et furieuses que chevauchaient de mini-icebergs. L'appareil remonta ensuite se mettre à l'abri des premières nuées et des glaçons tintèrent contre les ailes, tandis que la structure dirigeable se déployait.

CHAPITRE 27

Fou de joie, l'amiral Kinnjone allait de l'un à l'autre, tapant sur les épaules, distribuant des cigares que personne ne pourrait fumer durant le service, mais au repos, à condition d'aérer le compartiment spécialement réservé aux fumeurs. Il promettait aussi pour bientôt une distribution de vodka.

Christo Jameson avait rejoint la petite escadre au moment où celle-ci atteignait la pointe Sud-Est de l'ancienne Floride, et qu'émerveillé le Vieux découvrait avoir vu juste, les banquises qui couronnaient les îles des Bahamas ayant fini par rejoindre les glaces de l'inlandsis de cette péninsule avançant fortement dans l'océan.

— Tu vois, mon garçon, que j'ai encore des ressources. Si je ne m'étais pas souvenu de cette vieille carte qui fait partie de mes collections, je me serais résigné à renoncer, mais nous allons pouvoir progresser jusqu'à proximité de cette foutue banquise, où ce cinglé d'Opérasque se prépare à recevoir son vieil ennemi Lascasas. Ils vont se couvrir d'éloges, rire ensemble mais auront une furieuse envie de se mordre, tu peux m'en croire.

Christo Jameson, qui venait d'examiner cette fameuse carte, restait perplexe. Il aurait bien aimé faire remarquer à l'amiral que la dernière île des Bahamas, un îlot, se trouvait encore à bonne distance de la nouvelle banquise Atlantique, et que les différentes branches du Gulf Stream ne laissaient aucune chance à une éventuelle jonction. Il préférait laisser faire son chef qui finirait par atteindre l'océan sans même avoir la chance d'apercevoir cette banquise à l'horizon.

Le vice-amiral Sommer, resté auprès de la III^e Flotte, transmettait à son supérieur tous les messages qui lui étaient destinés et la plupart étaient comminatoires. L'amirauté le priait de faire conduire le capitaine de vaisseau Christo Jameson, sous bonne garde, jusqu'à Salt Lake Station, où il serait remis à la Sécurité chargée d'enquêter sur les Aliens et leurs complices. Mais l'amirauté s'adressait directement à lui pour lui ordonner de cesser l'exploration de la côte Atlantique et de retourner à son quartier général provisoire, au centre de la Panaméricaine. Kinnjone faisait la sourde oreille, ou bien répondait brièvement qu'étant en mission secrète, il ne pouvait exécuter les ordres reçus.

— Le gang d'Opérasque s'inquiète, craint que je ne puisse intervenir dans

cette rencontre méprisable. Et c'est bien ce que je compte faire, disait-il un soir à Jameson.

Le petit convoi réduit à un aviso était arrêté, les données fournies par l'analyseur de continuité et par les différents capteurs laissant de grandes interrogations sur la solidité de la banquise, entre les îles de l'archipel des Bahamas. Et malgré son obstination à vouloir contrer Opérasque, le vieil amiral ne voulait pas faire prendre de risques à ses hommes. Ils attendraient le jour pour reprendre une lente progression, à toute petite allure.

— Sir, répondit Jameson, notre intervention n'apparaîtra-t-elle pas comme dérisoire ? Car si nous réussissons à traverser le Gulf Stream, nous arriverons dans cette banquise Atlantique avec un aviso, alors que l'amiral Randwell, chargé de la sécurité d'Opérasque, se trouve sur place avec une partie de sa flotte, ce qui suppose la présence de grosses unités.

— Nous ouvrons le passage, assurons notre voie et le reste de cette expédition nous rejoindra. Je ne compte pas attaquer stupidement Randwell, mais je veux foutre la trouille à Lascasas, l'accueillir de façon à ce qu'il n'ait plus qu'une envie, repartir au plus vite en oubliant même d'aller serrer la main de son vieux copain et ennemi mortel.

Au petit matin, la situation n'avait guère évolué et les paramètres restaient toujours aussi incertains. L'aviso progressa de deux kilomètres, mais de son poste de pilotage étroit, le pilote pouvait découvrir les fissures que le poids de son bâtiment créait, et qui s'échappaient des rails de résine en s'élargissant plus loin en crevasses. Les audiophones répercutaient les craquements de la glace et le petit équipage commençait de craindre le pire.

— Sir, dit Jameson à son chef, nous devons reculer. Il serait fou d'aller plus loin.

— Bien, reconnut Kinnjone, mais laissez-moi ici. Je vais me munir d'un sondeur électronique et me rendre compte sur quelques distances. Vous prenez le commandement, Christo.

— Sir, je vous accompagne.

— Non, reculez et dès que vous rejoindrez une base solide, attendez-moi. Je suis excellent marcheur, même sur la glace.

— Celle-ci est tourmentée, Sir, notre lame a du mal à la raboter pour la dépose des rails.

— Ne vous inquiétez pas.

Depuis le petit poste de pilotage, Jameson regarda s'éloigner la silhouette

de l'amiral, avant d'ordonner le recul à vitesse lente. Bientôt Kinnjone disparut dans cette sorte de brume qui s'échappait des crevasses de la banquise, due au courant chaud du Gulf Stream.

— Sir, notre cher amiral risque de ne jamais revenir et nous ne pourrons même pas partir à sa recherche.

— Je sais, mais c'est sa volonté.

— Nous sommes encore à deux, trois cents kilomètres de cette nouvelle banquise, et nous savions tous que jamais nous ne pourrions la rejoindre, même en venant jusqu'ici. La température n'est pas assez froide pour que la mer se gèle vite. La glace frange les bordures, les côtes, les arêtes des banquises, mais avec difficulté.

Lorsque les capteurs le jugèrent bon, l'avisos s'immobilisa et Jameson demanda que l'on vérifie souvent la continuité de cette ligne unique, interrompue quand l'amiral avait décidé de continuer à pied.

— Pour l'instant les rails ne bougent pas, il n'y a ni distorsions ni affaissements.

Kinnjone avait emporté une radio et un sondeur pour vérifier l'épaisseur de cette banquise douteuse. Il donna de ses nouvelles au bout d'une heure, assura qu'il trouvait la bonne épaisseur et qu'un contre-torpilleur aurait pu s'y risquer.

— Aussi loin que je puisse regarder, la banquise continue, alors que le dernier îlot des Bahamas est loin derrière. Si cette glace franchit le Gulf Stream, nous avons quelque chance de trouver au-delà de son lit une bonne et franche banquise. L'ennui ce sont ces vapeurs qui montent et forment un brouillard désagréable. Tiède.

L'amiral pouvait-il s'égarer et faire le pas fatal qui le ferait plonger dans l'eau, engoncé dans sa combinaison isotherme ? Pourrait-il flotter suffisamment longtemps pour qu'ils se portent à son secours ?

Un message arriva, toujours de l'amirauté, et Jameson se demandait comment les ondes radio pouvaient les atteindre. Bien entendu, le reste de cette petite escadre stationnée tout au début de l'archipel retransmettait ces textes, mais comment pouvaient-ils atteindre ce relais ?

Il en parla au jeune radio qui y avait songé, car il tenait sa réponse prête.

— Je pense que le vice-amiral Sommer a décidé d'envoyer un ou plusieurs bâtiments sur notre trace, pour pouvoir rester en contact avec nous et établir un relais.

— Bien sûr, fit Jameson, je n’y avais pas réfléchi.

Le vice-amiral n’avait pas pris cette décision dans une intention louable, mais seulement pour harceler son chef avec tous ces messages lancés à la chaîne par l’amirauté. S’il avait été moins idiot, il aurait su depuis longtemps que celui qui réussirait à faire revenir Kinnjone sur ses décisions n’était pas encore né, et ne naîtrait certainement jamais.

— Sir, lui dit le radio, qui s’occupait aussi du vérificateur de continuité et des autres capteurs, les rails que nous venons d’abandonner commencent de bouger, et en cet instant serions-nous restés que nous serions coincés dans une cuvette en formation. Je n’ai pas d’image sous les yeux, mais rien qu’au diagramme je peux dire que nous nous enfoncerions de soixante centimètres, et que la banquise va finir par crever à cet endroit précis. Attendez, je l’imprime et vous le présente.

Jameson frissonna quand il reçut le schéma. L’embryon de banquise, qui faisait illusion en direction de l’est, commençait de faiblir et risquait de disparaître en quelques jours, voire quelques heures.

— Essayez d’obtenir l’amiral.

Kinnjone ne répondait pas.

CHAPITRE 28

— Je respecte vos scrupules, Ann, le colonel Majahong m'en a déjà fait part, mais nous ne pouvons pour l'instant contacter les autres copropriétaires de ces brevets. Ils sont tous dans l'hémisphère Sud et nous n'avons pas les moyens de les rejoindre.

— Même avec l'un de vos dirigeables ?

— Ils sont tous plus ou moins en révision, soupira Tharbin.

Il ne l'avait pas convoquée à la Présidence, s'était déplacé jusqu'au ministère pour l'entretenir de son voyage à la base secrète de Toura, et sur ses intentions au sujet des filtres et d'un second modèle de dirigeavion.

— J'ai appris, dit-elle avec prudence, que voyageuse Songe avait profité d'un voyage en dirigeable pour démissionner de ses fonctions et rester aux Kerguelen.

Le visage de Tharbin resta impassible, même si en lui-même il bouillait de colère. Il n'avait jamais pardonné à Songe sa trahison et espérait qu'un jour il pourrait se venger d'elle. En même temps il regrettait cette femme à l'expérience sexuelle unique. Il n'avait jamais connu les mêmes satisfactions avec toutes celles qu'il avait fréquentées depuis. Parfois il songeait à son envoyée à l'ambassade de Salt Lake Station, Movane Marqua, regrettant de ne pas l'avoir séduite avant son départ. Maintenant il ignorait où elle était, depuis que la Sécurité la pourchassait. Il n'avait reçu aucun reproche d'Opérasque, mais n'en était pas plus rassuré pour autant. Le Grand Maître n'oubliait jamais une offense et se manifesterait un jour avec sa perfidie habituelle.

— Songe n'a pas démissionné, elle a rompu son contrat sans même un mot d'excuse. Je sais qu'elle a connu quelques déboires depuis. Nous réussissons, grâce à une station située sur la plus haute montagne de Sibérie intérieure, à capter les émissions relayées par les émetteurs des Néos. Depuis votre départ des Kerguelen, il y a eu de grands bouleversements. Lien Rag a démissionné et c'est son fils Liensun qui le remplace, mais les commentateurs politiques de ces postes émetteurs laissent entendre qu'il pourrait démissionner à son tour et que Yeuse, l'ancienne présidente de Patagonie occidentale, pourrait se présenter. J'ai des rapports quotidiens sur ce qui se passe de l'autre côté de l'équateur, là où, il n'y a guère, la Ceinture de Feu interdisait tout échange, et même les ondes ne pouvaient franchir cette zone à cause des perturbations

dues aux remous de l'air chaud.

Ces nouvelles laissaient Ann Suba morose. Elle regrettait parfois d'avoir quitté ses amis du Sud, mais aux Kerguelen son avenir scientifique était nul et, malgré son âge, elle souhaitait rester active, faire autre chose que veiller à l'entretien du dirigeavion, poursuivre ses recherches, se passionner pour de nouvelles études. Elle n'avait pas vraiment réussi dans ses ambitions. Quand Songe l'avait contactée dans la station de Anadyrgrad pour qu'elle rejoigne la Panaméricaine, elle avait vraiment exulté, pensant que dès lors elle occupait la place *number one* dans le monde. Mais elle s'était heurtée à Charlster et à cette Louria Finister, et avait eu le tort de se laisser déborder par leurs esprits moins conformistes, plus aventureux que le sien.

Avait-elle enfin l'occasion de démontrer ses capacités en restant au service de Tharbin ou devait-elle essayer de rejoindre la Tcherskicie ? Mais là-bas le président Pavakov exigeait la même chose d'elle, la construction d'un second dirigeavion.

— Vous devrez vous rendre à Bakou Station car votre remplaçant, bien que plein de bonne volonté, patauge un peu, si j'ose dire, dans le pétrole, et le rendement de votre raffinerie n'est plus aussi élevé. Que pensez-vous des plans élaborés à Toura, sous la direction de Rikalov ?

— Ceux qui concernent les futurs modèles de dirigeables me paraissent bons. Les appareils sont plus profilés, pénétreront plus facilement dans l'air et dépenseront moins de carburant. Je pense qu'ils peuvent commencer la construction du premier prototype, mais ils n'ont pas résolu le problème des filtres à hélium, et ceux qui existent sont d'une certaine rusticité qui me rappelle ceux que nous avons fabriqués tant bien que mal, mes amis Rénos et moi.

— Là aussi vous prétendez ne pas disposer de la totalité du brevet. Il n'y a pas de dépôt légal, chez nous.

— Aux Kerguelen si, Lien Rag avait songé très vite à créer un service spécial à ce sujet, car aussi bien lui que son fils et moi-même avions quelques idées à protéger. Je pense que je peux améliorer les filtres de Toura Station sans trahir mes amis. Ce que je voudrais, une fois le premier dirigeable capable de voler sur de longues distances, c'est faire l'aller-retour aux Kerguelen. Rassurez-vous, je ne suivrai pas l'exemple de Songe, mais j'ai besoin de revoir mes amis et de discuter avec eux de l'éventuelle construction d'un second dirigeavion.

Elle se demanda si elle devait lui parler de la proposition de Pavakov, mais craignait que Tharbin ne la suspecte dès lors de vouloir le quitter. Ignorait-il son voyage en Tcherskicie ou faisait-il mine ?

— Le nouveau modèle de dirigeable ne sortira pas avant six mois, à partir de votre accord sur les filtres et les plans. Vous savez que j'ai besoin de posséder des armes défensives car je ne puis me fier à mes voisins immédiats. Ma politique, lorsque Opérasque a été renversé, fut de continuer de bonnes relations avec le nouveau président, et Opérasque, un jour ou l'autre, me le reprochera. Je désire donc m'équiper en armes non conventionnelles. Lui m'enverra ses flottes, ses énormes unités de combat qui sont terrifiantes de puissance, mais lourdes dans les manœuvres et peu adaptées à nos terrains. Notre inlandsis est tel que la glace n'accroche pas partout, vous avez pu vous en rendre compte lors de votre voyage en Sibérie centrale. Les dirigeables pourraient harceler une flotte d'invasion, les avions ou hydravions également, mais une superforteresse volante serait vraiment la bienvenue pour démontrer notre potentiel de défense. Et seul un dirigeavion gigantesque aura cette capacité. Je ne vous cache pas que le temps presse, et que je ne pense pas pouvoir attendre que vous ayez effectué ce voyage dans le Sud pour commencer sa construction avec l'accord de vos amis. Je vous demande donc d'y réfléchir et de me donner une réponse rapide.

Puis il changea de conversation pour l'entretenir des travaux de Charlster dont il n'avait qu'une vague connaissance.

— Tout ce que j'ai appris de mes services de renseignements ou scientifiques, c'est qu'il était responsable de ce froid horrible qui pendant des mois nous a frappés. Nous redoutions tous que des températures extrêmes soient atteintes qui ne laisseraient survivre personne. Ni humains, ni animaux, ni la flore. J'ai appris que vous l'aviez souvent rencontré à cette époque, dans sa cellule du train pénitentiaire où il avait été enfermé. Vous a-t-il révélé ses secrets ?

Elle se sentit rougir, mais savait qu'en général sa peau ne trahissait pas ses émotions intimes et la confusion qui la troublait au souvenir de ces rencontres. Elle aurait aimé que Tharbin n'y fasse pas allusion. Pour obtenir quelques bribes de confidences, elle s'était humiliée à satisfaire les désirs pervers de son confrère, estimait-elle. Pour bien peu de choses.

— Il avait établi une théorie absurde, dit-elle, et avec la complicité de cette Louria Finister, sa soi-disant fille adoptive.

Le venin qui lui venait en bouche pour calomnier Louria n'était pas digne d'elle, elle le savait, mais ne pouvait s'empêcher de le répandre.

Cette fois elle trahissait ses sentiments violents et Tharbin la regardait bizarrement. Lorsqu'elle s'en rendit compte, elle essaya d'effacer la mauvaise impression qu'elle venait de donner.

— Charlster était un grand savant, protesta Tharbin, et cette Finister était

son émule tout aussi qualifiée. Qu'importe qu'il y ait eu entre eux autre chose.

— Je ne dis pas le contraire, fit Ann Suba mal à l'aise, mais ils cédaient trop aux extravagances de leur imagination. Ils ébauchaient des théories qui rompaient avec la plus simple raison. Parfois ils finissaient par rattraper le fil de la logique scientifique, mais le plus souvent ils erraient dans l'irrationnel.

Lorsque Tharbin la quitta, elle dut admettre avec rage qu'elle s'était trahie stupidement dans ses manifestations de haine.

CHAPITRE 29

Depuis deux jours ils se cachaient au fin fond d'une voie de garage abandonnée, non loin de Shelling Station. Il existait ainsi des rails qui se perdaient dans les glaces, souvent encombrés de congères, des impasses ayant servi, à une époque, à entreposer des wagons non utilisés ou pour desservir une usine, une ferme d'élevage, désertées aujourd'hui. Celle-là s'enfonçait dans le *no man's land* sans qu'on sache à quoi elle avait bien pu servir. Césaire avait roulé aussi loin que possible, avant que les rails ne se gondolent soudain. Il avait stoppé quarante-huit heures plus tôt et ils ne savaient que faire dans l'avenir immédiat.

Les Marqua, les parents de Movane, vivaient à quelques kilomètres de là, mais le couple estimait dangereux de se présenter chez eux. Ils avaient peut-être été arrêtés lorsqu'on s'était rendu compte qu'ils portaient le nom de cette fugitive qui, avec son amant, avait assommé trois policiers avant de s'enfuir.

— Nous pourrions parcourir la distance à pied, proposait Césaire, mais il nous faudra bien franchir le sas de la station sous verrière, et c'est là que nous nous ferons remarquer. Passe encore d'y venir avec un véhicule, mais des gens qui se déplacent à pied sont toujours douteux, assimilés à des Roux ou des rôdeurs.

— Ce ne serait pas forcément une bonne cachette, répondit Movane. Je meurs d'envie de revoir mon père et ma mère, mais à quoi servirait que je me fasse arrêter après qu'ils l'aient été également ?

— J'ignore si, la nuit, le sas est verrouillé. Certaines petites stations ont l'habitude de fermer les sas à partir de onze heures du soir, parfois même beaucoup plus tôt. Nous pourrions essayer de nous glisser dans la station, mais il faudra réveiller tes parents au risque de leur causer une grande frayeur.

— Tu crois que notre ferme est encore surveillée, maintenant que les trois policiers ont fait le constat de leur échec auprès de leurs supérieurs ? On pourrait s'y planquer.

— Mieux vaut attendre quelque temps.

Bientôt il leur faudrait faire le plein d'huile, pour les vivres ils n'auraient pas de problèmes avant des semaines, mais s'ils voulaient se chauffer et garder assez de carburant pour se déplacer, il leur fallait trouver une pompe.

— Si on revenait à Disko Station ? J'occupais le logement d'un officier de marine qui en ce moment est au diable avec son escadre. C'est un quartier résidentiel, comme tu as pu le voir, et qui viendra nous y chercher ?

— J'ignore si l'immatriculation de mon lococar est connue de la police, mais ce qui l'est, c'est sa puce identitaire. Je l'ai trouvée et je l'ai neutralisée, mais elle a quand même laissé des traces de notre passage à chaque compteur spécial. Pour revenir à Disko, je serai forcé de la remettre en place, sinon nous n'aurions accès à aucune voie, même à la plus lente.

— Abandonnons ce véhicule quelque part et voyageons séparément, en nous donnant rendez-vous à Disko, mais auparavant je voudrais tout de même être fixée sur le sort de mes parents.

Ils y réfléchirent et décidèrent de franchir le soir même la distance qui les séparait de Shelling Station, dans les huit à dix kilomètres. Ils tâcheraient de trouver une planque pour observer au jour les activités de l'agglomération, et estimer s'ils pouvaient ou non se présenter aux Marqua.

Ils découvrirent que ce qu'ils avaient pris pour une voie de garage n'était autre qu'une ligne autrefois privée, qui reliait le réseau public au village. Deux rails, certainement installés par une personne ou un groupe pour l'exploitation d'une petite mine dont l'entrée existait encore à trois kilomètres de Shelling. Césaire s'y engagea, vit que les arceaux de soutènement étaient encore en bon état. Il ignorait ce que des gens étaient venus chercher là, en bordure de la banquise. Si la mine était encore en état, il n'en était pas de même de la voie ferrée et Césaire le regrettait. Ils auraient pu amener le lococar jusque dans cette mine et l'y cacher.

Vers trois heures du matin, la seule lampe publique de Shelling leur apparut enfin dans le lointain, et grâce à cette médiocre lueur ils repérèrent tout un cordon de congères coureuses, immobilisées contre une butte ancienne. À coups de pelles, ils y creusèrent une sorte d'igloo, masquèrent l'entrée mais ouvrirent une lucarne.

En principe, le wagon des Marqua se trouvait légèrement sur la gauche, et au jour ils pourraient voir le tunnel translucide que Lou Marqua empruntait pour descendre dans sa brasserie sous-glaciaire.

Épuisé par ce travail manuel, Césaire dormait quand la jeune femme se leva pour regarder par la lucarne. Selon la description minutieuse que lui en avait fait Césaire, elle reconnut le wagon de ses parents, un ancien wagon de marchandises qu'ils avaient dû aménager eux-mêmes. Une vapeur s'élevait de la cheminée, suivie de la fumée significative de l'huile en train de brûler dans une mèche de poêle. Les appareils à brûleur ne donnaient pas un échappement aussi sombre.

Elle remarqua aussi l'antenne sur le toit bombé de la toiture et sourit, reconnaissant là le travail de son père, passionné d'électronique et surtout d'informatique. Il voulait bien vivre en exilé poursuivi, à condition de disposer d'un matériel satisfaisant ses désirs innocents. Était-il en relation avec ses anciens amis du Sud ou bien avait-il rompu définitivement ses liens ?

Césaire s'éveilla lentement et vit le profil de Movane, debout à la lucarne, surprit la trace brillante de quelques larmes, préféra refermer les yeux pour la laisser dominer son émotion. Cet igloo n'était qu'un trou malcommode où l'air commençait de devenir lourd. Et ils ne pourraient pas le quitter avant la nuit suivante.

Il fit un peu de bruit et elle se retourna vers lui.

— Je n'ai vu ni l'un ni l'autre. La station est elle-même encore paisible, comme si les gens dormaient.

— Les pêcheurs sont rentrés avec leurs coquillages ramassés dans la nuit. Ils ont un tunnel qui descend en pente douce vers la mer et ils disposent de grands râdeaux qui raflent tout dans le fond. Ils ne restent jamais à la même place, mais taillent des corniches juste dans l'espace d'air entre la mer et la banquise. Parfois celle-ci n'est qu'à quelques centimètres au-dessus de l'eau, et ils doivent l'entailler pour au moins se déplacer à quatre pattes. C'est un travail très pénible.

Ils avaient préparé du thé dans une thermos et il en but un gobelet, mastiqua un bout de biscuit avec de la viande congelée.

— Là-bas c'est le traintel, dit-il, mais il est encore fermé.

Les mauvaises vitres de la verrière distordaient parfois les lignes des wagons, et quand une silhouette apparut ainsi déstructurée, Movane ne reconnut pas tout de suite sa mère qui sortait du sas de son wagon.

CHAPITRE 30

Elle resta chez Adrian Malvic jusqu'au lendemain, mais réussit à traiter l'affaire des boules de latex avec un intermédiaire, grâce au téléphone de son hôte. Le garçon la quitta pour aller à son travail, vers huit heures, et elle pensa qu'elle pourrait rejoindre le *Fjord* de Long Kit. Il lui avait parlé d'emprunter le Channel Drake pour aller prospecter dans le Pacifique. Elle ne pensait pas, connaissant la sévérité de Lienty, que son immonde rafiot serait autorisé à passer le canal, mais elle en profiterait pour débarquer là-bas. Elle espérait pouvoir ensuite quitter cette concession pour rejoindre, au nord, les installations de la Patagonie orientale. Mais il lui faudrait échapper à la vigilance du cousin de Lien Rag qui n'hésiterait pas à la coller en surveillance stricte. Ce n'était pas la meilleure des solutions.

Elle ne voyait pas comment alerter Mataxa pour lui faire part de ses soupçons, et lorsqu'elle quitta le compartiment de Malvic, elle s'efforça de passer inaperçue. Depuis la veille, elle avait abandonné son glisseur trop voyant.

En prenant de grandes précautions elle rejoignit les quais de commerce, et comme elle approchait du bateau de Long Kit, elle aperçut juste en face un cargo chinois.

Ces navires, souvent récents, commençaient de fréquenter Cooktown pour livrer généralement des sacs de riz et embarquer des médicaments de la Chimal Company, ainsi que des conserves de poisson et de la viande de mouton. Elle se demanda si ces gens l'accepteraient comme passagère. Eux pourraient sûrement franchir le Channel Drake, sans réticences de la part de Lienty. Il n'y avait pas beaucoup de policiers sur le port, juste quelques gardes de la capitainerie. Elle pensa qu'elle pouvait aller et venir sans se faire remarquer, si elle jouait profil bas.

Mais elle préféra appeler Long Kit à tout hasard et il lui répondit de mauvaise humeur, disant qu'elle l'avait réveillé. Il avait dû faire la noce tard dans la nuit et elle faillit interrompre la conversation, mais surmonta son irritation. Et puis il lui reprocha, soudain furieux, d'être la cause de cette perquisition de son bateau, la veille.

— Ils ont fichu tout en l'air, contrôlé mes matelots, en ont interpellé deux qu'ils ont relâchés plus tard, bref c'était la panique à bord et je n'aime pas ça, surtout que sur le port tous les collègues se marraient, espérant que moi et

mon rafiot on allait être expulsés. Et tout ça au moment où le bonhomme auquel tu as vendu mon latex s'amenait avec ses camions glisseurs. Il s'est fâché, m'a dit qu'il ne faisait pas d'affaires avec des gens suspectés par la police. J'ai eu le plus grand mal à le calmer et à lui faire accepter de prendre livraison de la marchandise. C'est toujours pareil avec toi et tes sales combines. Mais qu'est-ce que tu as bien pu faire cette fois, pour que plus de vingt flics armés jusqu'aux dents viennent m'emmerder ?

Elle se taisait, laissant passer l'orage, et il finit par se radoucir, par lui dire qu'il ne se sentait pas très bien et avait besoin de ses bons soins pour retrouver goût à la vie. C'est alors qu'elle put enfin parler de ce qui l'intéressait.

— Je suis désolée pour la perquisition, mais c'est un coup vache de Lienty, le cousin de Lien Rag qui ne m'aime pas. Il a convaincu Vorgine de me surveiller et elle a dû savoir que nous avions discuté ensemble hier.

— Je crois qu'on a aussi observé quelques minutes de silence nécessaires pour certaines activités. Dans certains cas, mieux vaut se taire.

Ce matin-là elle n'était pas d'humeur à apprécier les sous-entendus comme d'habitude, et elle attendit qu'il ait fini de s'esclaffer.

— Je veux bien venir t'aider à te réveiller, fit-elle, de sa voix un peu rauque qu'elle savait prometteuse, mais je voudrais en savoir plus sur le cargo chinois flambant neuf, amarré juste en face de ton bateau, de l'autre côté du bassin.

— Le Chinois ? répondit-il à sa question. Je l'ai déjà rencontré hier au soir. Il va certainement aller charger à Magellan Station, car ici il n'a pas trouvé de fret assez important. Ensuite, pour ne pas déplaire aux autorités de la Patagonie orientale, il suivra le détroit pour en ressortir côté Pacifique. Bien sûr, il préférerait passer le Channel Drake beaucoup moins cher, mais ce vieux Foukuang sait mener ses affaires.

Magellan Station, exactement où elle voulait aller, malgré les menaces qui pesaient sur elle. Et ce cargo passerait ensuite obligatoirement par Punta Arenas où elle pourrait le quitter si Magellan Station se révélait trop dangereuse. Oui, peut-être vaudrait-il mieux risquer de mécontenter Reiner, le président à l'ouest, que se faire descendre sans autre forme de procès par les tueurs de Mataxa. Depuis Punta Arenas elle contacterait ce dernier et entreprendrait les marchandages, sa vie contre la révélation de ce qu'elle avait patiemment reconstitué des intentions de Lien Rag. Reiner la ferait placer sous surveillance dans un traintel quelconque, mais certainement lui épargnerait la prison.

— Écoute, dit-elle, tu t'es débarrassé des boules de latex à un bon prix ? Je

t'ai fait faire une bonne affaire. Je veux que tu m'aides à embarquer sur le cargo chinois, que tu persuades ce Foukuang de m'accepter à son bord.

— Tu crois que ce sera facile ? grogna-t-il, il te faudra payer ton voyage le prix fort.

— Je ne regarde pas aux dépenses, quelles qu'elles soient, et tu le sais fort bien. Tu pourras même me recommander à ce sujet à ton Asiatique, fit-elle goguenarde.

— Je parle d'argent et non du reste. D'ailleurs tu te tromperais de client. Foukuang navigue avec toute sa famille, son cargo est son domicile constant et ses six enfants servent dans l'équipage, autant d'économisé pour ce vieux grippe-sou. Comme la plupart des capitaines de ces nouveaux navires, il est à la fois commandant de bord et armateur. Là-bas, au pays, c'est sa concubine qui trouve le fret et règle les affaires courantes. Au prochain voyage, c'est elle qu'il embarquera avec ses enfants, à la place de l'épouse. Je ne sais plus combien elle en a.

— On se rejoint à bord de ce bateau quand tu seras prêt ? demanda-t-elle, faisant mine d'oublier qu'il souhaitait qu'elle vienne à son bord.

Il eut un petit rire agaçant.

— Je dois déjeuner et faire ma toilette, et vois-tu j'aimerais bien que ce soit toi qui t'en occupes. Je ne connais personne qui comme toi sache le faire. Ce matin je me sens, comment dire, nonchalant, voilà, nonchalant et il me faut quelqu'un comme toi pour s'occuper de moi et me rendre ma vitalité. Ensuite, tu verras, je péterai le feu et je me charge de convaincre Foukuang en quelques secondes.

Mais un peu plus tard, lorsqu'il finit par s'habiller, elle remarqua son air maussade et comprit que ça n'irait pas aussi bien qu'il l'avait annoncé avec le capitaine chinois.

— Je vais l'appeler, mais il ne parle pas très bien l'anglais. Une chance que je connaisse quelques mots de pidgin chinois. En fait, je connais plusieurs de ces argots, mais j'en mélange parfois et avec ce genre de type il faut mesurer ses paroles, faire attention à ce qu'on dit et surtout à ce que l'on ne dit pas. Il a suivi l'intervention policière, hier, a vu que la perquisition se prolongeait et il va se méfier rudement. S'il accepte, ce sera cher, très cher. Sa femme va s'en mêler et autant te prévenir, c'est une véritable mégère. Une sorte de brute qui n'a rien de féminin et qui a déjà flanqué des roustes aux marins qui la cherchaient. Pas de chance, si la concubine avait été du voyage c'était cocagne, gagné d'avance. Elle a un petit faible pour moi. Que veux-tu, ma grande, je suis de plus en plus irrésistible.

— Toi, peut-être, mais pas ton rafiot. Tu ne devrais pas t'aventurer trop loin cette fois, car il va se déglinguer peu à peu et tu te retrouveras sur un radeau à lorgner le mousse, te demandant s'il sera tendre sous ta dent, quand tu n'auras plus rien d'autre à bouffer que lui.

Il haussa les épaules, toujours aussi insouciant, et essaya de contacter Foukuang sur son portable, mais on lui répondit qu'il était à terre, exactement chez le constructeur Chalazy, en train de négocier l'achat d'un glisseur Carminale. Ce qui fit hausser les épaules de Songe.

— Chalazy ne lui en vendra pas. Ils sont retenus longtemps à l'avance, depuis le boycott de la Patagonie de l'Est qui prive ses ateliers de matières premières.

Elle réalisa alors la chance unique qui s'offrait à elle. Une toute petite chance, mais à ne pas négliger. La réceptionniste, une fille qui la détestait, lui répondit avec une certaine satisfaction mesquine que le voyageur Chalazy était en réunion et ne pouvait être dérangé.

— Je sais qu'il est en discussion avec un capitaine de cargo, un certain Foukuang qui veut acheter un Carminale, répliqua-t-elle sèchement, et si vous ne me le passez pas, vous le regretterez car je peux apporter un élément déterminant dans ce marché.

Ce fut assez long, mais Chalazy prit enfin la communication. Il était de méchante humeur, lui reprochant d'avoir été importuné par la police, la veille.

— Ils te recherchent et comment pouvaient-ils savoir qu'éventuellement j'étais à même de les renseigner ? Tu as raconté partout qu'on couchait ensemble ?

— Non, mais souviens-toi des photos que détient Vorgine. Elle sait que nous sommes amants et a ordonné aux flics de venir chez toi. Écoute, je veux que le Chinois fasse affaire avec toi.

— Pas question. J'enregistre sa commande et je le livrerai dans douze mois, comme tout le monde.

— Dans la situation actuelle, ne serais-tu pas soulagé si je quittais les Kerguelen pour un bon bout de temps ? Je sais que tu tiens à moi, mais tu es encore plus attaché à ta femme et à tes enfants, et notre liaison déjà connue de Vorgine risque de devenir la rumeur du coin. Donc je vais m'en aller, mais Vorgine veut me mettre en résidence surveillée, peut-être même en prison, et ce Chinois, Foukuang, en échange d'un Carminale, accepterait certainement que je m'embarque sur son cargo. Il doit rallier Magellan Station, puis Punta Arenas.

Chalazy resta silencieux, et avec un petit sourire amer elle se disait qu'il était en train de faire le bilan des avantages et des désagréments que ce départ lui causerait. Il était ainsi, Chalazy, toujours en train d'évaluer le pour et le contre en véritable chef d'entreprise qu'il était. Parfois même dans les moments les plus intimes, les plus passionnés, elle se demandait s'il ne supputait pas ce qui serait le plus agréable pour lui. Il avait rarement la spontanéité habituelle des amants sincères.

— Évidemment, dit-il, tu as raison, mais ne reste pas trop longtemps absente, car je serais vraiment malheureux de t'attendre en vain.

— Tu ne t'étonnes pas de mes destinations ? fit-elle ulcérée. À Magellan je risque ma peau et à Punta Arenas ce sera la taule, et toi tu apprécies de te débarrasser de moi, sans même t'inquiéter de mon avenir ?

— Écoute... Bien sûr que si...

— Ça va, on arrête là. Tu négocies mon voyage.

— Je n'ai pas de Carminale disponible.

— Mon œil, tu en as toujours en réserve pour faire plaisir à un ponte, voire à une fille assez stupide pour accepter en échange de s'envoyer en l'air avec toi. Je te rappelle dans une demi-heure.

Alors elle rencontra le regard médusé de Long Kit qui n'avait pas eu le tact de s'éloigner durant cette conversation. Il leva son pouce long et un peu tordu.

— Ben dis donc, chapeau ! Comme négociatrice... Je ne m'étais jamais rendu compte combien tu étais habile. Et tu réussis assez souvent parce que tu mets tout en jeu. Ta réputation, ton fric, ton cul, sans la moindre hésitation et sans le moindre scrupule.

Elle lui prit le bras en riant.

— Comment voudrais-tu que je sois ?

— Ça ne durera pas, dit-il tranquillement. Dans dix ans quelques-uns de tes arguments seront caducs.

— Espèce de salaud !

— Mais non, lucide. Tout ça pour te conseiller d'en mettre un gros paquet de côté, car c'est alors qu'il faudra te tenir tranquille. Mais pour l'instant, c'est parfait. Ce veinard de Foukuang aura son glisseur sur coussins d'air, et toi une chouette cabine à son bord. Tiens, un bon tuyau, le plus jeune fils du capitaine est un beau garçon qui sert de steward à bord. Tu n'en feras qu'une

bouchée, je suppose, mais méfie-toi de la mère, elle serait foutue de t'écortcher vive et de donner le reste aux rats de la cale.

CHAPITRE 31

L'approche de la Locomotive géante avait vidé tous les quais de cette station, posée sur le réseau et sur la banquise comme une anomalie. Fleur descendit avec juste un sac à dos et se cacha, le temps que la Machine disparaisse dans l'obscurité et que les gens réapparaissent, en discutant bruyamment sous l'effet de la terreur maintenant envolée. Elle se montra d'une excessive prudence, habillée comme une femme chinoise, et se mêla discrètement à celles qui attendaient un tortillard. Il faisait très froid, même dans ce compartiment, et la station n'avait ni verrière ni coupole. Elle comprit, à la conversation générale, que l'annonce de l'approche de cette énorme locomotive avait fait fuir pas mal de gens qui ne reviendraient pas tout de suite attendre le prochain train. Il s'agissait de pêcheurs installés sur un trou de phoques et qui revendaient la viande, sans en extraire le lard.

Elle avait envisagé de prendre un express, mais lorsque le tortillard se présenta, elle monta dans un des compartiments non chauffés et essaya de s'endormir, bien protégée par cette combinaison déjà ancienne qu'elle avait choisi d'enfiler pour ne pas se faire remarquer. Elle disposait d'une autre dans son sac et aurait pu la revêtir si elle avait eu la patience d'attendre l'express. Mais quelque chose lui disait qu'elle devait prendre ce convoi qui ne circulait que sur voie lente et s'arrêtait à la demande.

Elle n'aurait jamais cru que ce nouveau réseau aurait entraîné autant de créations de points de pêche et de chasse, mais aussi de récolte des algues médicamenteuses que les Chinois achetaient. Le convoi s'arrêtait plusieurs fois en une heure et c'étaient des ballots de poissons congelés, des carcasses entières de phoques, des sacs d'algues qu'on embarquait. Il y eut aussi des duvets de goélands. Lorsqu'un groupe d'hommes créait une zone de pêche, ceux-ci s'abattaient sur le site par milliers pour voler les poissons, dévorer les déchets intestinaux des phoques. On les piégeait facilement, car ils étaient si voraces qu'ils laissaient approcher les chasseurs munis de filets. On les tuait pour les plumer. Des grandes plumes des ailes on ne gardait que le tuyau qui servait à différents usages, et ensuite on prélevait le duvet du ventre. Elle avait entendu dire que la chair était broyée et servait de nourriture dans les élevages de poissons, voire de volailles et de porcs.

Dans la nuit elle se réveilla, car le convoi était immobilisé dans une petite station ouverte à tous les froids, en attente de trains prioritaires qui libéreraient leur voie. La station s'appelait Glyco Station et des odeurs bizarres y traînaient, indéfinissables. Ce fut plus tard qu'on la renseigna. Des

spécialistes savaient retirer du glucose de cette substance, le glycogène, que l'on trouvait dans le foie et les muscles de certains animaux, et sur la banquise, en l'occurrence, à partir des phoques ou des éléphants de mer. Ce glucose était ensuite transformé le plus souvent en alcool. Un alcool destiné à l'industrie, mais que beaucoup acceptaient de boire, additionné d'un parfum synthétique de citron ou d'orange.

Elle ne laissait aucun regret derrière elle, ce départ elle le préparait depuis quelque temps. Elle aimait toujours Kurty et ne pensait pas qu'un jour un autre homme pourrait l'attirer, mais elle ne pouvait pas vivre avec lui depuis qu'il avait endossé une autre personnalité. Il trouvait commode d'accuser Lien Rag de l'avoir privé de son beau voilier mixte, la *Salamandre*, mais Fleur l'avait vu changer dès le moment où il n'avait plus songé qu'à une seule chose, renflouer la Machine de son père et prendre sa place à son bord. Et lorsqu'il avait réussi à la faire surgir de la mer et à la lancer sur les réseaux nouvellement créés grâce à la recrudescence du froid, il s'était rendu compte qu'il ne possédait pas les mêmes motivations que son père. Kurts était un homme autoritaire, cruel, un solitaire, un nihiliste également, alors que Kurty possédait un affectif, une sensibilité qu'il s'efforçait de dissimuler. Elle le comprenait, mais ne pouvait plus continuer à vivre à ses côtés, pour l'instant. Elle était déjà partie une fois pour travailler avec l'EEC débutante, elle avait eu le tort de revenir, du moins de le rechercher alors que déjà il roulait ivre de joie sur les rails de surface. Elle ne reviendrait pas. Elle ne jouait pas les coquettes, mais s'il ne venait pas la chercher, elle essaierait de l'oublier, tout en reconnaissant que ce serait difficile, pour ne pas dire impossible.

Elle dormait lorsque le convoi quitta la banquise pour rouler sur l'inlandsis chinois, et le bruit différent la réveilla. Il était plus léger, amorti par la solidité sous-glaciaire du sol, alors que sur la banquise le roulement des bogies éveillait des échos variés, parfois très sonores ou très graves, comme le roulement de tambours.

Le terminus de ce train lent était Tchou Voksal, déjà assez éloigné de la banquise, et elle se demanda si elle était capable d'effectuer quatre cents kilomètres supplémentaires dans un pareil inconfort. Elle choisit de descendre dans la prochaine station en X qui ne portait que ce nom avec un chiffre, la 17X Station. De là elle essaierait de rejoindre un port maritime à l'est, où la mer de Chine orientale était libre de glaces. Elle savait que de nombreux cargos, nouvellement sortis des chantiers navals, commerçaient avec l'hémisphère Sud, que la plupart se dirigeaient vers la Patagonie et aussi les Kerguelen. Avec un peu de chance elle trouverait soit une place de passagère, soit un embarquement comme cuisinière ou secrétaire comptable. Ses connaissances en informatique pouvaient intéresser un capitaine.

CHAPITRE 32

Suite à la nomination de Claudion Hyponias à ce poste de secrétaire d'État, l'observatoire de 87°7 Station était resté sans titulaire et c'était une délégation spéciale qui avait assumé cette fonction jusqu'à ce qu'Esquaille, qui provisoirement occupait la place d'Hyponias, envoie le professeur Bourguine assumer les fonctions de directeur.

Louria décida d'aller le voir et il l'accueillit, lui le misogyne nihiliste, avec une certaine chaleur, mais il ne cacha pas que la situation actuelle le remplissait d'une ironie mordante.

— Esquaille n'est pas à la hauteur, le reconnaît lui-même mais l'absence d'Opérasque se prolonge et le pouvoir s'en va un peu dans toutes les directions. Le Grand Maître ferait mieux de se dépêcher de revenir, avant que ses amis et ses envieux n'aient déchiqueté toute la Compagnie en autant de baronnies. Ce sont des parasites qui dévoreraient tout et n'importe quoi pour obtenir une parcelle d'autorité.

Il l'entraîna dans son bureau qui remplaçait le fameux bunker que Cristella Marlone avait jadis fait construire sur une estrade surélevée, d'où elle pouvait surveiller les scientifiques travaillant devant leur écran. On avait supprimé cette cage en verres blindés et fumés, et désormais Bourguine occupait une simple table de travail au même niveau que les autres.

— Je ne resterai pas longtemps à ce poste, à moins qu'Opérasque me titularise, mais je ne sais si j'ai vraiment envie d'y rester.

Il donnait à penser que la place de Louria, dans le train de NPST, l'aurait davantage tenté, mais il ne précisa pas ses ambitions.

— Ma venue doit vous intriguer, fit-elle sans se précipiter, mais je suis assez désemparée. Je n'ai reçu aucune consigne de mon autorité directe, c'est-à-dire ce secrétariat à la Recherche scientifique. Esquaille ne m'a plus jamais contactée, depuis que vous m'avez, en sa compagnie, rendu visite à NPST afin de comprendre ce que nous envisagions pour Altaï. Juste avant qu'Opérasque ne donne sa réponse et ordonne ce moratoire de vingt-huit jours, avant de décider de la destruction de ce fragment lunaire. Près d'une semaine s'est écoulée et je suis toujours dans l'incertitude.

— Esquaille, débordant de bonnes intentions et très enthousiaste quand il occupa le siège d'Hyponias, se dégonfla dès le lendemain devant la masse de

dossiers à résoudre, et celui de votre train-observatoire n'était pas le moindre, car Opérasque avait précisé que c'était l'affaire la plus urgente à régler. Nous avons réussi à déposséder Hyponias de cette initiative aussi démente qu'ahurissante, mais c'est tout. Je ne suis pas mécontent d'être ici, en attendant le retour de notre président.

— Quels sont les travaux en cours ici même ?

— Oh, rien de bien passionnant, la routine. On profite de ces rares éclaircies nocturnes pour observer le ciel, les étoiles, mais depuis que j'y suis, il n'y en a eu qu'une de trois minutes et trente-quatre secondes exactement.

Il souriait, comme s'il pensait à autre chose, et murmura un « par contre » qu'il laissa sans suite, jusqu'à ce qu'il paraisse sortir d'une profonde réflexion.

— Oui, je disais que par contre j'ai fait une curieuse découverte. Vous savez dans quelle condition Claudion Hyponias est devenu secrétaire d'État ? Je reconnais que l'ambition nous a tous enivrés et que nous nous sommes laissés aller à un délire fou, quand Fortalès accepta, en désespoir de cause, de souscrire à cette théorie absurde d'Aliens terroristes venus d'Altaï, et responsables de ce froid qui devenait un peu plus mortel chaque jour. Nous étions menacés de destruction totale, et Fortalès savait qu'un complot se fomentait pour le chasser et remettre Opérasque à sa place. Je l'ai connu très sûr de lui, plein d'une dignité et d'un humour que j'admirais. Il était aussi ouvert à des décisions humanitaires et libérales, et en quelques jours il a complètement basculé, et nous avec. Claudion, avec un sang-froid qui me fait encore froid dans le dos, a pris la direction de cette folie et a convaincu Fortalès, puis Opérasque, une fois celui-ci au pouvoir, non seulement de traquer ces Aliens mais aussi de détruire leur lieu d'origine, Altaï. Tout ça parce que votre théorie sur la biologisation des logiciels, encore en activité là-haut, le gênait et le rendait furieux d'envie. Donc, il est nommé secrétaire d'État et dans son excitation il quitte cet endroit sans le moindre bagage, ou presque. Il espérait qu'à la faveur de son triomphe télévisuel, il pourrait réunir ses affaires, ses dossiers, ses archives pour rejoindre ensuite SLST, mais son échec retentissant l'a forcé à disparaître aussi nu qu'il était venu. Façon de parler. Mais j'ai mis le nez dans ses dossiers, ses archives, et je n'en suis pas encore revenu. Je croyais découvrir une masse d'arguments défendant sa théorie, accusant Altaï de tous les méfaits, mais non.

Il regarda Louria d'un air à la fois amusé et perplexe.

— En fait, tout le travail d'Hyponias, durant le temps de sa direction, a consisté à observer cette nébuleuse qui se cache derrière Altaï et pour laquelle vous-même avez une certaine attirance.

Louria, figée sur son siège, ne trouvait aucun mot à prononcer, tant elle était stupéfaite.

— Il s'agit de ce que vous appeliez Shade, et que plus tard vous avez préféré baptiser Flatty, suite à la lecture de souvenirs plus ou moins apocryphes, écrits par une ribambelle de bonnes femmes s'appelant Sugar. Elles auraient dirigé successivement le Bulb qui s'est englouti dans le Pacifique.

CHAPITRE 33

À travers une mince couche de nuages, suffisante pour les dissimuler, le radar recueillait un spot bien net de ce cargo qui descendait le fleuve tumultueux à petite allure. Il approchait de l'immense estuaire et depuis quelque temps la rive gauche était invisible depuis son bord, et également depuis le ciel, pensait Lien Rag.

À l'intérieur du dirigeavion, l'attaque surprise se préparait. Le cargo chinois était seul, sans escorte visible et Keverny, mal convaincu, avait à un moment donné ralenti le vol, pensant que de petites unités de protection tramaient volontairement à l'arrière du *Tzingtao*, prêtes à intervenir en cas de danger.

— Je ne comprends pas que ce Lascasas, réputé pour sa méfiance obsessionnelle, ait accepté de voyager à bord d'un cargo sans avoir autour de lui quelques centaines de commandos Aiguilleurs.

— Il y a du monde sur le pont, lui dit Lien Rag, et nous avons noté la présence de lance-missiles. Nous pensons qu'il s'agit de sol-sol, mais peut-être nous trompons-nous. Il peut très bien y avoir quelques sol-air. Les hydravions ne sont plus des raretés dans le ciel, et les Aiguilleurs ont acquis une expérience au cours des bombardements de la guerre en Patagonie.

Sur un autre écran radar, la silhouette du *Dragon* apparaissait, d'abord floue mais se définissant par la suite.

— Si nous le voyons, le capitaine Poniang le voit aussi, insista Keverny visiblement inquiet. Il travaille soi-disant pour nous, mais sur sa passerelle de navigation un Aiguilleur doit lui tenir compagnie, peut-être Lascasas en personne. Et notre baleinier ainsi stoppé en aval va leur paraître suspect.

Lien Rag, en quelques secondes, décida de modifier complètement sa tactique d'intervention. Il en toucha deux mots à Keverny qui n'eut aucune réaction précise, mais se penchant vers la vitre de droite, essaya de voir le fleuve, pensant certainement aux remous monstrueux qu'ils avaient aperçus en amont.

Le message demandant à Farnelle et Danglov de quitter leur mouillage pour venir à la rencontre du *Tzingtao* fut codé et envoyé. Le radio collationna tout de suite après et Keverny, toujours en position dirigeable, commença l'opération de dégonflage des ballonnets et de repli de l'enveloppe. Chaque

fois il redoutait un accrochage, un incident, mais deux fois sur trois tout se passait bien et ce fut le cas. Pendant ce temps le cargo chinois avait parcouru quelques kilomètres.

— Nous allons amerrir et naviguer dans le sillage du bateau. J'ai étudié la position des lance-missiles, tous orientés vers l'avant et les côtés, un groupe de trois occupe la poupe, juste derrière la passerelle. Ces Aiguilleurs de haute montagne n'ont visiblement pas l'habitude des combats navals. Nous avons toutes les chances de réussir.

À ce moment-là, le copilote Gislake intervint. D'ordinaire c'était un homme qui économisait ses paroles et Lien Rag, surpris, l'écouta attentivement.

— Vous allez couler ce cargo ?

— Nous tirerons au-dessus de la ligne de flottaison. Ce n'est pas dans mes intentions de l'envoyer par le fond avec Lascasas à bord, dont jamais nous ne saurions s'il est mort noyé ou s'il a survécu.

— Si j'étais vous j'effectuerais un premier passage à basse altitude, à ras des superstructures du *Tzingtao*, pour leur donner l'alerte et les faire tous surgir sur le pont. Et au deuxième passage vous tirez dans le tas aux mitrailleurs.

— Je voudrais éviter un bain de sang.

— Ce ne sont que des Aiguilleurs, fit Gislake méprisant.

Keaverny se tourna vers lui.

— Je suis de l'avis du patron. Mais ta proposition me plaît, à condition que le *Dragon* soit en vue lorsque nous effectuerons le premier passage. Je n'avais guère envie de me faire bousculer par ces vagues du fleuve. Vous avez vu leur hauteur et surtout les remous qui se succèdent. Nous aurions pu être pris dans l'un d'eux et nous mettre à tourner sans pouvoir maîtriser l'appareil.

Lien Rag avait oublié la rage du fleuve lorsqu'il avait changé de plan et s'en voulait. Il désirait en finir vite, reconnaissant qu'il était anxieux, réalisant après des semaines de fièvre enthousiaste qu'il s'apprêtait à commettre un acte qui laisserait le monde entier sans voix. Jusqu'à ce que les premières réactions se produisent. Face à la violence qui lui aura été faite, la Caste deviendrait folle de rage, y compris la partie dirigée par Opérasque. Si encore il réussissait et possédait Lascasas en otage, il pourrait toujours négocier, mais s'il échouait, il n'aurait plus qu'à fuir et donner l'alerte aux Kerguelen et à Channel Drake surtout. « Tu es un inconscient », lui avait dit ou laissé entendre Yeuse, et elle avait raison.

Le *Dragon* annonça qu'il serait à moins de trois cents mètres du cargo chinois dans une dizaine de minutes. C'était Farnelle qui parlait dans le micro.

— Nous sommes en vue l'un de l'autre, mais nous n'avons aucune apparence menaçante, même si nous avons découvert nos lance-missiles, car pour l'instant les servants se planquent. De leur côté les gens du *Tzingtao* observent une attitude similaire. Il y a beaucoup de monde sur la passerelle, mais c'est tout. Nous allons nous croiser, si nous continuons, dans six minutes maintenant. Lien ? Tu as adopté quel dispositif ?

Il le lui expliqua brièvement.

— Tu vas les mitrailler ?

— Oui, mais en essayant de réduire le nombre de victimes. De simples rafales de semonce que tous les capitaines du monde connaissent. Poniang devrait faire mettre en panne.

— Il dériverait. Il fera inverser le pas de ses hélices pour rester immobile, mais je ne crois pas que les Aiguilleurs acceptent cet ultimatum, s'ils sont à bord. Tu es sûr qu'il n'y a pas de sabords le long de la coque de ce cargo, qui vont s'ouvrir au bon moment, comme dans une bonne vidéo du temps passé ?

— À vous, cria Lien Rag, missile de semonce à l'avant !

Keveryn piqua d'un coup, quitta la zone nuageuse pour foncer à l'oblique vers le cargo qui grossissait à vue d'œil dans les objectifs et les oculaires.

Dans le rugissement des réacteurs ils n'entendaient plus rien. Les casques radio n'étaient pas suffisamment isolés pour couvrir ce vacarme, et Lien Rag nota cet inconvénient pour le faire disparaître plus tard. Il appuya sur le signal qui ordonnait les tirs des mitrasiles installés dans deux tourelles greffées sur les côtés du dirigeavion, à l'avant.

Il vit sauter le bois ou le plastique des lames du pont, alors que déjà Keveryn entamait la ressource de l'appareil, virait sec dans le craquement de toutes les membrures. Certains affirmèrent en hurlant que le baleinier venait de tirer deux à trois missiles à l'avant du cargo chinois, mais seuls les écrans radars pouvaient en refléter les effets. À première vue, lorsque le dirigeavion se stabilisa, le Chinois poursuivait sa route, mais Gislake signala que ça bouillonnait dur à l'arrière.

— Il a inversé ses pas d'hélice, mais le courant est plus puissant que prévu. Il doit forcer le régime s'il veut s'arrêter.

— Bonne volonté donc, cria Lien Rag, on passe une fois de plus, mais sans mitraillage.

Keverny fit signe qu'il avait compris et reprit de la hauteur pour amorcer son nouveau piqué.

— Le *Tzingtao* a mis en panne, annonça d'une voix vibrante Farnelle, nous l'avons impressionné.

— On repasse une fois puis on amerrit. Tu te rapproches mais avec prudence, les missiles braqués et tes marins prêts à dégingoler le premier qui voudra faire le malin.

— Jdriège est furieux. Il menace de quitter le baleinier.

Lien Rag haussa les épaules sans répondre. Que ce fichu garçon aille au diable, il n'avait pas le temps de s'intéresser à ses états d'âme.

— On y va, annonça simplement Keverny en basculant vers le fleuve la lourde masse du dirigeavion. C'était l'un des meilleurs pilotes que Lien Rag ait vu aux commandes de ce monstre. Il y en avait eu de nombreux, depuis Ann Suba, Liensun lui-même et celui qui était plus tard devenu le père Sosthène, berger de Néos dans la détresse.

— C'est quoi ce dingue ? prévint Keverny.

En même temps Farnelle hurlait d'une voix alarmée :

— Attention, des types se planquaient dans les écouteilles et apparaissent. Oh ! là, là, ils ont tous un bazooka portatif en main. Remontez, reprenez l'air.

Keverny non seulement entendait, mais voyait. Ils étaient six à le viser, mais l'un d'eux se distinguait par sa haute taille et par l'étrange bazooka qu'il épaulait comme une carabine. Le chef pilote voyait même palpiter le petit signal rouge qui indiquait que le cran de sûreté avait été dégagé.

— Trop tard pour la ressource, dit-il.

— Effectivement, ajouta Gislake, avec un calme parfait.

Même Lien Rag vit arriver la charge creuse que, d'un coup sur la droite, Keverny crut éviter, mais qui explosa quand même tout en haut de l'immense pare-brise, le faisant voler en éclats malgré son épaisseur.

Derrière eux le radariste hurla et les jets de son sang fusèrent par-dessus la tête de Keverny, furent aspirés par l'ouverture du pare-brise, et Lien Rag vit flotter dans l'air de petites boules rouges successives puis des écharpes.

— Carotides, les deux, gémit le radio. Il a pris un éclat dans la gorge.

Keverny redressait et tous crurent qu'il allait regagner les nuages pour un

bilan rapide, mais il pivotait sur l'aile gauche et Lien Rag comprit que fou de rage, le chef pilote allait remettre ça. Il évita toutefois le rase-mottes au-dessus du navire et Lien Rag envoya un premier chapelet de bombes. Les premières tombèrent dans le fleuve et les effets de leurs explosions se délayèrent dans les remous énormes, mais les autres, les plus grosses qui avaient nécessité l'agrandissement de la trappe fracassèrent le pont et ouvrirent un cratère d'où monta une fumée noire.

— Réservoir de baleinium atteint, commenta sobrement Gislake.

En même temps Lien Rag avait libéré les deux mitrasileurs qui nettoyaient le pont, la passerelle, les roofs, les écoutilles, éliminaient toutes les silhouettes qui couraient çà et là, faisaient exploser les vitres, arrachaient des éclats de bois, de plastique, sectionnaient les paraboles radar et n'en finissaient pas de tirer, comme si leurs doigts étaient désormais soudés à la détente.

Gislake fut le seul à le voir, mais la surprise dut lui couper la parole car il resta figé, regardant sur la droite ce grand type, toujours le même qui, juché sur le toit de la passerelle et équipé de son drôle de bazooka, visait le flanc du dirigeavion en prenant son temps.

Ne pouvant crier, Gislake appuya sur les commandes, espérant qu'il n'était pas trop tard. Furieux, Keverny allait l'engueuler lorsque le missile explosa derrière eux, dans le salon où le commando attendait d'entrer en œuvre. Puis l'appareil plongea vers le fleuve, et voyant approcher les monstrueux remous, Lien Rag pensa qu'ils seraient engloutis en quelques secondes, se demanda, comme si c'était important, quelle était la profondeur de ces eaux.

CHAPITRE 34

Ne pouvant se risquer hors de leur cachette, alors que Shelling était en pleine activité quotidienne avec des gens qui allaient et venaient, bavardaient, entraient au bar du traintel, faisaient leurs courses au comptoir multiple, Césaire dit qu'il creuserait dans la nuit un tunnel aboutissant dans la parcelle des Marqua. Il leur fallait donc patienter un peu plus de douze heures.

Et puis Movane eut une idée et trouva dans son sac un très ancien foulard de soie rouge que sa mère lui avait offert. Elle l'avait acheté chez un antiquaire spécialisé dans les vêtements d'avant la glaciation. Vêtements et étoffes également. Elle laissa flotter ce carré de couleur vive en dehors de la lucarne. Césaire n'osa s'y opposer, mais dès lors surveilla avec inquiétude si un des habitants qui allaient et venaient sous la verrière ne remarquerait pas cette tache voyante, et ne viendrait pas l'examiner de plus près. Par chance, le sas était de l'autre côté de l'agglomération, et peut-être le même qui serait intrigué répugnerait à faire le détour.

À midi, il ne s'était rien passé et le foulard pendait en dehors, sans attirer l'attention de quiconque et malheureusement pas celle des Marqua. Ils avaient à plusieurs reprises vu Gina aller et venir, mais une seule fois Lou était apparu, pour grimper sur le toit de son wagon et rectifier la position d'une des antennes paraboliques.

Le soir vint, et silencieuse Movane ne cachait pas sa tristesse. Césaire essayait de la reconforter en disant que le tunnel serait facile à creuser.

Il faisait nuit lorsqu'il regarda par la minuscule lucarne. Le foulard y pendait à l'intérieur, pour un quart de sa surface, et sous ses yeux ahuris il glissait, disparaissait. Il pensa qu'un animal avait cru que c'était mangeable ou qu'un gosse intrigué avait passé le sas, mais quelque chose tapait contre leur abri et une voix étouffée leur parvint.

— Papa ? fit Movane incrédule, se précipitant pour dégager leur seule issue. Le visage embroussaillé de Lou apparut. Il riait silencieusement et tout ce qu'il put dire ce fut :

— Vous n'allez pas passer la nuit dans ce trou ? Venez, je vais vous offrir une chope de ma spéciale.

Il les aida à sortir, prit le sac de sa fille, se dirigea carrément vers le mur de verre et à dix mètres se pencha, souleva une trappe faite d'un bloc de glace de

soixante centimètres d'épaisseur, soutenu par une plaque de fonte et rendu maniable grâce à des vérins bien huilés.

— C'est un peu bas de plafond, mais il n'y a que vingt mètres jusqu'à la brasserie. Une issue de fuite au cas où...

D'ailleurs une odeur de bière leur parvenait et ils parcoururent le tunnel à quatre pattes, débouchèrent dans la salle sous-glaciaire où fermentaient les ingrédients de la future bière. Gina qui s'y trouvait souleva Movane, pourtant plus grande qu'elle, à la sortie de la trappe intérieure et l'étreignit.

— Vous, Césaire ? Mais comment ? Quelle coïncidence.

— Pas tellement. Mais Movane vous expliquera.

— J'ai reconnu le fameux foulard ancien dès onze heures ce matin, mais je ne pouvais rien faire et surtout pas sortir. Personne ne le fait, sauf les pêcheurs et leurs femmes. Ici chaque mouvement est définitivement enregistré par les mémoires, et toute anomalie décryptée le plus souvent dans un sens accusateur. On aurait peut-être pensé que j'allais rejoindre un amant ou trafiquer avec les Inuits, voire avec les Roux.

Lorsque Movane commença de raconter les dernières journées de son existence jusqu'à l'arrivée de ces trois policiers de la Caste, ses parents écoutèrent bouche bée. Mais lorsqu'elle en vint à l'irruption des agents de la Sécurité, sa mère se leva avec un cri de colère, et Césaire fut surpris de sa réaction.

— Vous ne saviez pas que votre fille était traquée depuis son départ de l'ambassade du Consortium des Bonzes ? Elle a failli être arrêtée dans le train qui l'emportait vers le Nord. Un officier de marine la sauva et...

Gina se servit un verre de cette vodka que jusque-là ils mélangeaient à la bière, le but d'un trait.

— Nous ne savions pas où elle était, dit-elle.

Lou, son mari, la regarda, interloqué, mais ne jugea pas utile de préciser ce qu'il pensait.

— La télé, les radios et même les quelques journaux locaux encore autorisés, ont diffusé son visage, dit Césaire. Mais c'était un mauvais portrait-robot car je ne l'ai pas reconnue quand je me suis présenté dans ce laboratoire d'analyses.

— Ce n'était pas un portrait-robot, protesta Movane. Quelqu'un de l'ambassade a donné la photo que j'avais dû envoyer avant de venir à Salt

Lake Station, et comme depuis des mois je me méfie, j'avais envoyé un cliché me représentant à dix-sept ans. Non seulement j'ai été dénoncée, sûrement par un certain professeur Bourguine, je vous donnerai des détails plus tard, mais l'ambassade n'a pas hésité à me trahir.

— Normalement tu n'aurais pas dû être arrêtée, ni même soupçonnée d'être... une Flattyenne, dit Gina avec insistance. Tu as un sang normal je suppose, puisque moi, ta mère, je suis terrienne.

— Moi seul suis un dangereux terroriste alien, ajouta Lou en riant. Nous pourrions tout de même manger quelque chose car il se fait tard, et je dois ensuite touiller ma mixture avant de la soutirer demain matin.

— Dès que j'ai vu le foulard, expliquait Gina, j'ai préparé le repas de ce soir. Nous avons pu acheter un filet de caribou, mais il faut le faire mariner avant de le cuire.

— Et bien entendu dans la bière que je brasse, s'exclama Lou avec une grande fierté, et vous verrez qu'une venaison ainsi trempée dans mon produit avec les épices nécessaires, c'est tout de même autre chose que celle qu'on sert même à Disko Station, dans le plus grand restaurant.

Césaire découvrait, sans surprise, l'expression soucieuse de Movane. Visiblement, elle était déçue par le prosaïsme de ses parents. Elle qui avait vécu une année d'aventures extraordinaires, sous de constantes menaces, elle les retrouvait plus communs qu'autrefois, presque à bout de souffle et usés. Routiniers, contents de leur sort.

Voyant le regard de Césaire qui paraissait prêcher l'indulgence, elle se ressaisit. Lui, au cours de ses visites, s'était rendu compte que le couple, ancré dans cette vie presque campagnarde, se laissait aller au train-train quotidien de la population locale.

— Vous avez des nouvelles de vos amis... Tu sais bien, papa, tous ces gens avec lesquels tu étais en contact assez mystérieusement, car tu me demandais de ne jamais en parler.

Lou Marqua parut gêné et regarda sa femme comme s'il lui demandait l'autorisation de répondre.

— Nous parlerons de tout ça plus tard, décréta Gina. Maintenant nous allons passer à table et toi, papa, tu vas me découper ce filet de caribou de façon parfaite, hein ? J'ai fait une sauce aigre-douce pour l'accompagner.

Visiblement, Movane fit des efforts soutenus tout au long du repas, et lorsque son père aligna des bouteilles de bière de différents brassages, elle consentit à les goûter toutes, et à donner son avis, mais Césaire qui la

connaissait, du moins qui le croyait, savait qu'elle trouvait insipide cette soirée des retrouvailles. Elle attendait autre chose, une grande exaltation de part et d'autre, des manifestations d'affection moins terre à terre. Tout ce que sa mère avait su dire, c'était qu'apercevant le carré de soie rouge, elle avait préparé sa venaison. Césaire, lui-même, aurait aimé qu'on parle de la situation faite aux Aliens, aux Flattyens. Il avait, lors de précédents voyages, révélé qu'il appartenait aux Eugénistes sans adhérer à leur théorie, mais il avait déjà remarqué qu'ils s'en moquaient. Non, ce qu'ils voulaient, c'était se faire oublier, poursuivre leur petite vie tranquille de brasseurs de bière à petite échelle. Surtout ne pas chercher à trop se faire connaître, de crainte que... Bien sûr, Gina ne risquait pas d'être arrêtée, mais pouvait être cependant inquiétée. Il estimait qu'elle avait eu une curieuse réaction en apprenant qu'il s'en était fallu de peu que Movane soit arrêtée, et que sans son arrivée surprise elle aurait été transférée dans un grand centre de la Caste.

Et puis quand elle en eut assez, Movane interrompit ces bavardages pour s'enquérir de l'endroit où ils pourraient enfin dormir, Césaire et elle. Et là sa mère sursauta de les savoir amants.

— C'est que j'avais prévu deux couchettes, une dans le compartiment de l'entrée et l'autre dans un compartiment voisin.

— Voyons, Gina, tu sais bien ce que c'est, intervint pour la première fois Lou, avec une certaine autorité pleine de bonhomie. Nous allons leur laisser notre compartiment pour cette nuit, et demain nous réorganiserons tout ça pour qu'ils soient tranquilles. Ils sont très fatigués, pour sûr.

Visiblement, Gina boudait, et elle en oubliait d'embrasser sa fille qui lui disait bonsoir.

— C'est ma couleur de peau qui lui déplaît ? demanda Césaire, lorsqu'ils furent réunis dans la couchette double du couple.

— Je ne crois pas. Je la trouve bizarre et veux-tu savoir, je ne me sens pas très à l'aise chez eux. Il y a quelque chose qui me chiffonne et je n'arrive pas à savoir ce que c'est. Ils ont complètement rompu avec leurs amis de jadis...

— Toi, moi avons fait la même chose pour préserver notre liberté, fit-il.

Mais il savait qu'il ne la débarrasserait pas de cette impression désagréable ressentie dès les premiers mots de la mère.

— Nous sommes au chaud et en sécurité, ajouta-t-il, profitons de la bonne nuit en perspective.

CHAPITRE 35

Elle travailla plusieurs nuits de suite sur les plans des dirigeables et quand le colonel Majahong revint la voir, il ne manifesta que peu de satisfaction. C'était le genre d'homme qui pensait qu'on pouvait toujours faire mieux, un chef militaire plutôt avare de compliments, mais n'étant pas sous ses ordres, cette attitude la mettait déjà de méchante humeur avant qu'ils n'aient trouvé d'autres motifs de discorde.

Pour sa part elle savait qu'elle avait apporté de bonnes modifications à ces plans d'aérostats, et que de plus elle avait établi quelques croquis nouveaux pour l'amélioration des filtres à hélium. À leur sujet elle avait longtemps hésité, toujours à cause des gens avec lesquels elle avait partagé ces techniques secrètes. La plupart des Rénovateurs du Soleil de son groupe primitif avaient disparu, soit qu'ils fussent morts ou que le réchauffement les ait dispersés, certainement déçus que le retour du Soleil se traduise par une telle catastrophe. Essayant de maîtriser sa colère, elle donna quelques explications d'une voix sèche.

— Ces filtres ne seront pas aussi parfaits que je le souhaiterais, mais dans l'état des choses ils pourront fournir soixante à soixante-cinq pour cent de la quantité d'hélium contenue dans l'air que nous respirons, ce qui est un progrès de trente pour cent. Vos appareils auront de plus une rapidité meilleure pour gonfler les ballonnets et économiseront le carburant.

Le colonel écoutait sans manifester ses sentiments, mais Ann savait qu'il attendait visiblement de sa part autre chose qu'elle se refusait même à envisager. Elle fit mine de ne pas comprendre.

— Cher professeur Suba, murmura-t-il enfin, et cette manie de chuchoter trahissait sa vocation d'espion, pensa-t-elle, nous aimerions connaître enfin ce que vous décidez pour la superforteresse. Vous savez, celle que nous voulons construire pour en doter nos armées. Les dangers que nous redoutons se précisent autour de nous et nous ne disposons pas d'un temps illimité.

— Je me suis consacrée surtout à ces plans de dirigeables à construire et aussi à l'amélioration des filtres. Je pense que j'ai fait du bon travail, ce qui m'a pris un certain nombre d'heures de sommeil que j'espère bien récupérer les prochaines nuits.

Elle lui signifiait qu'elle arrêtaît là le travail pour Toura Station, la base

secrète de la Sibérie centrale. Mais le colonel n'était pas homme à céder du terrain à la première résistance. Il n'écoutait même pas ses interlocuteurs, estima Ann, et poursuivait ses objectifs sans tenir compte de ceux qui l'entouraient et voudraient faire quelques observations.

— Le directeur Rikalov vous a également soumis quelques esquisses d'un de ces appareils mixtes, dirigeable et avion à la fois. Inutile de préciser ici de quoi nous parlons. Vous les avez emportées et nous pensions que vous y jetteriez un œil. Et qu'éventuellement vous nous soumettriez quelques suggestions.

— Ce ne sont que des esquisses, comme vous dites, et même je les ai trouvées assez superficielles, pour ne pas dire grossières. Elles représentent la silhouette qu'aurait éventuellement cet appareil, mais sans plus. En réalité les dessinateurs ont accouplé un hydravion et un dirigeable parce qu'ils avaient ces deux appareils sous les yeux, mais jamais ils n'ont aperçu, ne serait-ce que dans le ciel et à distance, celui que j'ai créé dans les ateliers Kurts de Lacustra City. Il n'y a pas la moindre précision technique ni aucune étude sur ses possibilités.

— Pourriez-vous me fixer une date pour que nous en parlions un peu plus sérieusement ? Une date où vous aurez quelque chose de concret à me montrer, au lieu d'argumenter de la sorte sans aucune précision ?

— Mais nous en parlons sérieusement, fit-elle, irritée. Il n'y a rien sur ces esquisses et je ne peux entreprendre un travail sérieux sur rien. Je ne puis non plus vous donner une date, car le président souhaite que je retourne à Bakou Station pour mettre de l'ordre dans la raffinerie dont le rendement est en baisse. Je dois songer aussi à la création de deux autres installations et à une amélioration de la récupération de l'huile brute. Pour l'instant, c'est une méthode artisanale aux résultats médiocres. On ne peut continuer à la racler à la surface de l'eau pour la filtrer et obtenir un pétrole brut facile à distiller.

Majahong se leva et son visage était soudain noir. Elle crut qu'il allait faire une attaque cérébrale, mais c'était la colère qui envahissait son espèce d'ictère permanent.

— Vous allez oublier ces raffineries et vous mettre sur-le-champ au travail. Nous avons besoin d'un dirigeavion et non d'une huile pour véhicules de luxe. Nous nous contentons de ce que nous avons et je n'accepte pas qu'une bonne partie de la production de Bakou Station aille dans les réservoirs des glisseurs de ce paltoquet de Pavakov. Je vous le répète, nos moyens d'intervention aériens doivent être tout-puissants, pour saper le moral de ces pauvres Aiguilleurs qui s'imaginent à l'abri de leurs trains blindés et des mastodontes de leurs flottes glaciaires. Nous n'allons pas atermoyer avec vous des semaines et des semaines...

Effrayée, elle crut pouvoir répondre que les ordres de Tharbin étaient les seuls qu'elle reconnaisse et qu'elle ne dépendait que de lui.

— Ici, c'est moi qui commande, et le président est un incapable en matière de défense militaire. Le Consortium m'accorde toute sa confiance et vous devez, sans discuter, faire ce que je dis, car je représente ce Consortium réuni en comité secret. Tharbin n'est qu'un commerçant, tout juste capable en économie, mais c'est tout.

Puis il se tut et recula, comme pour évaluer les risques que cette révélation véhémence, sortie de sa bouche en dépit de lui, pouvait amener. Il jaugea la scientifique, se demandant si elle garderait le secret ou se hâterait de le rapporter à Tharbin.

Mais Ann Suba se ressaisissait, et lui arrachant les plans qu'elle lui avait remis, elle se mit à les déchirer avec rage en jetant les morceaux autour d'elle. Et dans ce geste fou elle remporta l'avantage, car le colonel entreprit de ramasser ces fragments, se mettant à quatre pattes, se glissant sous les meubles, provoquant chez elle une crise de fou rire qui acheva de le rendre ridicule.

Il se releva lentement, quelques bouts de papier serrés dans ses doigts, la regarda fixement.

— Pourquoi croyez-vous que l'on est allé vous chercher dans ce marécage pétrolifère où vous vous enlisiez, pourquoi croyez-vous que Tharbin, le valet du Consortium, a pris prétexte d'un voyage d'inspection dans le Sud pour vous arracher à votre raffinerie ? Parce que nous avons décidé que vous alliez nous construire non seulement un, mais plusieurs dirigeavions dans la base secrète de Toura. Vous vous croyez libre, indépendante, imbue de votre science, mais vous avez bel et bien échoué en Panaméricaine, échoué dans ce train-observatoire parce qu'incapable de vous accoutumer aux découvertes récentes. Vous avez échoué avec Charlster, et même en vous prosternant à ses genoux de vieillard pour satisfaire ses désirs, vous n'avez rien obtenu en salaire de votre prostitution.

Il recula et découvrant ces morceaux de papier dans ses mains, il les fourra dans les poches de sa combinaison.

— Vous êtes en notre pouvoir. Nous n'avons pas besoin de l'astrophysicienne sans talent, mais de la technicienne qui elle en possédait un certain comme conceptrice de ce fabuleux appareil volant. Souvenez-vous-en. Dans une semaine je reviendrai et vous me soumettrez des plans significatifs, que nous puissions préparer les machines nécessaires et acquérir les matériaux indispensables.

Elle revint chez elle épuisée, démoralisée et surtout humiliée comme elle ne l'avait jamais été. Lorsqu'elle rentrait de ses rencontres équivoques avec Charlster, elle finissait par juger avec humour l'heure passée avec lui, en tirait un certain réconfort. Il ne l'avait pas jugée trop décatie pour attendre d'elle ce qu'une femme plus jeune et plus jolie aurait pu lui accorder. Elle se bourra de somnifères et réussit à gagner un sommeil profond, mais vers deux heures du matin elle fut réveillée par une voix bien connue, si puissante qu'elle crut que les mots qui l'avaient tirée du sommeil avaient été prononcés dans sa suite résidentielle. Mais elle était seule et celui qui lui parlait dans sa tête volait à l'extérieur. Le sphale Zixiss l'avait retrouvée et la harcelait à nouveau.

CHAPITRE 36

C'était une métropole qui s'étendait à perte de vue, comme Fleur avait pu s'en rendre compte lorsque son train avait commencé de descendre vers la mer, des hauteurs où il roulait depuis des heures. L'endroit s'appelait Amoy Station et ses voisins de voyage lui affirmèrent que c'était une ville très ancienne. Ils utilisèrent ce terme de ville qui avait été proscrit durant des siècles, et ils paraissaient même l'utiliser couramment, sans redouter d'être sanctionnés. Ils lui racontèrent que jusqu'à ces dernières années, Amoy vivait sous la terreur des pirates qui avaient leur repaire tout au fond de la mer Jaune, au nord.

— Ils ravageaient toute la côte sur des milliers de kilomètres et puis un jour une immense flotte voulut aller attaquer l'hémisphère Sud, et surtout l'île où le chef des Néos s'est installé. Ils ont ravagé cet endroit qu'on appelle Vatican, mais lorsqu'ils crurent pouvoir piller ailleurs, ils se sont heurtés à une violente résistance et la plupart de leurs jonques ont été détruites. Les autres sont rentrées comme elles l'ont pu, avec à leur bord des blessés et des capitaines complètement démoralisés. Lorsque l'histoire s'est répandue, les gens de la côte, et surtout ceux d'Amoy, ont décidé que plus jamais les Forbans du Nord ne viendraient détruire leur mode de vie de commerçants. Et il en fut ainsi. On réunit une grande armée et on installa des fortifications à distances régulières. Les lignes de chemin de fer furent reconstruites le long de la côte Sud et des trains blindés et armés les parcoururent. Et quand les premiers pirates se présentèrent avec leurs vieilles jonques de bois, ils reçurent un tel accueil, que les quelques survivants qui s'en retournèrent, dans le fin fond de ce que l'on appelle la mer Jaune, nous firent une réputation telle qu'il en fut fini des raids sanglants. Et pendant ce temps nous construisions de beaux cargos en matériaux autres que le bois, et nous commençons de commercer, puisque la Ceinture de Feu avait totalement disparu.

Le personnage qui parlait ainsi portait une robe chamarrée sur un pantalon en soie brodée, et les autres voyageurs l'écoutaient avec respect. Puis un vieil homme vanta les mérites du commerce maritime, mais exprimait ses craintes sur la progression des banquises.

— La mer orientale est à peu près libre ainsi que le Pacifique, et nous pouvons encore atteindre le bas de l'ancienne Amérique qui s'appelle Patagonie. On a ouvert un canal entre le cap le plus austral et l'Antarctique, car une banquise s'y était formée et empêchait le passage des navires.

Ces mêmes personnes lui indiquèrent plusieurs grands armateurs qui faisaient du négoce avec ces contrées lointaines. Elle osa demander si certains cargos faisaient escale dans l'archipel des Kerguelen, mais visiblement personne n'avait jamais entendu parler d'un endroit pareil. Ils connaissaient les Patagonie et surtout Magellan Station.

Une fois à Amoy Station, elle prospecta sans attendre ces armateurs, mais très poliment on lui fit comprendre qu'une femme ne serait jamais employée à bord des nouveaux cargos que construisaient plusieurs chantiers du littoral.

Un soir que découragée elle dînait dans un restaurant bon marché, un jeune garçon qui se trouvait avec des amis la reconnut, pour être venu le matin même dans son agence d'affrètement et il s'approcha pour la saluer.

— Moi, je peux vous trouver un engagement sur un cargo que dirige une femme, avec sa sœur et ses neveux et nièces. Je suis certain qu'elle a besoin de quelqu'un comme vous pour faire des affaires dans le Sud. Les sœurs ne parlent pas très bien l'anglais et ne connaissent pas les habitudes de ces pays-là. Elles voudraient bien faire cette grande traversée mais n'osent pas, surtout à cause de leurs ignorances multiples. Par exemple, elles ne savent pas ce que les gens achèteraient qu'elles pourraient leur procurer.

— Elles ne transportent pas de baleinium comme les autres ?

— Leur cargo est un vraquier et non un citerne. Écoutez, je peux vous proposer une affaire. Nous passerons un contrat. Si May Jade vous embauche, vous me reverserez dix pour cent de votre salaire sur tout le temps de votre séjour à bord.

Fleur trouva ce garçon sympathique car il osait franchement déclarer qu'il cherchait à faire une affaire, et ça lui plaisait. Elle lui fit remarquer qu'une fois loin d'Amoy Station, elle pourrait s'abstenir de tenir sa promesse.

— May Jade, elle, respectera le contrat et prélèvera les dix pour cent qui me reviennent. Elle me les remettra scrupuleusement lorsqu'elle sera de retour. Ici, c'est ainsi que les affaires se traitent. On se fait confiance les uns les autres, car nous avons vécu des années terribles avec les pirates.

— Je suis au courant, précisa Fleur.

— À bord de ce cargo vous serez bien traitée. La sœur de May Jade est un peu exigeante, mais les nièces et neveux sont gentils. Nous sommes amis et quand ils reviennent ici, qui est leur port d'attache, nous sortons tous ensemble. Si vous le voulez, je peux vous amener à bord de ce cargo dès ce soir.

Il était dix heures et Fleur éprouvait quelque crainte. Le garçon pouvait

l'entraîner dans un endroit perdu du port pour la dépouiller ou encore pour la violer et la revendre ensuite comme prostituée. Elle avait remarqué que nombre de filles et de garçons très jeunes erraient le soir sur les quais et racolaient. Il comprit ses réticences et sourit.

— Je suis un garçon sérieux et nous allons trouver le cargo à quelques minutes d'ici. Il se nomme le *Mayflower*.

Ce qui surprit Fleur.

— Lorsque May Jade l'a fait construire, elle a lu quelque part une histoire de bateau qui portait ce nom, et comme elle y retrouvait son prénom, elle l'a adopté. Une chose, avant que nous nous trouvions à discuter avec elle. Vous allez demander un salaire et aussi un pourcentage sur les affaires que vous lui amènerez, et sur ce pourcentage j'aurai aussi ma part.

Elle le suivit et effectivement deux minutes plus tard ils montaient à bord de ce *Mayflower*, et la capitaine, qui était en même temps l'armatrice, les reçut dans une cabine décorée avec un goût très féminin que Fleur apprécia, après la rudesse des derniers jours à bord des différents trains qu'elle avait empruntés.

— Les Patagonie, fit cette femme petite et ronde, aux yeux très noirs et aux cheveux teints en blond, mais j'en rêve effectivement.

— Il y a aussi les Kerguelen qui achèteraient de grandes quantités de riz, des céréales et certaines matières premières. Ils n'ont pas besoin de baleinisme car ils produisent du fuphoc.

Sur une carte, Fleur lui montra l'archipel qui évidemment apparaissait bien petit, mais elle sut en vanter la richesse due à un développement intense.

L'affaire se conclut en océanos, car May Jade savait que dans le Sud c'était la monnaie la plus appréciée, alors que le dollar estampillé avait perdu la moitié de sa valeur. Le cargo allait livrer des marchandises dans les îles Sud Pacifique, mais ensuite avec un nouveau fret prendrait la route australe.

CHAPITRE 37

Lorsque Esquaille l'appela, elle se demanda si Bourguine ne lui avait pas conté que la directrice de NPST s'offusquait de son silence. Il se montra assez cauteleux, à son habitude, mais en même temps elle sentit des réticences dans sa voix, comme s'il avait envie de parler de certaines choses mais n'osait pas.

— Je suis en ce moment sur le dossier d'Altaï, car évidemment le moratoire prendra fin un de ces jours prochains, et lorsque notre cher président reviendra, il sera heureux d'avoir quelques éclaircissements. Bien entendu, je mettrai surtout en avant le risque nucléaire.

— Ce n'est quand même pas le seul. Toute la mécanique céleste se trouve en quelque sorte menacée par la destruction de ce fragment de Lune, et je ne pense pas qu'elle mettrait un terme à nos variations de température.

Depuis quelques jours, effectivement, le thermomètre repartait à la baisse, légère, même pas deux degrés en moins, mais c'était tout de même inquiétant, au point que les médias en faisaient depuis leur tête d'affiche.

— Oui, je sais, fit Esquaille gêné, mais tout de même une catastrophe nucléaire n'est pas à négliger, surtout si l'on peut l'éviter.

En réalité, il n'était pas fichu d'analyser les rapports des astrophysiciens sur toutes les incertitudes qui planaient au sujet d'Altaï. On pensait que sa disparition entraînerait un tourbillon de poussières, ces poussières que jusque-là ce bloc rocheux repoussait violemment. Mais il y avait des questions posées sur l'attraction universelle, l'électromagnétisme et pas mal d'autres.

Esquaille l'écoutait avec attention, mais entrecoupait de soupirs ses explications.

— Je suis très occupé, disait-il, car il existe des centaines de dossiers en souffrance. Claudion Hyponias, obnubilé par cette question d'Altaï, n'y avait pas touché, et maintenant tout retombe sur moi.

— Il n'est pas resté longtemps à son poste, remarqua Louria, qui se demandait où Esquaille voulait en venir. Il s'était de lui-même imposé à la place de Claudion, profitant de l'absence d'Opérasque et de l'apparent désintérêt de Bourguine.

— Ne pourriez-vous pas... commença-t-il. Vous-même êtes très occupée,

mais peut-être trouveriez-vous quelques instants pour me présenter un résumé succinct de tous les risques spatiaux encourus par la destruction éventuelle de ce morceau de Lune... On se passerait bien de lui, en fait, mais il est là et notre président, où qu'il soit, ne l'oublie certainement pas et voudra en savoir plus à son retour.

— Sait-on où il se trouve ? demanda-t-elle, comme si elle n'y attachait aucune importance.

— Non et le secret est bien gardé. Je disais donc que si vous trouviez le temps nécessaire de me rédiger un rapport très succinct sur ce qui vous paraît dangereux dans le projet d'Hyponias, à l'exception de la présence de ce combustible nucléaire, je vous en serais infiniment reconnaissant.

— Bourguine est aussi qualifié que moi, dit-elle, plus pour le taquiner que pour essayer de se soustraire à cette corvée. Elle ne perdrait qu'une heure pour rédiger les explications nécessaires et surtout accessibles à un esprit moyen.

— Il prend son rôle de directeur provisoire de l'observatoire de 87°7 très à cœur, et je ne peux que l'en féliciter. Et puis je ne pense pas qu'il soit aussi expérimenté que vous. Je veux dire qu'il méritait d'être nommé à ce poste, mais vous, vous occupez celui de NPST depuis plus longtemps et vous avez été la meilleure collaboratrice de Charlster.

Elle savait qu'une fois en possession de ce résumé il le recopierait, en changerait les termes par des équivalences et pourrait le présenter à Opérasque comme le produit de sa propre réflexion.

— Je vais le rédiger, dit-elle, et je vous enverrai une copie rapidement.

Elle déjouait ses plans et il remercia du bout des lèvres.

CHAPITRE 38

Quitter le quai avec l'aide d'un remorqueur, remonter le chenal qui à travers la banquise s'étirait sur des kilomètres, accéder enfin à l'océan, tout cela demanderait des heures et mit les nerfs de Songe à vif. Elle s'était cloîtrée dans sa cabine et n'osait même pas regarder par le hublot, dans la crainte d'apercevoir des policiers ou leurs glisseurs particuliers, voire les vedettes de surveillance. Elle savait que ces dernières pourraient poursuivre le *Sanko*, tel était le nom du cargo du capitaine Foukuang, jusqu'à des centaines de kilomètres au large.

La négociation avait réussi, et longtemps avant que le fameux glisseur Carminale soit embarqué à bord du cargo, Songe était déjà dans une des trois cabines réservées à d'éventuels passagers, mais plus habituellement à des membres de la famille. La femme du capitaine l'avait accueillie à la coupée, sans un mot de politesse. Elle paraissait furieuse, sans que Songe sache si c'était à cause de sa présence ou de l'achat du véhicule. Car si Chalazy avait accepté d'en fournir un spécimen sur-le-champ, il en avait aussi demandé le prix fort.

Lorsqu'on tapa à sa porte, elle crut que ses plans venaient d'échouer et elle s'attendait à découvrir plusieurs policiers dans la coursive, mais ce n'était que le steward, un joli garçon de seize ans, comme le lui avait annoncé Long Kit, non sans malice.

— Ma mère préférerait que vous preniez vos repas dans cette cabine, dit-il, l'air désolé. Mais ne vous inquiétez pas, je vous servirai avec tout le soin nécessaire.

Rassurée, elle ne trouvait pas encore assez de sang-froid pour l'examiner en partenaire possible pour rompre la monotonie d'un voyage en pleine mer. Lui, au contraire, paraissait intéressé par cette légère combinaison d'intérieur qui révélait de douces courbes agréables. Il ignorait l'âge de Songe et lui trouvait même un air de jeune fille. Il se doutait qu'elle fuyait les Kerguelen, mais il avait imaginé une histoire sentimentale, ne pensant pas un seul instant que Songe puisse s'éloigner pour d'autres raisons.

— Je vous remercie, dit-elle, et d'ailleurs je préfère prendre mes repas ici. Mais pourrai-je ensuite me promener sur le pont ?

— Très certainement, voyageuse, mais il vous faudra vous couvrir plus

chaudemment, dit-il, en dévorant des yeux sa poitrine ferme.

Cet intérêt non dissimulé la réconforta et elle s'efforça de sourire, oubliant qu'ils se trouvaient encore en train d'avancer très lentement dans le chenal d'accès à l'océan, et que si un bateau s'annonçait dans l'autre sens, ils devraient patienter dans un bassin de garage.

— Puis-je connaître votre prénom ?

— Mon véritable est Luan, mais je préfère Will. Depuis que je voyage dans ces régions, j'ai choisi ce prénom.

— Très bien, Will. Nous allons bientôt nous retrouver dans l'océan ?

— Juste le temps de refaire les pleins au terminal. Et s'il y a plusieurs navires avant nous, nous ne pourrons naviguer en haute mer qu'au début de la nuit.

Lorsqu'il lui apporta du thé vers quatre heures, il lui annonça qu'ils auraient à patienter quelques heures avant de quitter la banquise et le terminal.

— C'est un endroit intéressant ? demanda-t-elle.

Il fit la grimace.

— Il y a un store qui vend des souvenirs et toutes sortes de choses indispensables, mais ma mère ne veut pas que j'y gaspille mon argent. On y rencontre aussi des jolies filles. Ma mère a peur que je me laisse entraîner.

Songe se souvint que Vorgine avait tenté de renvoyer les prostituées des quais, en les forçant à se rendre justement à ce terminal. Les bateaux, qui attendaient le passage pour accéder au port proprement dit, y stationnaient parfois des jours, et certains capitaines acceptaient que ces filles montent à bord durant le temps de cet arrêt. Mais la mère de Will était d'une moralité très stricte.

Le *Sanko* attendait toujours de refaire ses pleins lorsque la femme du capitaine frappa et entra en même temps.

— Vous pas payer voyage, dit-elle d'une voix sonore.

— Mais Chalazy, l'industriel, a dû régler votre mari à ce sujet.

— Non, lui vendreengin mais pas payer voyage. Si vous peut pas payer, doit descendre ici au terminal.

Elle demanda à rencontrer le capitaine, mais cette femme répondit qu'il était trop occupé pour venir jusque-là, et que si elle ne voulait pas payer, elle

allait demander à deux marins de la conduire sur le quai.

— Ça va, fit-elle, sans trop oser protester. Dites-moi combien je vous dois.

C'était une somme qui allait amputer ses économies des trois quarts, y compris le pourcentage encaissé pour la vente du latex de Long Kit.

— Mais, fit-elle furieuse, ce n'est pas le tarif pour un passage jusqu'à Punta Arenas.

— Tarif pour fille recherchée par police des Kerguelen. Je pas idiote, je lire journal et écouter radio.

Songe alla compter ses billets, heureusement des océanos, et les remit à cette virago qui restait debout à la porte, véritable masse de muscles et le visage renfrogné. Elle arracha presque les billets de la main de Songe.

— Vous tranquille. Pas problèmes équipage et à Punta Arenas, bon vent.

Ce qui la fit rire lorsqu'elle ressortit de la cabine, laissant Songe accablée.

— Sale voleuse, fit-elle à voix basse.

CHAPITRE 39

— Je vous l'avais bien dit, lui reprochait la voix imperceptiblement ironique de Mylord, que vouloir continuer tout droit c'était affronter cette mer intérieure. Vous auriez dû profiter de la station où voyageuse Fleur est descendue, pour prendre la direction du nord. Maintenant qu'allez-vous faire devant cette étendue d'eau ?

Kurty, d'un geste machinal, lui coupa la parole. Mylord avait raison mais il s'était obstiné, peut-être pour ne plus risquer de rencontrer sa compagne qui avait dû prendre un convoi se dirigeant vers la Chine.

Cette mer intérieure avait envahi une banquise peu épaisse et cette eau ne cessait de grignoter les rives de glace, ne cessait d'agrandir son domaine. On apercevait des tentatives de traversées, un viaduc abandonné ainsi que des engins de chantier, une grande barge échouée qui aurait pu transporter la Locomotive. Sur la gauche, on avait commencé de déposer les rails d'une voie de contournement, mais l'analyseur de continuité révélait qu'au bout d'un kilomètre les travaux avaient été abandonnés.

— Tout ce qui reste du grand rêve de la famille Kalami, ricana tout haut Kurty. Ils n'ont pas réussi à traverser cette mer méridionale, dans une oblique transversale.

À cette hauteur on approchait la mer orientale qui n'était pas recouverte de glace et gardait même un volant de chaleur assez élevé. Au-delà de cette nappe d'eau intérieure qui rongait la banquise, cette dernière continuait encore, durant quelques dizaines de kilomètres, mais tout à fait inconsistante et de faible épaisseur.

Durant ses réflexions, les cinq minutes de silence imposées à Mylord s'étaient écoulées et la voix métallique reprit ses recommandations. Elles n'étaient que la synthèse des observations faites par les différents capteurs de la Machine, mais Mylord donnait l'impression que c'était lui-même qui veillait à tout.

— Vous ne pouvez même pas envisager la construction en résine bactérienne d'une ligne de contournement, car le poids de la Machine est un lourd handicap. Ne reste qu'une possibilité, faire marche arrière et revenir vers cette station en X pour choisir votre nouvelle direction. À ce niveau-là s'offriront trois possibilités, le nord, le sud et l'ouest, c'est-à-dire le retour

vers le vivier, l'île de Haï Nan et Vinh Station.

— Le sud, ça donne quoi ?

— C'est la direction de Bornéo et plus particulièrement de Bandar, siège de l'Ecuadorian Eastern Company. Aux trois quarts du chemin existe une double dérivation, l'une vers l'est avec les anciennes Philippines comme pays, et à l'ouest vers un pays ancien dont le nom m'échappe.

Une carte apparut sur un écran et Kurty put lire le nom :

— Péninsule indochinoise.

— Les Instructions Ferroviaires d'avant le réchauffement sont très réservées sur les réseaux de ces régions.

— Ces Instructions ont plus de vingt ans.

— N'empêche que les lignes étaient défectueuses.

Lors de sa dernière visite au corps embaumé de son père, dans le mausolée où il reposait, Kurty avait eu la révélation que l'âme de Kurts le pirate s'était emparée de la Machine ou plutôt qu'elle ne l'avait jamais quittée, et que c'était la volonté de son père qui imposait son pouvoir. Il alla s'isoler dans son bureau et essaya de comparer les vieux enregistrements de la voix de son père avec ceux actuels de Mylord.

Il trouvait inconcevable que cette voix artificielle possédât par moments des intonations humaines. Ironie, colère, moralisme nuançaient le synthétisme constant, l'humanisaient. N'y avait-il pas dans les archives mémorisées de plus anciens enregistrements de cette voix, du temps où son père vivait encore ? Pour vérifier si elle était aussi expressive ou sans caractère.

Il commença, se retrouva bloqué avec un message sur l'écran : « Irrecevabilité de la demande. » Sans même les sempiternelles recommandations : « Formulez votre demande différemment » ou bien « Accès verrouillé, utilisez le code ».

— Irrecevabilité, cria-t-il furieux. Ça veut dire quoi ?

Il essaya de ruser, appela d'autres archives concernant des faits historiques où la Locomotive avait connu des moments critiques. Il espérait, par ce biais, obtenir un récit commenté par Mylord, mais il avait plongé trop loin dans le passé et à cette époque la voix artificielle n'existait pas. Les synthèses s'affichaient sur l'écran.

Ces archives vidéo le lui révélaient, mais il ne renonçait pas. Il

continuerait, chercherait à établir que la voix de Mylord n'était peut-être que celle de son père.

Bien entendu, il n'en aurait jamais parlé à quiconque et Fleur ne lui aurait pas paru à même d'être sa confidente. Elle était trop rationaliste pour admettre pareille éventualité, et dès le premier mot l'aurait regardé comme s'il était ivre ou atteint d'une maladie mentale.

Ce soir-là, alors que la Machine roulait dans l'autre sens, il retourna dans le mausolée et s'assit à quelques mètres de son père, observa son visage durant de longues minutes, espérant surprendre un infime tressaillement, une vibration. Mais en apparence la mort figeait à jamais ces traits pleins de rudesse.

Lien Rag lui avait donné quelques rares détails sur cette liaison de son père avec cette sylphide, comme il disait, devenue sa mère. Son père en était amoureux fou et Kurty avait du mal à imaginer cet homme impressionnant en amoureux transi, désespéré chaque fois que cette fille disparaissait, l'attendant dans la douleur.

— Je ne peux imaginer, murmura-t-il, que tu puisses modifier tes traits afin qu'ils reflètent une passion quelconque. Je n'ai jamais cru que tu possédais une affectivité. Et Lien Rag est trop discret sur l'amour que tu as vécu. Il n'aime pas se souvenir de ce temps-là où très longtemps il perdit la raison, et ne dut qu'à ton amitié de survivre et de redevenir normal.

Il hocha la tête, soupira :

— L'amitié, bien sûr, un sentiment humain qui te paraissait le seul acceptable, alors que l'amour... Tu traitais les femmes sans la moindre pitié, cette Floa Sadon par exemple. Je ne sais si tu connus Yeuse, ni comment tu te comportais avec elle dans ce cas. Tout ce que je sais, c'est qu'un jour elle retrouva cette Locomotive que tu avais abandonnée pour conduire Lien Rag dans le Bulb, et qu'elle parvint à se faire accepter par elle. D'après ce que j'ai retenu de la visualisation des archives, elle y fut mieux reçue que moi. Est-ce que déjà avant de t'envoler dans l'espace tu avais pris soin de transférer ton esprit dans cet ensemble complexe ?

Il se leva, eut un élan pour s'approcher du corps, mais recula vers la porte.

— Serait-il possible que cette voix masculine, que j'appelle Mylord, soit apparue seulement quand j'ai réussi moi aussi à passer le sas ?

Il fit le détour par le poste de pilotage pour donner ses instructions avant d'aller se coucher. Il avait décidé de rejoindre les Philippines où il savait pouvoir emprunter de nouveaux réseaux, par exemple ceux de la Channel

Mais une fois allongé il ne parvenait pas à trouver le sommeil et se mit à penser à Fleur. Elle ne reviendrait pas cette fois, il devrait aller la chercher, mais ne pourrait le faire tant qu'il n'aurait pas résolu cette énigme au sujet de l'âme de son père. Il trouvait stupide d'utiliser ce mot qui baignait dans une imprécision religieuse, mais il n'en avait pas d'autre à sa disposition. Il aurait pu parler d'esprit, mais ce mystère était d'une autre nature qu'une banale affaire de croyances superstitieuses. Bien sûr, il avait aussi quelques mots ambigus pour s'expliquer l'influence de son père sur la Machine, par exemple le verbe hanter.

Une pensée éclair le sortit de son lit, comme s'il fuyait le confort apaisant de sa couche, de crainte de perdre le fil de cette idée nouvelle. Son père aurait-il eu la possibilité inimaginable de transférer son cerveau dans le système informatique de la Locomotive ?

— Lui et elle formaient un tout, une symbiose réussie, lui avait appris Lien Rag, et elle sans lui ne trouva qu'une solution, se suicider en se jetant dans la mer.

Mais comment un système informatique pouvait-il s'autodétruire ? Peut-être y avait-il eu, au cours de ces années de complicité entre l'homme et la Machine, une fusion qui avait doté l'ensemble de fonctions humaines. Peu à peu la Machine s'était enrichie d'organes sensoriels, similaires à ceux de l'homme. La Locomotive pouvait voir, entendre, parler, sentir puisqu'elle analysait sur-le-champ les odeurs les plus légères, mais possédait-elle en sus une véritable sensibilité qui se serait transmutée en affectivité ? Par moments elle paraissait frôler certaines émotions, certains sentiments d'humanité, de compassion.

Kurty s'était assis à distance de son lit qu'il considérait encore avec méfiance. Il avait refusé un fauteuil, pour un tabouret où il ne risquait pas de sombrer dans une demi-somnolence. Il fallait qu'il continue cette exploration d'une brutale perspective, pour si extravagante qu'elle parût. Il n'allait pas l'abandonner pour se vautrer dans le repos ou pour évoquer la personnalité de Fleur.

Comment son père avait-il accédé à toute cette connaissance qui faisait de la Locomotive géante un recueil fantastique des inventions humaines dans tous les domaines ? L'ancien pirate ne s'était pas contenté de recopier, comme les savants de son époque, ce que l'on croyait savoir des techniques de l'avant-glaciation. Il avait innové, perfectionné, et aurait-il un jour découvert la possibilité de transférer son cerveau dans les microprocesseurs dont il avait poussé la miniaturisation à l'extrême, avec une fiabilité décuplée ?

CHAPITRE 40

Le père de Movane se levait dans la nuit pour surveiller la fermentation de ses différents ingrédients dans les cuves de sa brasserie, et Césaire prit l'habitude d'en faire autant pour l'aider. C'était un travail qui ne lui déplaisait pas, sauf que les relents de bière commençaient de lui rendre cette boisson imbuvable. Il n'y avait qu'une aération réduite dans cette cave sous-glaciaire où Lou opérait, et Césaire avait depuis toujours l'habitude du grand air. Lorsqu'il se souvenait du *Staple*, ce solide remorqueur aux moteurs puissants, il soupirait de regret, se revoyait à la barre dans les mers déchaînées de l'Antarctique, mais respirant à pleins poumons.

Il sortit en catimini dans l'aire protégée par la verrière pour oublier l'odeur de bière, mais Lou craignait qu'il ne fût surpris.

— Avec ta haute stature tu ne passes pas inaperçu, et la patronne du traintel où tu es descendu plusieurs fois te reconnaîtrait sans peine. Tu sais qu'elle m'a demandé à plusieurs reprises ce que tu devenais et si tu n'envisageais pas de faire un petit séjour à Shelling ?

Césaire croyait relever une certaine malice dans ces derniers propos et s'efforçait de cacher sa confusion. Chaque fois qu'il était venu, il avait partagé la couchette de cette femme. Ce n'était pas une beauté, mais elle possédait un tempérament de feu qui ne l'avait pas laissé indifférent. Lou avait raison, elle le connaissait trop pour ne pas l'identifier sur-le-champ si elle l'apercevait.

Il aidait Lou à la mise en tonneaux spéciaux qui empêchaient le gel de la bière, de même les canettes conservaient le liquide hors du froid.

— Des gens sont venus pour que j'accroisse ma production et vende ma bibine dans tout le district. J'ai prétexté que c'était trop de travail pour moi et que je ne désirais pas m'agrandir, mais j'ai eu l'impression qu'ils sont repartis avec un sentiment de suspicion. Tu sais, les gens sont tous entrés dans une ère de compétitivité exagérée et ne comprennent plus ceux qui se contentent de ce qu'ils ont, s'en méfient même.

Il redoutait que ces hommes d'affaires ne reviennent à la charge, et Césaire lui conseilla de céder son brevet de fabrication dans certaines conditions.

— Vous exigerez qu'ils montent une brasserie assez loin de Shelling et qu'ils ne vendent la bière que dans un certain périmètre autour, vous laissant votre clientèle puisque celle-ci vous suffit.

— Je dois me montrer discret, disait alors Lou Marqua, et cette façon de répondre intriguait Césaire.

Lou était un homme traqué comme lui, comme sa fille, et dans ces cas-là on ne parlait pas vraiment de discrétion mais de prudence extrême. D'autre part une question récurrente venait à ses lèvres : pourquoi les Marqua n'avaient-ils pas adopté un autre nom ? Gina était d'origine terrienne, mais son mari n'en était pas moins menacé.

Parfois des gens de la station et des communautés voisines venaient faire une dégustation, et ces jours-là Césaire et Movane se cachaient soigneusement dans leur compartiment. D'autant plus que la patronne du traintel, Linge, accompagnait chaque fois ces visiteurs. La plupart avaient apprécié la bière dans son bar et voulaient visiter la brasserie.

Gina préparait quelques sandwiches pour l'occasion, et disait qu'elle avait de bonnes relations avec cette Linge.

— Elle me parle souvent de Césaire, dit-elle. Mine de rien elle me demande si « le Noir » n'est pas revenu nous voir. Dites donc, mon garçon, vous lui avez tapé dans l'œil.

Movane, dans ces cas-là, posait un regard mi-amusé mi-interrogateur sur le visage de son amant qui essayait de rester impassible, mais ces constantes allusions à cette femme l'agaçaient. Que croyait-elle, la patronne du traintel, qu'il allait s'engager pour la vie avec elle ?

Le soir, dans leur compartiment, Movane essayait de se libérer du sentiment de malaise qui l'étreignait. Au début Césaire abondait dans son sens et ajoutait ses propres constatations aux siennes, mais voyant que la jeune femme en devenait obsédée, il essayait de la rassurer.

Depuis quelques jours elle avait libre accès aux ordinateurs de son père et en profitait pour essayer de contacter l'ambassade, voire la présidence du Consortium des Bonzes. Mais il semblait que ces connections soient interrompues. Lou lui avait expliqué qu'il était impossible, grâce à une technique de son invention, de remonter jusqu'à lui.

— Je pourrais appeler à l'insurrection, si je voulais, sans que les agents du contre-espionnage me retrouvent. Tous les autres ordinateurs sont sous surveillance, mais les miens échappent à tout contrôle.

Un soir, Movane parla à Césaire de ce qu'elle avait voulu faire dans la journée, contacter d'anciens amis de ses parents.

— Maintenant que je suis un peu plus avertie de ces choses, je sais que ce sont des Aliens, mais ils ont dû changer de résidence. C'étaient des gens qui

fabriquaient des coucous.

— Des quoi ?

— Des pendulettes où un oiseau surgit d'une trappe pour annoncer l'heure par des « coucou, coucou ». Les gens adoraient, mais les Harasson, c'était leur nom de l'époque, ont recueilli le sphale dont je t'ai parlé, le fameux Zixiss. Ils habitaient près de Baker Station, puis ils se sont réfugiés ailleurs. Ils étaient en contact avec mon père et utilisaient un langage que je ne comprenais pas.

— Ils se cachent sous un autre nom, lui dit Césaire, ne comprenant pas son insistance à vouloir retrouver ces anciens amis de ses parents.

Parfois il s'endormait alors qu'elle continuait de parler, de lui faire part de ses doutes, mais lui, trop fatigué par ses heures de travail nocturne, n'écoutait plus. Il se levait vers les trois heures pour seconder Lou.

Une nuit il osa aborder ce qui le tracassait au sujet des mesures de sécurité prises par le couple, pour se faire oublier des autorités.

— Nous utilisons surtout le nom de naissance de Gina dans les affaires, mais évidemment la bière porte le mien et jusqu'ici nous n'avons pas eu de souci à nous faire.

— Je le croyais aussi, disait Césaire, avec ma petite ferme bien isolée, mon commerce de sel avec les Roux et de différentes marchandises avec les Inuits. J'avais une bonne clientèle et je regrette ces gens-là.

— Possible qu'un Inuit t'ait dénoncé, disait Lou.

— Non, je n'y crois pas, ce sont des gens qui vivent en dehors de la société ferroviaire et se méfient trop de la police pour se comporter ainsi. C'est mon propriétaire, un vieux retraité handicapé et méchant comme la gale. J'aurais dû m'en méfier plus tôt.

— Lorsque les policiers viennent nous les invitons à déguster nos bières et Gina fait un bon repas. Ils repartent avec plusieurs tonneaux.

Césaire évita de rapporter cette conversation à Movane.

CHAPITRE 41

Lorsque Reiner lui avait envoyé un messenger spécial pour le prier de le rejoindre à Punta Arenas, Lienty avait d'abord ergoté, prétextant que ses fonctions ne lui permettaient pas de se libérer comme il le souhaitait.

— Voyageur Ragus, dit cet homme avec courtoisie, je vous fais remarquer que j'ai voyagé à bord du *Rewa* qui s'en va chercher du fuphoc dans la Zone Tabou, et dont le capitaine a consenti à faire le détour pour me déposer au terminal Ouest de votre Channel Drake. Je n'ai pas fait impunément ce voyage pour m'entendre répondre que vous n'avez pas le temps de me raccompagner à Punta Arenas, comme le président le pensait. Croyez-vous que si ce que voyageur Reiner doit vous communiquer est sans importance, je serais venu en personne ? Un simple message aurait suffi. Seulement mon distingué président se méfie de la radio et des nombreuses écoutes qui vont des services de la Patagonie Ouest aux Néos, et surtout à la Caste. Et justement je crois que c'est au sujet de celle-ci que le président désire vous entretenir.

Lienty réalisa qu'il venait de commettre une bourde politique en commençant par refuser, et il s'empessa de répondre que dans moins de deux heures ils s'envoleraient vers Punta Arenas, à bord de l'hydravion affecté à la concession.

Une fois en plein ciel il essaya d'en savoir plus, pensant qu'une attaque des lanchas de la Caste était en préparation, et que l'opération avait été révélée aux services secrets de Reiner. Mais l'envoyé ne savait rien de plus que ce qu'il avait dit.

— C'est vraiment confidentiel, savez-vous, car moi aussi j'aurais pu venir en hydravion, mais tout le monde l'aurait su, tandis qu'en m'embarquant sur le *Rewa*...

Il précisa que l'atterrissage s'effectuerait sur un terrain militaire au nord de la capitale, et non sur l'aéroport civil.

— Une draisine spéciale nous conduira auprès du président.

Mais à la grande surprise de Lienty, Reiner les attendait sur ce terrain militaire, et de suite ils furent conduits dans un wagon à l'écart où un buffet les attendait. Le messenger disparut sans même dire au revoir.

— Vous avez des nouvelles de Lien Rag ? demanda Reiner quand ils furent seuls.

Lienty, qui avait un verre de vodka à la main, le reposa sans y avoir touché.

— Mais pourquoi cette question ? Lien Rag est occupé...

— Lien est parti en dirigeavion vers le nord, ainsi que le baleinier de Farnelle et Danglov. Et je sais que le *Dragon* était dans le sillage du *Tzingtao*, lequel naviguait également dans cette direction. Ce bateau est la propriété d'un armateur chinois que je connais très bien et avec lequel nous traitons certaines affaires, Poniang. Il n'avait aucune raison de commercer dans le Nord puisqu'un fret important l'attend à l'Ouest, comme chez nous. D'autre part, d'après certaines informations non confirmées cependant, le cargo chinois a été vu remontant le fleuve Amazone, dans le Nord. Ce fleuve, vous ne l'ignorez pas, prend sa source dans la cordillère des Andes et est navigable très longtemps en amont.

La cordillère des Andes, repaire de Lascasas bien sûr, mais Reiner n'avait pas besoin de le préciser.

— Il y aurait eu une attaque du dirigeavion sur ce cargo chinois, lorsque celui-ci ayant fait demi-tour redescendait vers l'embouchure. Le cargo chinois aurait coulé, mais...

Il marqua un arrêt significatif.

— Le dirigeavion, murmura Lienty.

— Disparu. Les eaux de ce fleuve sont tumultueuses.

— Vous êtes formel ?

— Pas du tout. Nous avons des gens avec lesquels nous entretenons de bonnes relations d'échange dans le Nord, au-delà même de nos frontières, mais ce n'est pas un secret bien gardé. Nous avons installé un comptoir d'échange, car les matières premières sont importantes dans ce *no man 's land* que le fleuve traverse. Le latex, mais aussi des minerais importants. Nous avons créé une ligne clandestine qui nous relie à un point extrême situé à hauteur du Capricorne, mais là nous recevons les marchandises grâce au système fluvial très dense. Malheureusement, ces fleuves ont recommencé à geler avec la chute brutale des températures. Cependant si nous ne recevons plus de marchandises, les informations circulent. Mais elles sont toutes à prendre avec de grandes précautions.

— Mais le baleinier que devient-il ?

— Il semblerait que Farnelle et Danglov recherchaient l'épave du dirigeavion.

— Mais si celle-ci est engloutie, demanda Lienty, la gorge serrée, que peuvent-ils encore espérer ?

— Effectivement les informations sont discordantes et nous ne savons pas exactement ce qu'il en est. Mais je tenais absolument à vous faire part de ce que je venais d'apprendre. Je ne pense pas que le bruit de cette terrible affaire se soit encore répandu à Magellan Station, d'après mes correspondants, mais elle ne tardera pas à être connue.

Lienty remercia et décida de rentrer à Channel Drake. Il reçut l'assurance de Reiner que d'autres informations lui seraient fournies dès que possible, mais par radio et selon un code spécial dont il lui remit la clé, un logiciel banal.

Dès son retour à Channel Drake, Lienty essaya d'obtenir la liaison avec le baleinier ravitailleur *Madam*, qui certainement attendait le retour du dirigeavion et du *Dragon* à hauteur du tropique du Capricorne. Lienty avait décidé de se rendre dans le bassin de l'Amazone à bord de l'unique hydravion à sa disposition, mais il avait besoin de la présence du baleinier ravitailleur sur sa route pour refaire ses pleins.

Malgré tous ses efforts, la station de radio du Channel Drake fut impuissante à joindre le *Madam*.

La mort dans l'âme, Lienty prit la décision d'entrer en contact avec l'émetteur radio des Néos à Magellan Station. Sa puissance couvrait des distances énormes, puisque ses émissions étaient captées par Alone-Vatican, à l'autre bout du monde dans l'océan Indien.

Il conclut un accord avec eux comme c'était la coutume, acheta une heure de relais et la recherche du *Madam* commença sans attendre. Il était minuit lorsque le baleinier répondit que contacté par le *Dragon*, plus au nord, il était en route pour le rejoindre.

Avec son chef pilote ils essayèrent d'organiser ce vol vers le nord, en allégeant l'appareil pour l'alourdir de réservoirs supplémentaires.

— À moins de trois cents à l'heure de moyenne on devrait y arriver, conclut le chef pilote. Ensuite le *Madam* nous ravitaillera.

— On part à l'aube, répliqua Lienty.

CHAPITRE 42

Lorsque Christo Jameson ordonna que l'on détache de ses bossoirs la petite draisine de secours fonctionnant à la force des bras, le bosco protesta, inquiet que le capitaine de vaisseau prenne le risque de s'engager sur la portion de rails construite par eux, pour partir à la recherche de l'amiral.

— Une fois au bout de cette ligne en résine bactérienne, vous devrez marcher à pied avec tous les risques que cela comporte. Notre cher vieil amiral, toujours aussi entêté, a pris une décision insensée et vous ne pouvez partir ainsi à sa recherche.

— Je serai aussi prudent que possible, promet l'officier. Je vais préparer un sac de vivres, de médicaments et aussi emporter un brancard sur skis démontable.

La draisine à balancier fut placée par les marins à l'avant de l'avisos et au départ, pour donner l'élan à Jameson, ils le poussèrent et le balancier entraînant un énorme volant de fonte fut d'un maniement aisé. Il parcourut toute la longueur en moins d'une heure et atteignit bientôt le terminus où une barrière en plastique rouge marquait la fin des rails. Il chargea son sac sur le brancard doté de patins et avança vers l'est par un temps calme qui n'annonçait rien de bon, car il avait vu que le baromètre dégringolait sévèrement avant de quitter l'avisos.

Il marcha jusqu'à la nuit dans un étrange monde de glace et d'eau, pataugeant parfois dans un demi-mètre de bouillasse avant d'atteindre une longueur de banquise encore intacte. Il relevait quelques traces de l'amiral, les fers de ses bottes et un abri où le Vieux avait même fumé à moitié un de ses cigares. Secouant la tête, les larmes aux yeux, Jameson ramassa ce demi-rouleau de tabac mâchonné et le mit dans la poche de poitrine de sa combi.

Il occupa ce modeste igloo, édifié selon les instructions du parfait marin naufragé de la banquise. Ce n'était pas la première fois qu'il couchait dans un abri de fortune, et il dormit assez bien après avoir avalé une barre de protéines.

Comme l'annonçait la chute de la pression atmosphérique, un ouragan se leva à la fin de la nuit, et des congères coureuses commencèrent de se former, mais pour se jeter en bout de course dans l'océan où elles flottaient en diminuant de volume dans une eau à six degrés.

Il se trouvait en plein Gulf Stream et n'osait plus sortir de son igloo, attendant que ça passe mais peu optimiste sur la fin de ce vent furieux.

Il envoya un message à son aviso pour rassurer l'équipage qui avait dû haubaner le véhicule selon les consignes habituelles. Il se demandait si le Vieux était aussi à l'abri, mais pensait que ses vagues traces seraient certainement effacées quand le calme reviendrait. Pourtant cet ouragan eut une conséquence heureuse, la température baissa de plusieurs degrés et la banquise se reformait.

Le vent se calma en partie, laissant d'énormes rafales s'abattre irrégulièrement sur cette zone incertaine, où la glace et l'eau se combattaient à coups de congères essayant de combler les vides de la banquise, et d'énormes vagues détruisant d'un coup ces tentatives.

Il repartit, sachant que chaque pas inconsidéré pouvait le faire basculer dans l'océan d'où il aurait du mal à s'extirper. Mais plus loin la banquise réapparaissait, et il se demanda sérieusement si dans son obstination à vouloir emprunter ce passage le vieil amiral n'était pas un visionnaire. Peu à peu il trouvait une glace plus surélevée sur l'eau que les précédentes, plus épaisse donc et se hérissant parfois en petits promontoires d'où il pouvait observer des kilomètres de distance vers l'est. Et il ne voyait que de la glace, très tourmentée, certes, mais bien présente et solidement installée. Il pensa qu'il laissait la dernière branche du Gulf Stream derrière lui, et osa estimer qu'il se trouvait sur la banquise Atlantique, celle que Kinnjone voulait atteindre pour aller semer le trouble dans la rencontre Opérasque-Lascasas.

Il retrouvait des traces du vieil homme, les griffures de ses fers de glace, des bouts de cigares, des étuis de plastique ayant contenu la nourriture concentrée et très énergétique réduite en une seule barre. On pouvait ainsi emporter des semaines de vivres sans se charger, à condition de ne pas rêver d'un repas riche de saveurs gastronomiques.

Une nouvelle nuit le recroquevilla dans son minuscule igloo qu'il comparait plutôt à une sorte de tombe, où il pouvait juste s'allonger et faire bouillir de l'eau de fonte pour le thé. Il se leva très tôt pour entreprendre une longue journée de marche. Ce faisant il calculait qu'avec quelques travaux indispensables on pourrait établir une ligne provisoire, certes fragile, mais l'aviso n'était pas très lourd, et franchir les quelques kilomètres sur la largeur de toutes les branches du Gulf Stream était concevable. L'aviso disposait d'une lame d'arasement et pouvait repousser vers l'océan des tonnes de glace. Un travail épuisant, mais la marine en avait connu des milliers de ces corvées, lorsqu'elle se heurtait à des obstacles. Et la fonte de la glace était le plus courant, les étendues d'eau se présentaient soudainement, plus ou moins profondes, et si l'on ne pouvait les contourner il fallait bien les affronter.

Son thermomètre indiquait un moins dix-huit, tout à fait suffisant pour réaliser son projet. Il s'arrêta donc et appela le bosco du véhicule qui le remplaçait au commandement.

— Écoutez-moi bien, Larry, et ne m'interrompez pas. Les remarques vous les ferez ensuite.

Sans chercher vraiment à convaincre, mais usant de son ton de commandement, il expliqua ce qu'il attendait de son petit équipage. Le comblement de quelques kilomètres de banquise mitée par des gouffres d'eau. Lorsqu'il se tut, il demanda :

— Observations ?

— Il faut envisager une grosse dépense de résine bactérienne. Nous devons tracer des lignes à droite et à gauche de la principale, pour récupérer avec une lame de bulldozer de grosses quantités de glace. Il est à prévoir, lorsque celle-ci basculera dans les eaux tièdes, un déchet de soixante-quinze à quatre-vingts pour cent. Nous aurons aussi besoin d'huile.

— J'ai sous les yeux mon thermomètre qui affiche un moins dix-huit. Vous serez aidés par cette poussée du froid.

— Sir, nous en avons pour au moins une semaine.

— Oui, mais vous me rattraperez en une demi-journée par la suite.

— Des traces du... de l'amiral, Sir ?

— Il marche toujours et d'autant plus vite qu'il a atteint la banquise Atlantique, où moi-même j'ai pris pied ce matin et peut-être même hier au soir, sans m'en rendre compte.

— Sir, si je faisais appel au reste de l'escadre demeurée en arrière ? Deux ou trois avisos de plus, un ravitailleur et nous réduirions le temps de travail.

— Excellente idée, mon vieux, allez-y. Je vais enregistrer un ordre en ce sens, que vous diffuserez ensuite à destination de mon suppléant.

C'est alors qu'une voix bien connue, nette et sembla-t-il toute proche, intervint dans la conversation.

— Inutile, capitaine Jameson. L'objet de notre mission n'existe plus et je suis sur le chemin du retour.

— Amiral Kinnjone, murmura Jameson incrédule, c'est bien vous ?

— Qui d'autre, mon garçon ? Où êtes-vous ?

— Disons à quarante, cinquante kilomètres de l'endroit où vous nous avez quittés.

— Dans ce cas je serai auprès de vous dans deux heures. Annulez toutes les opérations en préparation. Nous retournerons vers l'escadre, puis vers la III^e Flotte.

— Bien compris, Sir, fit Christo encore saisi.

Là-bas, dans l'avis, c'était le silence général et lorsque Jameson demanda au bosco s'il avait bien entendu les ordres de l'amiral, il répondit, encore abasourdi, qu'effectivement il les avait nettement bien compris.

— Exécutez-les, dit brièvement Jameson.

Une heure plus tard l'amiral l'appelait et sa voix n'était pas celle d'un homme fatigué. Au contraire, il paraissait en excellente forme, mais simplement déçu.

— Christo, la rencontre n'aura pas lieu. Si j'ai bien compris certains messages que j'ai pu capter avec ma parabole, Lascasas n'est pas venu au rendez-vous et Opérasque est retourné à Salt Lake Station.

CHAPITRE 43

Le *Dragon*, risquant de tomber en panne d'huile, avait dû descendre le cours du fleuve, abandonnant ses recherches pour aller à la rencontre du *Madam* qui alerté s'approchait de l'estuaire. Danglov ordonna même de mouiller les ancres, une fois sortis des remous de l'embouchure, car le niveau des réservoirs était extrêmement bas.

Le couple était sur la passerelle à guetter l'écran radar et à écouter la radio.

— J'ai dû forcer la climatisation dans la cabine de Jdriège car il souffre énormément. Il est en état de déshydratation extrême et ne quitte plus sa couchette. Je ne l'ai jamais vu dans un pareil état.

Une vague de chaleur, relative, formait comme une cloque immobile au-dessus de toute cette partie du continent et de l'océan.

Pendant quatre jours ils avaient sondé le fleuve, visité toutes les criques, les moindres affluents, tous débitant des quantités énormes d'eau, de véritables furies que le dirigeavion n'aurait pu remonter d'ailleurs, faute de voler.

Inlassablement, Farnelle répétait le récit de ce qu'elle avait vu lorsque la roquette avait frappé le dirigeavion sur le flanc droit, à hauteur de ce que l'on appelait le salon. Elle avait vu s'ouvrir, comme dans un film au ralenti, une énorme brèche. À ce moment-là elle utilisait de fortes jumelles et n'avait perdu aucun détail. De cette brèche, par un effet d'aspiration avaient surgi plusieurs fauteuils encore occupés par des hommes du commando assis, attachés mais déchiquetés. Elle en avait compté sept qui s'étaient ensuite engloutis dans l'Amazone. Pendant ce temps le cargo chinois prenait de la bande. En panne de moteur, il était happé par l'un des puissants remous et entraîné dans une valse folle qui avait achevé de le coucher sur le flanc. L'eau s'était alors engouffrée dans l'énorme cratère qui ouvrait tout le pont supérieur, et le *Tzingtao* avait alors complètement disparu.

Le dirigeavion piquait droit vers les eaux déchaînées, mais au dernier moment le pilote l'avait redressé. Et pendant plusieurs centaines de mètres, peut-être même des kilomètres, l'appareil avait paru retrouver une stabilité, une dizaine de mètres au-dessus du niveau de l'Amazone, et soudain il avait tenté d'amerrir. Farnelle et Danglov étaient d'accord sur ce point précis, mais divergeaient sur la suite. Farnelle affirmait que l'appareil avait réussi à se

poser sur une zone liquide relativement plus calme, proche de la rive droite, mais que le pilote avait mal calculé le régime de ses moteurs. Dans un réflexe normal, selon la procédure de l'amerrissage et de l'atterrissage, il l'avait réduit. Il s'était rendu compte de son erreur due à ce réflexe conditionné, et lorsqu'il les avait relancés, c'était trop tard. Le violent courant entraînait l'appareil vers une branche du fleuve qui encerclait une île très boisée. Le dirigeavion avait disparu dans cette dérivation de l'eau, et c'était là que Farnelle voulait concentrer ses recherches. Danglov, lui, pensait que l'eau de cette perte était beaucoup plus calme et que le pilote avait pu alors maîtriser son appareil.

— Il a réussi à redécoller, prétendait-il. J'ai vu une ombre à travers les hauts arbres. Je suis certain que Keverny, si c'était lui aux commandes, a arraché le dirigeavion et qu'il s'est dirigé vers la terre pour fuir ce maudit fleuve.

À ce moment-là le baleinier avait été couché par un véritable mascaret comme si en amont on avait lâché une vague de quinze mètres de haut et tout avait basculé. Danglov, plusieurs côtes cassées, avait quand même pu s'emparer de la barre et redresser le bateau, augmenter le régime pour faire face à une succession de ces vagues monstrueuses qui accouraient du plus loin. Chaque fois, le *Dragon* était comme projeté en l'air. Ils étaient tous certains à bord que la quille profonde sortait toute de la surface. L'ensemble retombait lourdement, et alors c'étaient les corps humains qui enregistraient un choc énorme. Mais le baleinier résista et peu après les vagues redevinrent normales. Danglov réussit à pénétrer dans cette fameuse dérivation, cette perte de l'Amazone qui cerclait une île longue de vingt kilomètres, très boisée. L'eau y était presque plate et la thèse de Danglov y trouvait quelque crédibilité. Les conditions d'un décollage étaient assez favorables.

— Il y avait un trou grand comme deux hommes en hauteur et de trois en largeur. Presque à ras de la coque, vers le bas. Lorsqu'il s'est posé et a été entraîné par le courant, il a déjà embarqué des dizaines de tonnes d'eau et d'ailleurs les flotteurs disparaissaient sous la surface.

Mais son compagnon ne se laissait pas démonter.

— La roquette a pu traverser le salon et ouvrir une autre brèche sur le flanc gauche, et l'eau entrée avec violence est ressortie de la même façon. De plus, lorsque Keverny a remis l'accélération à fond, l'eau a pu s'échapper du fait de la force centrifuge.

— Ce n'était peut-être pas Keverny aux commandes, mais Gislake, voire Lien Rag, fit-elle en pensant à autre chose.

Ils avaient donc sondé cette annexe de l'Amazone qui tout de même faisait

deux kilomètres de large. Ils n'avaient pas découvert trace du dirigeavion. Certains éléments auraient dû être repérés, les éléments radioactifs de certains appareils par exemple. Malgré l'épaisseur d'eau, ils diffusaient suffisamment pour se signaler.

Un message du *Madam* calma leur discussion et les rassura. Le ravitailleur n'était plus qu'à une petite journée d'eux, mais le capitaine annonçait que Lienty se préparait à intervenir à bord d'un hydravion, celui affecté au Channel Drake.

— Il a demandé notre position pour effectuer son ravitaillement, nous croyait plus au sud, va se charger de réservoirs supplémentaires pour franchir la distance.

— C'est de la folie, lança Danglov. Cet hydravion est un vieux coucou déglingué qui ne supportera pas le trajet. De plus Lienty prive le Channel Drake d'un moyen de défense et les troupes massées à sa frontière Nord pourraient en profiter pour envahir la concession.

— N'empêche qu'un survol de cette dérivation du fleuve nous apportera certainement des renseignements utiles.

— S'il le peut, il fera bien de survoler la forêt vierge de la rive gauche. Je suis à peu près certain que le dirigeavion a dû se poser quelque part.

Ils attendirent le baleinier ravitailleur avec impatience, non loin de l'embouchure. Ils avaient découvert là des débris du *Tzingtao*, la roue de gouvernail, un radeau et un canot de sauvetage brisé.

Dans la nuit le radio vint les réveiller, l'hydravion de Lienty était suffisamment proche pour communiquer avec eux.

— Nous avons fortement ralenti la vitesse, sommes à la limite. Dix kilomètres de moins à l'heure et nous amerrissons, mais nous espérons vous atteindre demain matin. Le *Madam* est-il sur place ?

— Il arrive, promet Farnelle.

CHAPITRE 44

Les services de renseignements des Kerguelen avaient intercepté une émission de radio de l'émetteur néo de Magellan Station diffusée tous azimuts, et réussi à décrypter le texte. Ils l'apportèrent à Vorgine. Dès qu'elle en eut pris connaissance, elle se rendit chez Yeuse Semper. Il était trop dangereux de lui faire part de ce message au téléphone car on aurait pu, au cours de la campagne électorale, l'accuser de favoriser un des candidats en lui fournissant des renseignements classés confidentiels.

Yeuse encaissa le coup avec sang-froid. Elle ne le confia pas à la vice-présidente, mais elle s'attendait à une catastrophe depuis que Lien Rag avait organisé cette expédition.

— Pour l'instant, disait Vorgine, nous ne disposons que de ce message au cours duquel Lienty communique avec ce baleinier ravitailleur, pour lui demander sa position.

— Oui, mais le capitaine du *Madam* répond qu'il a dû abandonner son poste pour rejoindre le *Dragon* dans le nord, exactement à l'embouchure d'un immense fleuve.

Depuis leur dernière conversation, Yeuse avait pu se procurer la carte de ces régions dans les archives que Lien Rag avait entassées dans cette maison.

— Il s'agit de l'Amazone et je suis étonnée qu'elle soit navigable. Je la pensais prise sous des mètres de glace. Quand je dirigeais la Panaméricaine, les réseaux traversaient cet endroit, et chaque fois je découvrais avec un grand étonnement cette immense zone glacée légèrement dépressionnaire, et on me disait que naguère il y avait là le plus grand fleuve du monde.

— Si le baleinier de Farnelle a besoin d'huile, c'est qu'il en a dépensé beaucoup, commentait Vorgine, qui avait réfléchi sur le sens de ce message. Normalement il aurait dû avoir la quantité nécessaire pour rejoindre cette tribu en perdition, et revenir auprès du baleinier ravitailleur pour refaire ses pleins. Je suppose donc que Farnelle et Danglov ont dépensé ce carburant à effectuer des recherches dans ce fleuve et par conséquence directe...

— Le dirigeavion a des ennuis. Et Lienty utilise le seul moyen disponible pour se porter à son secours, cet hydravion affecté au Channel Drake. Un appareil qui est loin d'être fiable.

— Lien Rag peut être en perdition, Lienty Ragus envolé à sa recherche, vous restez la seule à pouvoir prendre des décisions au sein des différentes entreprises de votre groupe privé. Vous avez la responsabilité de la société qui exploite l'huile de la mer de Ross et celle du Channel Drake. Si vous désirez aller là-bas, nous pouvons mettre un de nos 520 à votre disposition. Ils ont été soigneusement révisés et restructurés. Ils sont fiables et peuvent effectuer la traversée sans avoir à se ravitailler.

— Je dois réfléchir, dit-elle, étonnée que Vorgine aille aussi loin dans ses prévisions pessimistes. Elle, au contraire, gardait toute sa confiance en Lien Rag qui s'était déjà sorti de maintes difficultés similaires.

— Pourquoi me dites-vous ça, pour que je prenne conscience de mes responsabilités ? Je n'ai pas besoin que l'on me les rappelle pour m'y investir.

— Veuillez m'excuser, mais je pense surtout à votre future candidature. Si vous ne réagissez pas vite comme héritière éventuelle de ces sociétés, vos adversaires candidats auront beau jeu de déclarer qu'incapable de gérer des affaires privées, vous n'êtes pas la meilleure candidate pour les affaires publiques.

— C'est donc ça, soupira Yeuse. Je me demande, si quelque chose arrivait à Lien, si j'aurais le courage de me présenter.

Vorgine essaya de cacher sa déception, furieuse. Cette femme n'allait quand même pas renoncer et la priver d'une opportunité aussi forte de rester au pouvoir ?

— Grathe et son baleinier sont sur le chemin du retour et j'aurai toujours cette possibilité pour me déplacer.

— Nos hydravions sont tout de même plus rapides, fit Vorgine avec quelque aigreur.

— Je n'en doute pas, mais je veux garder la tête froide, sans m'engager à la légère dans des gesticulations inutiles.

— Gesticulations, la direction de ces affaires si importantes qui fournissent aux Kerguelen des chargements d'huile, et une partie des royalties encaissées pour la traversée du Channel Drake ? Vous avez des mots malheureux, vous savez, et lorsque vous serez en campagne...

— Nous verrons cela plus tard, dit sèchement Yeuse, en se levant pour signifier qu'elle désirait rester seule.

Essayant de se maîtriser, Vorgine regagna son glisseur, réalisa ensuite qu'elle avait déçu son amie Yeuse, qui peut-être s'en souviendrait au moment

de choisir ses secrétaires d'État. Elle démarra, s'arrêta plus loin pour appeler Liensun. Elle le mit au courant des événements, mais le fils de Lien Rag ne parut pas s'émouvoir autrement.

— Je connais mon père, il s'en sortira et peut-être que c'est une ruse de sa part, il en est tout à fait capable.

— Je pense, lui confia Vorgine, que dans les circonstances actuelles vous devez remettre à plus tard votre démission. Ce serait mal venu et cela compliquerait la direction des affaires kerguéleennes.

— Oui, fit insolemment Liensun, choqué, et vous risqueriez de perdre votre poste. Il y aurait caractère d'urgence et le président Carminale pourrait en toute légalité prendre la direction du gouvernement.

Il raccrocha sèchement, la laissant effondrée.

Vers onze heures, la sonnerie des téléphones réveilla la gouvernante et Yeuse, qui décrocha depuis son lit et ne reconnut pas tout de suite cette petite voix douce et affectueuse qui lui parlait, réalisa et une joie merveilleuse l'envahit.

— Tom-Tom, c'est vous ?

— Mais oui, ma chère amie, c'est bien moi à bord de la *Chimère*. Nous forçons l'allure pour rallier Cooktown au plus vite, car nous avons capté le message des Néos de Magellan Station et avons pu le décrypter. Nous revenions d'un long périple dans l'océan Pacifique. Nous avons même atteint le détroit de Béring et au retour, nous avons fait halte à Alone-Vatican, à la demande du pape. Savez-vous ce qu'il nous a demandé ? L'autorisation d'embarquer un légat, le représentant, à notre bord. Il estime que notre bateau est un véritable pays flottant avec sa population, ses lois, etc., et pas fou, il souhaitait nous flanquer d'un cardinal qui aurait surveillé nos mœurs et nos croyances. J'ai refusé, bien sûr, avec beaucoup de tact, mais fermement.

Yeuse souriait d'enchantement à la pensée que, sous peu, elle ne serait plus seule, avec cette Vorgine qui n'allait pas renoncer à la harceler. Elle découvrait son véritable visage et surtout son ambition démesurée.

— Oui, Tom-Tom, venez vite, je vous attends avec une grande impatience, car j'ai besoin de votre présence. Lien Rag a certainement disparu dans ce fleuve qu'on appelle l'Amazone. Je vous expliquerai pourquoi il se trouvait là-bas.

CHAPITRE 45

Le lendemain de cette nuit perdue, Ann Suba découvrit son visage dans le miroir, et jugea que pour faire disparaître cette apparence de centenaire épuisée, il lui faudrait au moins une heure de soins. Elle prévint son personnel et se mit au travail, mais la colère ne la quittait pas et aussi l'appréhension de la nuit prochaine.

Les menaces et l'insolence de ce colonel Majahong lui auraient largement suffi pour gâcher son repos nocturne, et il avait fallu que ce monstre venu d'une autre planète, ou d'un satellite, ce qui était tout aussi absurde, vienne saccager sa vie. Il s'était plaint qu'elle l'avait mal orienté depuis Bakou Station, en lui affirmant que Tharbin, le président du Consortium des Bonzes, connaissait le secret du pilotage de la navette du désert de Gobi.

Elle s'était âprement défendue, mais sans le convaincre, lui disant que cette navette, c'était Tharbin qui l'avait récupérée dans l'océan Pacifique, et qu'il devait également disposer du manuel des instructions, mais plus sûrement de logiciels permettant un fonctionnement automatique sans que quiconque soit forcé d'intervenir.

— Tharbin n'a rien et ne comprend rien à ce que je demande. Il croit faire des cauchemars, se bourre de somnifères et dort si profondément que je ne peux communiquer avec lui. La créature qui partage sa couche est, hélas, stupide.

— Sa femme, dit machinalement Ann Suba. Écoutez, en ce moment la Panaméricaine procède à une chasse aux Aliens qu'elle accuse de terrorisme. Elle les arrête et les fourre en prison. Peut-être y a-t-il parmi eux plusieurs personnes qui pourraient vous être utiles ?

— Vous cherchez à m'éloigner, mais cette fois je ne lâcherai pas prise.

Elle soupira de découragement, tandis que, sans marquer une hésitation, il renouvelait sa demande, avec toujours cet argument qu'elle était la plus grande scientifique de la Terre, ce qui ne la flattait plus venant de la part du sphale, et qu'elle seule pouvait faire décoller la navette.

— Il y a bien quelqu'un qui, peut-être, pourrait vous aider, murmura-t-elle, hésitante, se demandant si elle ne commettait pas la plus grande imprudence de sa vie, mais je ne me sens pas autorisée à vous donner son identité. D'autre part, ça peut être excessivement dangereux pour vous, car c'est un homme

violent et si vous venez rôder autour de son domicile, il vous abattra sans hésiter.

— Je ne crains personne, dit le sphale, toujours aussi présomptueux.

— Il s'agit du colonel Majahong, mais je vous en supplie, soyez sur vos gardes, ajouta-t-elle, ravie de son hypocrisie.

CHAPITRE 46

Chaque jour, Césaire voyait Movane devenir de plus en plus sombre et il essayait de croire que cette vie de reclus ne lui convenait pas plus qu'à lui. L'un et l'autre, habitués aux grands espaces, à côtoyer toutes sortes de gens, à diriger leur propre vie selon leur gré, devaient se contraindre à une discipline de fer imposée par les parents de la jeune femme. Lou se serait montré plus libéral, mais Gina était d'une intransigeance révoltante, parfois. Pour un oui, pour un non, elle les poussait dans leur compartiment avec interdiction de bouger, de parler et de chuchoter même.

— Vous vous allongez sur les couchettes et restez aussi immobiles que des morts. Pas question de batifoler, avait-elle ajouté avec une sorte de dégoût.

Ils obéissaient sans élan, tendaient ensuite l'oreille et ne comprenaient pas pourquoi elle les consignait dans cet étroit compartiment étouffant, durant des heures. Césaire se demandait si Gina n'était pas une perverse sadique, prenant plaisir à les effrayer et à les enfermer avec interdiction de faire un geste, et surtout pas l'amour. Était-ce une sorte de jalousie, une frustration qui la poussaient à de telles crises d'autorité ?

En général, c'était Lou, le père, qui venait les libérer. Movane et lui avaient l'impression que c'était à la suite de longs conciliabules chuchotés que Gina finissait par accepter, de très mauvaise grâce, que soit mis un terme à leur réclusion.

— Veux-tu que nous repartions ? demanda Césaire, un soir où il voyait sa compagne vraiment soucieuse, pire, accablée. Elle rangeait une penderie et ne répondit pas tout de suite, comme si elle n'avait pas entendu. Elle le fit, quand elle le rejoignit.

— Nous partirons quand j'aurai terminé mes recherches.

— C'est ce Tharbin que tu veux joindre là-bas, dans cette Compagnie si éloignée ?

— Non, j'ai renoncé. De même, je ne cherche plus à avoir l'ambassadrice du Consortium sur l'écran. Je suis considérée comme *persona non grata*, c'est un terme diplomatique qui signifie que je ne suis pas la bienvenue, si tu préfères.

— Tu passes tes journées devant les ordinateurs de ton père, ce n'est tout

de même pas pour t'amuser ou vaincre l'ennui de notre situation.

— Non... J'en profite pour établir quelques plans de fuite et je me demande si nous ne pourrions pas essayer de nous diriger vers l'est. Il faudrait traverser tout le Groenland, toute la banquise qui sépare ce dernier de l'ancienne Transeuropéenne. Nous arriverions dans la Compagnie du Consortium.

— Tu veux te représenter en personne à ce Tharbin ? crut-il comprendre.

— Jamais de la vie. Nous poursuivrons vers l'est et atteindrons la Tcherskicie, un nouvel État indépendant très démocratisé, même si le président n'est pas élu par le peuple. Cependant, il dirige ce pays avec justice et il s'est complètement écarté de la société ferroviaire. Il n'y a plus d'Aiguilleurs chez lui et comme c'est un ingénieur de talent, il a inventé des véhicules qu'on appelle glisseurs. Nous serions certainement bien accueillis là-bas, et pourrions y faire notre place.

Césaire, plus pragmatique qu'elle, lui dit qu'il fallait toujours apporter quelque chose lorsqu'on voulait se faire inviter chez les gens.

— Nous n'avons rien à proposer. Moi, je sais piloter un bateau, mais je suppose que là-bas, dans cette Tcherskicie, ça n'intéresse personne ?

— Le pays n'accède pas à la mer, est bordé par une bande de terre qui dépend d'un autre État. Moi j'apporte mes connaissances scientifiques et peut-être mieux.

Elle pensait à cette navette qui pointait vers le ciel, dans le désert de Gobi, et que Tharbin faisait garder par une troupe nombreuse.

— Il nous faudra emprunter de nombreux trains pour y parvenir, fit remarquer Césaire, nous risquons d'être arrêtés au cours des changements de convois dans des stations étroitement surveillées.

— J'ai découvert que sur la côte Est de l'inlandsis groenlandais, les gens se servent de locos-skis, car les réseaux ferrés sont rares et très éloignés des petites stations de chasse et de pêche. Les Aiguilleurs sont obligés de fermer les yeux. Il y a aussi des traîneaux à chiens. Mais pour atteindre cet endroit, c'est très difficile avec la traversée du Groenland.

— Voilà ce qui te préoccupe autant, crut-il comprendre. Mais je t'en prie, ne te casse pas la tête et ne te gâche pas la vie à chercher comment nous pouvons nous en sortir. Soyons fatalistes et optimistes en même temps. Nous réussirons, je te le promets.

— Je ne me fais aucun souci à ce sujet, mais pour autre chose que tu finiras

par apprendre et qui risque de te bouleverser, comme cela m'a déjà bouleversée.

Césaire se leva dans la nuit pour aller aider le père de Movane. Celui-ci l'accueillit en silence, paraissant lui aussi préoccupé. Césaire alla filtrer la bière qu'il fallait mettre en fûts ou en canettes.

— Vous avez sommeil, demanda-t-il, vous êtes tout bizarre.

— Juste un peu fatigué. Movane dort ? Je la trouve bien songeuse, ces jours-ci.

Césaire hocha la tête, mais sans plus. Lorsque le travail fut terminé, il alla déjeuner dans la cuisine du wagon où Gina préparait des crêpes, de la saucisse et des œufs, le tout acheté sur place.

— Mangez vite et cachez-vous dans votre compartiment, j'attends un livreur de provisions, lui annonça-t-elle.

Il obéit, trouva Movane assise, frileusement enveloppée d'une couverture.

— Ce n'est pas un livreur, mais un agent de la police secrète d'un service de renseignements, lui confia-t-elle. Il vient ici tous les mois et ils discutent pendant un bon bout de temps. Elle l'invite même à déjeuner.

— Mais comment le sais-tu ?

— J'ai déverrouillé l'accès au site de la police de district où ce bonhomme est affecté, il s'appelle Carvery.

J'ai eu accès au double de ses rapports, sur la mémoire de son ordinateur.

Il se figea sur place et elle lui fit signe de se coucher, le rejoignit, chuchota à son oreille :

— Elle effectue des recherches pour Carvery et obtient d'excellents résultats, si bien que cet agent est considéré par la Caste comme le meilleur chasseur d'Aliens.

— Allons donc, fit Césaire indigné, ta mère est une femme étrange, mais de là à trahir les compatriotes de ton père...

— C'est pour lui épargner d'être arrêté qu'elle fait ça. Elle a commencé en dénonçant les Harasson et leur nouvelle planque, a continué avec tous les amis qu'ils avaient et maintenant, grâce aux renseignements qu'elle glane un peu partout, elle livre au moins un ou deux Aliens chaque mois. Évidemment, en restant ici, nous sommes protégés par son ignominie, mais je ne peux pas vivre sous le même toit qu'elle. Je vais partir et je ne la reverrai plus jamais.

CHAPITRE 47

May Jade n'était pas une Chinoise pur sang, mais une Eurasienne d'une beauté à couper le souffle. Sa sœur Olympia accusait davantage les traits orientaux, mais de ce fait possédait un charme indiscutable, malgré son caractère difficile. Leur origine paternelle expliquait leurs noms.

Fleur avait accepté ce premier voyage vers les îles du Pacifique et plus particulièrement vers la côte orientale des Philippines, non encore interdite par la banquise. Comme elle connaissait pas mal d'adresses d'import-export dans cet archipel, c'était un peu son travail de prospection quand elle se trouvait à Bandar Station, employée de l'Ecuadorian Eastern Company, elle put, une fois dans le port de Naga, orienter les démarches de May Jade et de sa sœur. Elles n'avaient eu aucune peine à vendre leur fret, mais c'était celui du retour qui leur posait des problèmes, et Fleur leur trouva un ferrailleur qu'elle avait rencontré lorsque le réseau reliant cet archipel à Bandar avait été mis en chantier. Ce ferrailleur pouvait, affirmait-il, proposer des structures entières de rails, de viaducs, d'aiguillages, mais les Kalami avaient refusé ses offres pour n'accepter que le matériel fourni par la Caste.

Elles furent d'abord réticentes, car le ferrailleur était un gros bonhomme crasseux et hirsute, avec des cheveux tombant jusqu'aux reins et d'un gris sale. Mais il disposait d'un stock invraisemblable de matériel ferroviaire, depuis les tirefonds de traverses jusqu'à des locomotives diesel dernier modèle, juste construites avant le réchauffement.

Fleur conseilla aux deux sœurs de se contenter de l'infrastructure d'un réseau, avec des rails, des aiguillages, des sauts de mouton et des viaducs de faible portée.

Ce fut à l'aide de barges fabriquées à la hâte que le ferrailleur livra sa marchandise, et il insista à chaque voyage pour que les deux sœurs signent un contrat pour des achats réguliers. Visiblement, elles étaient tentées, surtout Olympia qui n'avait guère envie de faire ce long périple vers le Sud que projetait May Jade.

Il fallut que Fleur lui montre que le fret livré, surtout du riz, des céréales, du sucre et des viandes, ne rapportait guère dans ces régions déjà bien approvisionnées.

— Ce que vous avez vendu un océano ici, vous en auriez tiré deux ou trois

dans les Kerguelen, en Patagonie, et aussi à Alone-Vatican. Mais il y a d'autres miniarchipels qui deviendraient des clients de grande capacité financière.

Olympia n'y croyait pas, sous-entendant que Fleur défendait son désir de rejoindre un jour les Kerguelen et son père, mais May Jade, qui rêvait d'aventures moins routinières, l'écoutait volontiers.

Ce fut par hasard que le ferrailleur parla de cette Machine-dieu qui, à nouveau, avait réapparu dans la région et surtout du côté de l'Ouest.

— Les Kalami sont furieux car elle bloque le trafic pour pouvoir passer, mais jusqu'ici elle n'a commis aucun dégât important. Et bien sûr les gens, sur son passage, se prosternent, allument de petits lampions. Ici même les habitants espèrent toujours qu'elle va enfin leur rendre une visite. Ce serait une bénédiction.

Cette nouvelle consterna Fleur. Ainsi, Kurty avait-il décidé de revenir dans cette région où les habitants étaient des fidèles de la Locomotive-dieu, alors que plus au nord les populations, même impressionnées par son gigantisme et sa puissance, n'éprouvaient aucune superstition à son sujet. Le garçon qu'elle aimait en était réduit à traquer les apparences d'une vénération qu'il prenait peut-être pour lui. Il devenait de plus en plus figé dans ce rôle de maître de la Machine mythique et n'avait pas d'autre ambition. Elle avait au moins espéré qu'il s'efforcerait de trouver un passage vers le Sud, afin d'aller voir si les Kalami ne faisaient pas pêcher le krill de l'Antarctique pour appâter les solinas dans leur nasse, ce vivier du golfe du Tonkin. Mais il avait rompu avec les Hommes-Jonas venus les solliciter.

May Jade remarqua son air triste lorsque, le soir venu, elles se réunirent pour le repas.

— Quelqu'un vous a chagrinée ? lui demanda-t-elle, avec ce ton plein d'affection qu'elle savait prendre avec elle.

— En quelque sorte, oui.

— Une personne appartenant à ce bateau ? insista May, en regardant sa sœur de travers.

— Pas du tout, se hâta de répondre Fleur, voyant qu'Olympia s'apprêtait à une protestation véhémence. Le ferrailleur m'a parlé d'une personne que j'ai connue, c'est tout.

— Un homme, fit Olympia intéressée, un bel homme ?

Fleur sourit, sachant que la cadette des deux sœurs recherchait

constamment des aventures qu'elle croyait garder secrètes, mais tout le monde savait qu'elle pouvait choisir chaque soir un amant différent, soit dans l'équipage, soit sur les quais. Elle aimait les bars, y passait une partie de la nuit avant de rentrer avec son élu. Elle tenait parfaitement l'alcool et le lendemain la trouvait la première sur la passerelle pour son quart.

May Jade, voyant que Fleur n'avait nulle envie d'en dire plus, changea de conversation, et la discussion revint sur les affaires futures à traiter. C'est alors que Fleur pensa que les Kerguelen avaient besoin de matériel ferroviaire. D'ordinaire, on l'achetait à ces navires marchands, mieux eût valu dire radeaux marchands, dont les patrons ramassaient tout ce qu'ils trouvaient dans les déchets abandonnés par la fonte des glaces. Et le revendaient fort cher.

— Évaluez votre cargaison, conseilla-t-elle aux deux sœurs, et je vous dirai, sans tricher, ce que vous pourriez en retirer une fois livrée à Cooktown, par rapport à ce que vous recevriez chez vous, à Amoy Station. Avec le retour du froid, mon père et mon frère ont créé une société ferroviaire pour construire des réseaux sur les banquises en formation, surtout côté océan Indien.

— Mais alors, nous n'atteindrons jamais cet endroit si la glace recouvre la mer, s'effraya Olympia, toujours aussi réticente au sujet de ce prochain voyage.

Fleur savait qu'il existait désormais un passage appelé Channel Drake que dirigeait Lienty Ragus, et elle parla des deux baleiniers qui ravitaillaient l'archipel en fuphoc.

— La mer reste libre dans l'Atlantique, avec cependant des banquises côtières. Par exemple pour accéder à Cooktown, il y a un chenal.

— Vous nous conseillez de ne pas revenir jusqu'à Amoy et de commencer la descente vers le sud ? demanda May Jade, les yeux brillants.

— Mais nous devons retourner à Amoy Station, protesta sa sœur. Nous avons bien des choses à y faire.

— Bah, rien de bien important. Tu sais, Olympia, pour vendre cette ferraille nous devons marchander des jours et des jours. Le commerce, chez nous, ce sont des palabres à n'en plus finir. Si là-bas, aux Kerguelen, on nous accueille à bras ouverts, nous gagnerons un temps précieux.

Elle coupa la parole à Olympia qui à tous les coups allait poser la même question qui lui venait aux lèvres.

— Nous livrons ce matériel ferroviaire, mais que rapporterons-nous en échange ?

— Des produits rares et chers, comme des médicaments. Nous avons une industrie performante et ravitaillons tout l'hémisphère Sud. Il y a même un trafic pour procurer aux Aiguilleurs cachés dans la cordillère des Andes des remèdes contre la radioactivité, dont la plupart souffrent sous forme d'ulcérations de la peau et de cancers. Nous avons aussi des pelleteries de fourrure de phoques, et vous pourrez en embarquer des milliers à un prix très bas.

Ces pelleteries avaient du mal à vendre leur production dans la région, puisque les Patagonie, les îles indépendantes, effectuaient aussi la chasse aux phoques.

Cette fois, sans le vouloir, elle captura Olympia qui lui demanda, d'une voix émoussillée, si on trouvait du bébé phoque à acheter.

— Oui, dit Fleur, qui avait horreur que l'on tue ces nouveau-nés, il y en a des stocks.

— C'est tellement doux, soyeux... Une fois, j'ai rencontré dans une soirée une élégante qui en portait, et je n'ai jamais oublié le plaisir que j'ai eu à caresser son manteau.

May Jade fit un clin d'œil de connivence à Fleur. C'était gagné. Olympia était prête à affronter le pire, si tout au bout l'attendait cette fourrure délicate. D'ordinaire, Fleur aurait plaidé pour que cette chasse soit interdite, mais là elle se tut.

CHAPITRE 48

Alors qu'elle appréhendait les habituelles cérémonies du protocole, lorsqu'on arrivait sur le quai d'honneur de Salt Lake Station, elle découvrit, soulagée, qu'Alcibion l'attendait pour lui éviter ces moments pénibles de bienvenue polie et de discours à la langue de bois.

— J'ai pensé que vous aimeriez éviter ça et le président était d'accord pour que je vous enlève dès votre arrivée. Ce qui pour moi est un plaisir. N'importe qui voudrait bien avoir l'honneur de cet enlèvement.

Elle supportait mal ces allusions intentionnelles et regrettait presque le pesant rituel habituel, mais Alcibion était tout de même l'homme qui avait permis de faire échouer les tentatives folles de Claudion Hyponias.

— Je dois, une fois de plus, vous remercier de votre intervention, lui rappela-t-elle, pour rompre avec ce début de conversation ambigu. Nous vous devons beaucoup et nous ne vous remercierons jamais assez.

— Il faut reconnaître que Cristella Marlone, elle, a su se montrer très reconnaissante de ce petit service que je vous rendais. Vous savez que nous sommes depuis très liés et que c'est toujours avec un grand plaisir que je lui rends visite.

Quelle impudence, songeait Louria, il laisse carrément entendre que Cristella n'a rien à lui refuser. Elle espérait avoir le temps d'aller lui rendre visite et embrasser le petit Rom dont le père n'était autre que Charlster et qui était un enfant surdoué. Cristella lui en voudrait-elle d'avoir dû se montrer aussi complaisante avec Alcibion ? Lorsqu'elle le voyait assis en face d'elle dans cette draisine officielle portant le fanion de la présidence, elle le comparait au père d'Harold, Edgon Kowning, et la différence jouait en faveur de cet escroc spécialiste en détournements électroniques, aussi bel homme que son fils, avec plus de maturité et moins de cette nonchalance poétique qui faisait le charme d'Harold. Et aussi l'absence de cette mèche folle qui retombait sur son front d'intellectuel rêveur. Elle ferma les yeux, soudain oppressée d'avoir dû le quitter, et les ouvrit de sentir comme quelque chose d'un peu gluant sur elle, le regard libidineux d'Alcibion.

— Vous êtes de plus en plus attirante, osa-t-il dire, et je suis fier d'avoir pu vous venir en aide, mais je me demande si vous avez réellement quelque amitié pour moi. Il me semble que vous restez assez réticente.

— C'est un peu mon naturel, fit-elle, révoltée par cette tentative de drague inattendue.

— Oh, je pense que vous l'étiez moins avec Hyponias et actuellement avec cet Harold Kowning, dont le destin me semble quelque peu suspendu à votre bonne volonté.

Un choc à l'estomac, que ce chantage direct dans cette draisine officielle, alors que le président l'attendait et qu'elle était déjà dans tous ses états.

— Nous sommes tous plus ou moins responsables d'un être proche, répondit-elle oppressée.

— Bien entendu, mais j'ai appris que voyageur Kowning junior n'avait pu fournir la preuve de ses quatre générations de Terriens.

Louria ne répondit pas et ils arrivèrent à la Présidence dans un silence désagréable. Il la précéda pour qu'elle ne subisse pas les fouilles habituelles, l'abandonna un instant dans l'antichambre, la fameuse antichambre d'où Jane Marwell, en attente d'être reçue par Opérasque, lui communiquait sur son portable son stress du moment.

Alcibion était entré dans le compartiment-bureau du président, comme s'il était chez lui, et avec une certaine désinvolture il rouvrit la porte, fit signe à Louria de venir. Choquée, elle regarda autour d'elle, comme si cela concernait une autre personne, et mortifié il s'approcha pour la prier avec une politesse glacée de le suivre.

Opérasque était installé devant un plateau, visiblement celui d'un petit déjeuner copieux. Il avait noué une grande serviette autour de son cou, mais il se leva pour s'incliner et lui baisa la main. Plus tard, elle se rendit compte qu'il avait laissé sur ses doigts des traînées jaunâtres d'œuf. Il lui proposa de partager son plateau, mais elle se contenta d'une tasse de café. Un valet la lui apporta d'un air compassé.

— Le matin, je fais de l'exercice et ensuite je mange copieusement, car en général je dois sauter mon repas de midi à cause de mes occupations, et le soir il y a toujours un repas de gala. Je suis heureux de vous voir, professeur Finister. Nous avons failli succomber à des mensonges qui auraient pu nous conduire à notre perte, et vous avez eu le courage de passer outre les ordres que vous aviez reçus pour me prévenir. Heureusement que vous connaissiez mon cher ami et collaborateur Alcibion, sinon vous n'y seriez pas parvenue.

À ce moment-là elle regardait ce dernier qui, écartant les mains, paumes en l'air et penchant la tête avec un sourire intentionnel, semblait lui dire : « Vous voyez combien je vous ai été utile, pour bien peu de reconnaissance. »

Opérasque s'interrompt pour racler le fond de son coquelon avec un gros pain qu'on ne trouvait certainement pas dans tout Salt Lake Station, et qui devait provenir d'une de ces communautés qui essayaient de reconstituer la vie, les mœurs, la cuisine de jadis. Elle n'aurait jamais pensé que ce Grand Maître qui se baptisait de lui-même Suprême, puisse s'intéresser à ce genre de produit artisanal.

Il défit lentement sa serviette, essuya ses lèvres et but une grande tasse de café, donna l'impression qu'il allait roter, mais d'une main discrète il escamota ce renvoi.

— Ma chère Louria, me permettez-vous de me montrer aussi familier, nous vous devons beaucoup. Non seulement à cause de ces stocks de combustible nucléaire ensilés sur Altaï et qui auraient certainement explosé, mais comme me l'a expliqué le professeur Bourguine, eu égard aux risques de provoquer une révolution céleste dans les poussières lunaires. Je suis heureux de pouvoir vous marquer ma reconnaissance et celle de toute la Compagnie, et je vous propose le secrétariat d'État à la Recherche scientifique, et également la direction générale des réformes des études supérieures de sciences.

Elle finit par reconnaître qu'elle s'attendait à une nomination de ce type, sans y avoir vraiment cru. Elle évita de regarder Alcibion qui, sans se gêner le moins du monde, claquait des mains.

— Bien entendu, nous vous laisserons le temps de la réflexion. Disons une semaine. Vous retournerez à NPST pour mettre de l'ordre dans vos affaires et préparer votre succession, et vous reviendrez occuper ce poste de secrétaire d'État.

— Voyageur président, j'estime que le professeur Bourguine est plus apte que moi à diriger ce lourd ministère. C'est un grand scientifique qui a su oublier l'enseignement caduc qu'il a reçu comme tant d'autres universitaires, pour montrer une grande curiosité enrichissante.

Derrière Opérasque, Alcibion désapprobateur secouait la tête d'un air désolé. Opérasque soupira, mais son visage se crispait légèrement.

— Je connais la valeur du professeur Bourguine, mais je lui réserve un autre destin. Voyez-vous, je me disais que le meilleur remplaçant à votre poste actuel de directrice du train-observatoire de NPST ne pourrait être que ce garçon, Harold Kowning.

Rien qu'à voir la tête d'Alcibion qui visiblement ne connaissait rien des intentions du président au sujet d'Harold, Louria aurait chaleureusement remercié Opérasque. Mais tout aussitôt la pensée de vivre aussi loin l'un de l'autre la démoralisa.

La seule réponse qui lui venait en tête, c'était un désir absolu de dissiper toute ambiguïté. Il y avait surtout deux problèmes qu'elle ne pouvait éluder, et sans attendre elle exposa ses propres convictions.

— Voyageur président, je voudrais attirer votre attention sur le malentendu qui pourrait naître de ma nomination à cette haute fonction. Je ne vous cache pas que j'en suis extrêmement flattée et que je ne saurais trop vous en remercier.

Si Harold l'avait entendue en plein délire de courtisane, il lui aurait tourné le dos à jamais, mais c'était pour lui qu'elle se comportait ainsi.

— Voyageur président, je pense que si Altaï a de graves responsabilités dans la progression rapide de ce froid intense qui a failli rayer l'humanité sur la Terre, ce n'est pas à cause d'éventuels habitants de ce morceau de rocher lunaire, ou de ces Aliens qui se seraient installés chez nous.

— Vous allez me parler des e-logiciels, je suppose, fit Opérasque agacé. Bourguine l'a fait avant vous et ne m'a convaincu qu'en partie. Je suis persuadé que des ennemis agissent dans l'ombre contre notre mode de vie, et je veux poursuivre cette chasse aux forces du mal. Le peuple tout entier s'est dressé pour pourfendre ces agresseurs ignobles et s'est regroupé derrière nous, avec un patriotisme qu'il n'avait pas manifesté depuis fort longtemps. Il est de notre devoir d'entretenir dans chaque esprit cette flamme ardente du renouveau. Lorsque nous aurons nettoyé notre concession et la Terre entière de ses envahisseurs, nous pourrons alors réfléchir aux thèses que vous nous soumettez.

Autrement dit, Opérasque préférait la démagogie. Aller expliquer aux citoyens que des logiciels pouvaient se comporter comme des voyous ne provoquerait aucune autre réaction que sarcasmes et incrédulité. Les gens voulaient des ennemis en chair et en os, des créatures méprisables à haïr et Opérasque, lui, voulait détourner les doutes qui finiraient par se manifester au sujet de sa politique économique, pour commencer. Il était parti dernièrement, au moment où Claudion Hyponias fomentait son triste complot, pour un voyage lointain et mystérieux. Il en revenait et nul n'en parlait. Aucun média n'y faisait même allusion. Qu'avait-il fait, que voulait-il découvrir, qui souhaitait-il rencontrer ? Personne n'en savait rien, à l'exception des collaborateurs de son entourage et en premier lieu l'inquiétant Alcibion.

— Nous devons reparler plus tard de ces e-logiciels, Voyageur président, mais je ne peux accepter ce poste sans régler également une autre question. Mon compagnon, avec lequel je vis et que vous voulez nommer à la tête du train-observatoire, ne peut rassembler la preuve qu'il est le fruit de quatre générations terrestres. Allez-vous persister dans vos intentions, connaissant cela ?

En même temps elle fixait Alcibion, sans le provoquer, sans ironie, mais le prenant au dépourvu. Pour lui, c'était le matin de deux défaites. Il ignorait que son président proposerait la direction de NPST à Harold, et il ne s'attendait pas à cette témérité de la part de la jeune femme qui échappait ainsi à son chantage.

— Je suis au courant, répondit Opérasque, et je sais qu'il y a pas mal de personnes dans ce cas, des personnes dignes de confiance. Votre ami nous a prouvé qu'il était du côté du Bien en commençant sa lutte contre Altaï.

Lorsqu'elle s'en alla, très perturbée, à la fois rassurée et inquiète, elle se rendit compte que pas une fois le nom de Claudion Hyponias n'avait été prononcé.

CHAPITRE 49

La *Chimère* n'emprunta même pas le chenal jusqu'au port de Cooktown, et attendit Yeuse au terminal de ravitaillement. Celle-ci s'y rendit en glisseur taxi, avec juste l'essentiel dans un seul bagage. Elle avait averti Vorgine de son départ. La vice-présidente avait essayé de la retenir, comme si cette décision précipitée ruinait toutes ses ambitions, mais Yeuse ne jugea pas opportun d'y prêter attention. Elle appela Liensun, mais il n'était pas là et elle laissa le message à Mathilda Greva qui, par contre, estima qu'elle avait tout à fait raison.

— Il ne faut pas que Lien Rag disparaisse, dit cette femme, qui pourtant n'avait aucune raison de porter Lien dans son cœur. Le destin des Kerguelen est trop arrimé au sien pour que la population ne s'effraye pas de cette situation. Vous savez, il a eu beau abandonner la présidence, l'opinion publique espère qu'il reviendra un jour reprendre la direction de l'archipel. Mais si vous-même le faites à sa place, je pense que les gens seront tout aussi contents et rassurés.

— Après ce que vous venez de dire, je ne serai peut-être qu'une sorte de substitut, lui fit remarquer Yeuse, sans acrimonie.

— Je ne crois pas. Vous avez conduit la Patagonie vers la prospérité, et ça les gens le savent.

Yeuse, en se laissant glisser vers le terminal, se disait que cette histoire de prospérité n'était pas tout à fait véridique. Il y avait des facteurs favorables quand elle était partie, mais Reiner les avait habilement exploités. C'était lui qui avait fait le bon travail.

Tout en haut de l'échelle de coupée, minuscule dans sa combinaison protectrice, l'attendait Tom-Tom avec tout le Conseil du Tabernacle. Elle s'arrêta trois marches avant, pour que le vieux président puisse l'embrasser avec une grande affection, et curieusement tous les autres membres, même les plus revêches, l'embrassèrent également. Tout comme le docteur-chirurgien Tupi-Tupi qui avait sauvé la vie de Lien Rag. Il était inquiet, car il pensait que son patient risquait de mal supporter les conditions extrêmes où il devait vivre, s'il avait survécu.

Il y eut un court cérémonial dans la salle du Conseil, avec verre de biben, cette affreuse boisson fabriquée à bord de la *Chimère*, et petits sandwiches à

base de la plus recherchée des nourritures, la viande de carolus, en fait de la chair grillée de chiens que les Simone engraisaient et considéraient comme des animaux fétiches. Ils racontaient qu'au moment de la glaciation, alors que leur navire, un ancien yacht gigantesque de milliardaire de l'époque, était prisonnier des glaces, le couple de chiens des propriétaires, les Simons, en donnant naissance à des chiots, avait sauvé la vie des survivants. Pure légende ? Réalité ? Mais la viande tendre des carolus était un mets distingué et Yeuse la mangea en pensant à tout autre chose, pour aller au bout.

Enfin, elle se retrouva dans le bureau de Tom-Tom, où un siège confortable pour grande personne avait été installé depuis longtemps. Elle défit sa combinaison et respira de soulagement, tandis que la *Chimère* appareillait.

— Vous ne pouvez concevoir combien votre présence me réconforte et me redonne espoir, dit-elle avec émotion. Et d'être à votre bord est le plus beau cadeau que vous puissiez me faire.

— Nous allons naviguer au maximum de nos possibilités qui sont grandes, vous le savez. Dès que possible, le capitaine de quart passera à la vitesse de quarante nœuds à l'heure. Et si le vent nous est favorable, il augmentera encore cette allure. Mais déjà cela représente soixante-quinze kilomètres à l'heure et nous pouvons tenir indéfiniment ce rythme, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le cœur de notre Tabernacle est capable d'une telle performance et ne faillira pas.

Le Tabernacle, c'était un réacteur nucléaire à fusion, le seul existant de par le monde et âprement convoité. Mais les Simone en défendaient le secret avec vigilance.

— Dans quatre jours, nous remonterons l'Amazone.

— Je n'avais qu'un hydravion quelque peu retapé pour m'y rendre avec tous les aléas que cela pouvait représenter.

— Mais que fait donc mon ami Lien Rag, là-bas ? Vous savez que je ne prononce pas à la légère ce mot d'ami, mais vous et Lien en êtes.

Elle se pencha pour poser la main sur la sienne, celle d'un enfant de trois à quatre ans, à peu près, se redressa et commença le récit de ce projet insensé que son compagnon avait voulu réaliser.

Après l'avoir écoutée et enregistrée, Tom-Tom lui expliqua qu'il diffuserait ce récit au cours de la réunion du Conseil du Tabernacle.

— Chacun ici est heureux de vous accueillir, mais les divergences se manifestent pour l'opportunité de remonter vers le nord, à la recherche de

notre ami Lien Rag. Ce ne sont pas des oppositions formelles, et je ne me fais aucun souci à ce sujet. Nous avons à bord, bien entendu, le commando de Centdix que vous connaissez et qui peut faire merveille dans ce genre d'opération. Lors de notre voyage dans le détroit de Béring, il a dû intervenir à plusieurs reprises contre des sortes de pirates qui convoitaient notre navire.

On apporta un message, certainement émis par le *Dragon* de Farnelle et Danglov, qui annonçait que le baleinier remontait l'Amazone avec les pleins de fuphoc, et que le baleinier ravitailleur, lui, redescendait à la rencontre de l'hydravion de Lienty.

— Ce message lui était destiné, dit Yeuse. Lienty est parti avec ce vieil appareil affecté à la surveillance du Channel Drake et vous savez combien ces appareils sont fragiles. Si le dirigeavion a disparu, c'est le seul appareil digne de confiance qui n'est plus. Ce qui ne veut pas dire que Lien Rag est lui-même mort. Je ne le crois pas, mais nous devons être sur place pour avoir quelque occasion d'espérer.

Lorsque Tom-Tom l'invita à rejoindre la passerelle, elle prit conscience de ce qu'était la fantastique vitesse de ce navire. À l'avant, la mer s'ouvrait en deux énormes vagues de dix mètres de haut qui venaient frapper les vitres de la dunette, et derrière, le sillage était fait de deux gros bourrelets qui partageaient l'océan comme si un soc géant l'avait labouré.

Et pourtant, pas une vibration, pas un soubresaut ne venaient gâcher la vie à bord. Tom-Tom lui révéla même qu'il y avait plusieurs mariages en train de se célébrer et que l'on dansait et on faisait la fête sur le pont inférieur. Il devrait d'ailleurs aller saluer les nouveaux époux, comme c'était la coutume, et boire un verre avec eux. Il lui proposa de se retirer dans sa cabine spéciale, mais elle alla au-devant de son désir, non formulé par tact.

— Puis-je vous accompagner ? Je veux aussi féliciter ces couples nouveaux.

— Vous m'enchantez, dit-il, et vous allez enchanter ces filles et ces garçons. Ils n'oublieront jamais que Lady Yeuse est venue les féliciter en ce jour exceptionnel.

Lady Yeuse, pensa-t-elle, c'était du temps où elle présidait la Panaméricaine.

CHAPITRE 50

Peut-être cette légère, imperceptible pointe de raillerie, pouvait-elle s'apparenter à ce ton volontiers sarcastique et blessant de Kurts le pirate, et Kurty s'accrochait à cette infime ressemblance en s'efforçant de croire que la voix de Mylord était bien celle de son père. Il se comporta dès lors avec méfiance, essayant de ruser. Il enclencha le processus qui permettait de rendre muette cette voix dite de synthèse, durant vingt-quatre heures, mais les différents capteurs s'organisèrent aussitôt pour présenter leurs conclusions sur l'écran. En des textes si longs que Kurty avait du mal à tout lire et surtout à tout retenir. Il en conclut que la voix de Mylord, pour aussi crispante qu'elle fût, s'avérait indispensable. Il allait donc éviter de la supprimer pour vingt-quatre heures supplémentaires, lorsque soudain s'imposa à lui une évidence troublante qui finit par le terroriser.

Un jour, lorsque la Locomotive-dieu se trouvait encore dans une profondeur d'une vingtaine de mètres de la mer de Palauan et qu'il venait travailler à son renflouement, il avait été si énervé par les réflexions sentencieuses de cette voix de synthèse qu'il l'avait baptisée Mylord.

Mylord ? MYLORD !

Simple façon de tourner en dérision ce phénomène vocal, et pourtant ? Pourquoi ce surnom prémonitoire, comme si déjà il savait que cette voix était celle de son Père tout-puissant, son Dieu en quelque sorte, My Lord signifiant Mon Dieu, jadis. Il avait un moment failli lui donner du « Butler », mais Mylord s'était imposé parce que c'était exactement ainsi qu'il devait dire, parce que tel était le désir, la volonté de son père.

Il en fut si bouleversé qu'il se retira dans le bureau où il passait des heures, solitaire, essayant de calmer l'effervescence physique de son corps. Il avait la certitude que son sang bouillait et enflammait sa tête, faisait vibrer son cœur dans sa poitrine, comme un gong affolé.

Il savait donc, il avait tout compris, mais dans le fin fond de son inconscient le plus secret. Il n'oserait jamais affronter cette voix. Ici, dans ce bureau, il avait débranché les baffles pour ne pas être importuné, mais en cas de besoin une sonnerie retentissait et une lampe rouge clignotait. Il aurait voulu se cacher sous ce bureau, dans un placard comme il le faisait enfant, lorsque son père fronçait les sourcils, et qu'il était si vite effrayé, tremblant.

Pourquoi avait-il laissé partir Fleur, pourquoi cette solitude, tel un désert aride où il allait finir par s'écrouler et ramper comme un insecte ? Comment trouver, sinon le courage, mais quelques lambeaux de dignité, pour affronter cette présence invisible et éternelle ?

Un jour, n'avait-il pas évoqué le fameux « tuer le père » freudien, ici, dans la Locomotive, alors que tous les propos, même les plus anodins, étaient enregistrés, analysés, décortiqués par cette entité qui n'avait jamais quitté ce corps gigantesque de la Machine ? Quelle folie, et comme il avait dû se rendre inquiétant vis-à-vis de l'âme de son père. Une âme désormais caparaçonnée par cette masse d'acier, de matériaux composites et surtout de puissance numérique.

Dès que possible, il irait boire de l'alcool, dans l'espoir d'effacer ce cauchemar. Peut-être une création de son esprit déséquilibré. Lorsqu'il commandait son baleinier, en imposait à son équipage, il avait les idées claires, franches, ne doutant jamais de son rôle et de ses décisions.

Mais son destin était certainement tracé depuis longtemps, et lorsque Lien Rag avait transformé la *Salamandre* en navette effectuant toujours le même aller-retour, Kurts, son père, était derrière cette décision. Le pirate mort le forçait à abandonner son commandement, à prendre possession d'un navire plus petit pour retrouver la Machine-dieu et la renflouer. Il n'avait pas compris qu'il était le jouet d'une autre volonté qui brisait la sienne, le privant de son merveilleux métier de capitaine de baleinier, pour le conduire dans les eaux de l'île de Palauan.

Assis à son bureau, il tourna les yeux vers la porte, certain que celle-ci allait s'ouvrir, béer non sur un vide, mais sur une étrange vapeur spectrale.

CHAPITRE 51

Lorsque Will lui apporta cette réponse de Mataxa qu'elle attendait dans les transes, elle lui arracha le papier, le lut et folle de joie serra le garçon contre elle, le poussa vers sa couchette, le renversa et dévora sa bouche. Il gémit de bonheur, oubliant la frayeur vécue au cours de cette étrange mission que lui avait demandée cette jolie femme. Dès le deuxième jour de voyage, elle l'avait tranquillement embrassé sur la bouche, l'avait entraîné dans la découverte de l'amour. Et il ne trouvait rien à lui refuser, malgré sa terrible mère qui le surveillait étroitement. Parfois elle se mettait en embuscade quand il apportait son plateau-repas à Songe, mais il savait déjouer ses soupçons et revenir se faire cajoler par cette merveilleuse créature.

Elle lui avait demandé d'envoyer un message-radio à un certain Mataxa, dans lequel elle disait avoir des révélations d'une extrême gravité à lui faire. La réponse avait demandé près de vingt-quatre heures, avec juste cette question : « Quelles révélations ? », signée Mataxa. Alors elle avait parlé d'un certain Lascasas qui risquait d'être capturé dans le nord du continent par Lien Rag. Elle avait ajouté, non sans hésitations, qu'elle pourrait préciser ces accusations de vive voix, si elle était assurée de l'impunité et de conserver sa liberté à Magellan Station.

Et Mataxa venait de répondre simplement : « Nous t'attendons impatiemment pour confirmation de tes informations. Impunité accordée. Mataxa. »

— Tu vas nous quitter à Magellan ? s'inquiéta Will.

Songe biaisa :

— Mais non, je descendrai à terre le temps où ce cargo restera à quai, et ensuite je continuerai avec vous.

Elle comptait, bien au contraire, séjourner à Magellan Station, et que Mataxa lui trouverait une occupation bien rémunérée.

Ils arrivèrent à Magellan dix jours plus tard, et à peine le *Sanko* était-il amarré à quai que la police patagone envahissait le cargo. Mataxa accompagnait l'officier chargé de l'arrestation de Songe. Il la regarda passer menottes aux poignets, sourit.

— Tes informations étaient périmées depuis longtemps. Nous étions au

courant de ce complot concernant qui tu sais, mais ici tu vas devoir rendre quelques comptes.

FIN

Imprimé par BUSSIERE CROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en avril 2004

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 42462. – Dépôt légal : mai 2004.

Imprimé en France